Mgr C. MOLLIER

AU PAYS DU RANCH

AU PAYS DU RANCH

FIDES

Les Filles de Jesus
Maison St. Joseph
9040 - 84 Avenue
Edmonton, Alberta T6C 1E4

AU PAYS DU RANCH

DU MÊME AUTEUR

Les Broussards de l'Ouest, Fides, Montréal, 1956

COLLECTION *LA GRANDE AVENTURE*

AU PAYS DU RANCH

par

Mgr Clovis MOLLIER

2e édition, 10e mille

Dessins de Jacques Gagnier



MONTRÉAL et PARIS

Nihil obstat:
Montréal, le 16 mai 1956.
Léon-M. BARON, c.s.c., censeur délégué.

Imprimatur:
Montréal, le 16 mai 1956.
† Laurent MORIN, vicaire général.

À MES AMIS ET COMPAGNONS DE JADIS,
AUX BROUSSARDS DE 1910,
DANS LE NORD-OUEST CANADIEN,
JE DÉDIE CE LIVRE.

Avant-propos

Ces lignes ont été écrites dans un petit presbytère de campagne au nord de la Saskatchewan. Seul dans sa chambre, au cours des longs mois d'hiver, pendant que la neige obstrue les routes et que le froid et la tempête sévissent au dehors, « que faire en son gîte à moins que l'on ne songe ? »

Pouvais-je empêcher mon imagination et ma mémoire de franchir le temps et l'espace pour s'en aller vers ces pays du nord où j'ai passé jadis les premières années de mon ministère sacerdotal ? Si j'ai jeté ces souvenirs sur le papier, ce fut d'abord pour moi un dérivatif et un simple passe-temps personnel.

Quelques amis auxquels j'avais montré ces pages m'ont ensuite incité à les publier. Il n'est pas sûr que j'aie eu raison de me laisser convaincre; car on se fait volontiers illusion sur l'intérêt que peuvent présenter « ses enfants ».

On m'a dit : « Tant de choses ont changé dans l'Ouest canadien, qui ne se reverront plus. En moins d'un demi-siècle la solitude de la Prairie s'est transformée bien plus radicalement qu'au cours des précédents millénaires. Pourquoi donc les témoins de ce passé ne sauveraient-ils pas de l'oubli quelques faits et gestes, humbles peut-être, mais qui avaient tout de même leur grandeur ?

Et puis, les jeunes ne se rendent pas bien compte aujourd'hui de l'énergie et de l'endurance qu'ont déployées ces pionniers, leurs pères. Pourquoi leur laisser ignorer ces leçons de travail persévérant qu'ils sont tentés de mésestimer ? Ne serait-ce pas faire œuvre utile que de leur insuffler quelque fierté d'un labeur et d'une vaillance d'âme qui ne veut pas déchoir ? »

Je me suis donc laissé convaincre d'ajouter ces fort modestes feuillets à l'histoire de notre Canada.

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Ton histoire est une épopée..

Le brin d'épopée dont il est ici question est plutôt tragi-comique. La ruée des colons vers les terres neuves n'était pas sans présenter de pittoresques côtés. Etaient-ils drôles parfois ces nouveaux venus dans la brousse, arrivant d'un peu partout, aussi bien du gai Paris que du triste London !...

Si jadis la « Belle Hélène » trouva un chantre merveilleux pour narrer ses aventures, peut-être inexistantes, pourquoi « Waposkitas », le gavroche de Paris, et ce terrible « Tête chauve », le gamin de la Prairie, eux qui, ainsi que leurs compagnons, ont eu la supériorité d'avoir sûrement existé, *pourquoi ne mériteraient-ils pas d'être sauvés de l'oubli ?...*

Désireux de faire revivre un peu l'ambiance de ces années et de montrer par le menu quelle était la vie de ces broussards, on m'excusera donc d'apporter dans mon livre plus de minces détails que d'idées générales; et l'on voudra bien ne pas trouver mauvais que je me mette un peu trop souvent en évidence, comme le vieux conteur qui dit volontiers : « J'étais là et telle chose m'advint ».

Le vieux broussard

CHAPITRE PREMIER

Mon arrivée dans la brousse

« Mariaville ».

Ce disant le postillon saute à terre, et, prenant les sacs du courrier, rentre dans une cabane de troncs d'arbres recouverte de tourbe.

Maria... Ville .? Il a dit : *Ville ..* J'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois de ville nulle part.

Autour de la voiture une douzaine de bonshommes se sont rassemblés. On les croirait arrivés en droite ligne des montagnes de l'Oural ou des Carpathes, barbes et chevelures à la cosaque, figures taillées à coups de hache...

Ils regardent dans le « démocrate », voiture à quatre roues, ce singulier personnage vêtu d'un impeccable complet noir. Ils parlent le bas-allemand et se demandent qui peut être ce ministre. Est-ce un prêtre ? Arrive-t-il de Russie ?

Le postillon, qui vient de prendre le sac du courrier pour Mariaville, me fait remarquer que sa voiture ne va pas plus loin que ce primitif bureau de poste. De ville, il n'y en a pas encore. Le bureau de poste s'appelle Mariaville parce qu'un colon, proche de ce lieu, a dernièrement demandé au Ministère des postes canadiennes d'ouvrir un service de « malle » dans ce coin du pays. Comme chaque bureau de poste doit avoir un nom, le colon a demandé qu'on lui donne le nom de sa femme, qui s'appelle Maria. Voilà.

Ayant accompli sa mission, le postillon, grimpé sur son siège, fait claquer son fouet : *Get up*. Il s'en retourne vers son point de départ, vers la petite ville, à cent kilomètres d'ici, sur la ligne du chemin transcontinental.



« Autour de la voiture, une douzaine de bonshommes se sont rassemblés. »

Me voilà donc planté là, tout seul, avec, à la main, la petite valise qui contient ma chapelle portative. Mes bagages sont restés là-bas, à la gare du chemin de fer. La « malle du Roi », c'est ainsi qu'on appelle ici le service des postes, ne transporte pas les malles des prolétaires; il me faudra attendre plusieurs mois avant que mes bagages puissent enfin m'arriver.

Je me demande si je rêve, si je n'ai point la berlue... non... le postillon est parti. Je reste seul à Mariaville.

A ce moment, un colon au visage dur s'approche de moi et sans plus de cérémonies me demande :

— Etes-vous un curé ?

— Oui.

— Où c'est que vous direz la messe dimanche prochain ?

Mon interlocuteur à la figure peu sympathique se garde bien de m'offrir de l'aide. J'apprendrai plus tard à le connaître. Parvenu, il a tout l'orgueil de ses pareils sans éducation, et il causera plus d'un ennui à son pasteur.

En attendant, mes bonshommes à figure de Cosaques s'en vont les uns après les autres. Il faut décidément trouver une solution sans tarder avant que tous les badauds, attirés ici par l'arrivée du courrier, ne soient partis.

Jeune missionnaire, on a à cet âge provision de courage et d'endurance et les dures perspectives ne me déplaisaient pas outre mesure. Pourtant l'accueil me paraît un peu *réfrigérant*...

J'avise alors un paysan ventru qui m'a l'air tout de même un peu plus dégrossi que les autres. Il a, par-dessus le marché, une voiture à quatre roues, achetée sans doute dans quelque « marché aux puces », car les roues brimbalent un peu vers tous les coins de l'horizon.

Est-ce que le poids supplémentaire du curé ne va pas écrabouiller ce pauvre véhicule qui doit servir depuis le temps de la Rébellion ?

— Monsieur, voudriez-vous être assez bon pour me mener jusque chez vous ? Vous devez être catholique et Monseigneur m'envoie pour organiser le culte dans ce pays nouveau

Ma demande a l'air de contrarier un peu mon bonhomme. Plus tard, je comprendrai pourquoi. Il tient, en effet, un petit magasin où les paysans hirsutes, que je viens de voir décamper,

achètent leurs effets. Ces gens, fougueux nationalistes, ne nourrissent pas beaucoup de sympathie pour moi, à cause de mon péché d'origine : je suis Français et non Russe. Mon marchand risque donc de se faire chapitrer pour avoir amené un étranger en « Russie ».

Toutefois plus poli que mon « bouledogue » de tantôt, il agrée ma demande, et me prie d'excuser sa voiture.

Ma petite chapelle portative à la main, je m'asseds à côté du conducteur. La voiture part, craque, les roues décrivent des courbes dangereuses, mais je crois qu'on pourra, en allant tranquillement, faire sans accident, les cinq à six kilomètres qui séparent, me dit-il, Mariaville du magasin.

Le paysage est assez peu réjouissant, des bosquets de trembles, des saules, un pont rudimentaire jeté en travers d'un ruisseau boueux, des collines dénudées, des fondrières ..., mais aucun être humain, aucune maison d'habitation nulle part.

Enfin, devant une masure faite de troncs d'arbre, qui ressemble plus à une cabane à poules qu'à une maison, notre équipage s'arrête. Une dame d'une trentaine d'années sort sur le pas de la porte. C'est la femme de mon compagnon. Elle tient avec son mari le magasin de la région. La vue d'un prêtre a l'air de lui causer un plaisir extraordinaire. Me voilà présenté. La maîtresse de céans me dit que je suis chez moi, d'excuser la pauvreté du lieu.

Durant la soirée, tout en causant avec mes hôtes j'ai vite fait de constater que j'ai affaire à d'excellentes gens. La femme surtout, foncièrement chrétienne, possède plus de caractère que son débonnaire mari.

Quand vient l'heure d'aller dormir, comme il n'y a qu'un seul lit dans la baraque, on veut absolument l'offrir au nouvel arrivé. J'ai beau me récrier et protester que je ne veux pas priver mes hôtes de leur chambre, que je puis coucher à terre, « je suis jeune, et enveloppé d'une couverture je dormirai comme une marmotte... »

Rien à faire. A mes paroles mon hôtesse répond :

— Il ne sera pas dit, ici du moins, qu'une femme Magyare a laissé coucher sur la terre nue un prêtre catholique quand il y avait un lit dans la maison.

Le lendemain matin, en ouvrant ma chapelle portative, j'ai une rude déception. Impossible de pouvoir dire la sainte Messe. Mon vin de messe a suri durant mon voyage vers le Grand Nord.

Il me faudra attendre un mois et plus pour réparer cet accident. Misère de misère !...

Après déjeuner je demande à mon hôte s'il serait assez bon de me faire visiter les cinq ou six familles russo-allemandes rencontrées à Mariaville, et qui demeurent dans les environs.
contrées à Mariaville, et qui demeurent dans les environs. Ma proposition est acceptée et nous reprenons la fameuse calèche...

Quand mes nouveaux paroissiens apprennent de bonne source que je ne suis pas Russe, ils branlent la tête de façon significative; évidemment je ne fais pas leur affaire.

Ces nouveaux arrivés dans les pays sont des descendants d'Allemands émigrés sur les rives de la Volga. J'entends assez l'allemand pour comprendre que mon Vicaire apostolique leur a promis « la lune », je veux dire un prêtre russe.

Visite faite à ces pauvres familles aussi incultes que nationalistes, nous reprenons le chemin du « magasin ». L'hospitalité magyare me fait vite oublier la rusticité de tantôt.

En causant, mes hôtes me disent que plusieurs familles de langue française viennent de s'établir à l'ouest d'ici, et pas très loin. Une famille belge, en particulier est très proche !

* * *

Le lendemain, je vais donc découvrir la « Belgique ».

Comme mon marchand est occupé aujourd'hui, il demande à son associé, un jeune Allemand venu des Etats-Unis, de vouloir bien me conduire La calèche est encore attelée et, probablement, pourra faire ce nouveau voyage sans accident irréparable. Et le gros cheval de labour qui la tire, part de son train de sénateur.

Il commence à y avoir des embryons de chemin, et avec un cheval fort et tranquille, un conducteur qui connaît le pays arrive à destination.

Mon jeune conducteur me dit qu'il s'est associé à son ami le marchand pour éviter les ennuis de la solitude et gagner plus économiquement sa concession de 160 acres de terre vierge. Le pays de brousse ne lui déplaît pas, il n'est pas riche, mais il est certain d'arriver à l'indépendance.

Je me demande, à part moi, comment il espère s'enrichir à défricher une concession située à plus de cent kilomètres des centres habités.

Je suis dérangé au milieu de mes réflexions par un vol de poules de prairie... Elles ressemblent par la taille à des poules domestiques. Comme elles abondent dans ce pays, la question du ravitaillement des colons pauvres est vite résolue, avec un bon fusil on n'a pas à aller loin pour « mettre poule au pot », non seulement le dimanche, mais tous les jours de la semaine.

Près des petits marais entourés de saules, le long de notre chemin, nous entendons souvent les appels sonores de gros canards sauvages, effarouchés par le bruit de notre passage.

Mon guide me dit aussi que le soir, à la tombée de la nuit, les gélinottes, qui ne s'effrayent pas facilement, vous regardent passer sans peur Vous pouvez les assommer à coup de pierre si vous n'avez pas d'arme à feu.

— Y a-t-il du gros gibier dans les alentours ?

— Oui, des chevreuils en assez grand nombre, et de gros orignaux aussi Toutefois ces géants de la forêt sont très farouches et se tiennent dans les bois profonds du Grand Nord.

Tout en causant, nous sommes arrivés sur une hauteur qui domine une immense prairie où des centaines de chevaux, de bœufs et de vaches sauvages paissent en toute liberté. C'est le pays des ranchers, « presque tous catholiques et de langue française », me dit mon jeune guide. Les ranchers, on le sait, sont les propriétaires d'un ranch, vaste espace où se fait l'élevage des chevaux et des ruminants.

Un ruisseau coule en bas de notre monticule. Nous traversons encore plusieurs bosquets et finalement le conducteur arrête son attelage devant une barrière de « perches » Dans une clairière, sur le penchant du coteau, nous apercevons une grande bâtisse, grossièrement construite elle aussi avec des troncs d'arbres. Le toit est recouvert de tourbe.

Je viens d'arriver en *Belgique*.

Ces sortes de maisons, me dit mon Allemand, sont fraîches l'été et chaudes l'hiver, mais quand il pleut il faut avoir un parapluie pour y dîner ou dormir.

Le bruit que fait notre voiture a été entendu à l'intérieur de la maison. La porte s'ouvre, et une jeune fille à l'allure délurée nous salue en français. Les autres membres de la famille, le père, la mère et deux grands garçons, sortent et nous entourent. Un

grand gars de mon âge, à la figure très sympathique, parle en anglais à mon conducteur qu'il connaît bien. Il se nomme Alphonse.

Nous sommes invités à dîner. Mon voiturier se récuse, prétextant du travail urgent sur sa concession. Quant à moi, j'accepte volontiers.

Les cuisinières belges font bien les choses. Tout en causant, j'apprends que mes nouveaux paroissiens, trouvant la vie dure en leur pauvre et vieux pays, avaient entendu parler des terres vierges du Nouveau Monde. Renseignements pris, toute la famille avait, il y a quelque temps, quitté le pays natal pour venir dans l'Ouest canadien. Tous étaient enchantés de leur nouvelle situation. Grâce à leur travail, ils vivent ici dans l'abondance; ils possèdent déjà un troupeau de vaches et ont du lait et de la crème à ne pas savoir qu'en faire. Un grand jardin, très bien entretenu, leur donne des légumes en quantité. Une seule chose manque, un peu de société... et surtout un prêtre.

A l'encontre des gens de la Volga, mes Belges connaissent le savoir-vivre et ont tous une bonne éducation. Je remercie le Seigneur pour la plantureuse hospitalité que m'accordent mes hôtes.

Tout de même, je ne puis m'attarder ici plus de quelques jours, j'ai d'autres brebis à visiter.

* * *

A trois ou quatre kilomètres à l'ouest, des familles canadiennes-françaises viennent d'arriver de la province de Québec. Il faut que j'aille faire connaissance avec elles.

Allons donc voir les Québécois.

Alphonse, le jeune belge, s'offre à me conduire. Seulement, voilà... comme il n'y a pas de chevaux en « terre belge », il va falloir atteler les bœufs au gros « wagon » à quatre roues.

Je me récrie : « Si ces gens demeurent à quelques kilomètres d'ici, pourquoi vous déranger dans vos travaux ? Je puis marcher jusque-là... »

— A pied ?... et le ruisseau sans pont..., comment le traverserez-vous ?

Sapristi..., c'est vrai, ce ruisseau ne peut être franchi à pied; il va me falloir accepter l'offre d'Alphonse. Comme les *rois fainéants*, je vais aller voir mes nouveaux sujets en char à bœufs.

Jim et Slim, deux bœufs dont le poids approche la tonne, seront les « coursiers » qui vont tirer le char.

Assis au fond de la carriole — qui n'a pas de ressorts — je suis secoué, ballotté comme doit l'être la bouteille de médecine de la brave mère d'Alphonse sur laquelle le pharmacien avait écrit en anglais des mots qu'elle ne comprenait pas « Secouez fortement avant usage » Je suis secoué si bien qu'à la fin, je prends la position verticale et me cramponne de mon mieux à la voiture.

Une chance qu'on ne brûle pas les kilomètres, nous devons faire du trois à l'heure Pour passer le temps, je compte les jantes de la roue sise de mon côté.

Chunk ! Chank ! Chunk ! Chank ! nous voici enfin arrivés sur les bords fangeux du ruisseau. Nos deux bœufs hésitent à prendre un bain.

« Hue *Get up* », crie le terrible Alphonse.

Les deux quadrupèdes se décident finalement à entrer dans l'eau, subitement, Jim culbute dans un trou et Slim se bute contre une grosse roche sous-marine le wagon va verser, mais non, mes deux coursiers, encouragés par la voix de leur expérimenté conducteur, finissent par se remettre sur pieds et puis, soufflant comme deux phoques, atteignent bientôt la rive opposée Dès lors, ils reprennent leur allure d'escargot, le conducteur peut tempêter, le tonnerre pourrait gronder, une bombe éclater, rien n'est capable de faire impression sur mes « moteurs à foin »

Nous voici maintenant sur une hauteur Après une demi-éclaircie faite de mains d'hommes, on a même fait du défonçage, du cassage, comme on dit par ici On entend des chiens japper et, finalement, nous découvrons devant nous une longue et sombre masure recouverte de tourbe noire Nous arrivons à « Québec »

Le bruit des roues mal graissées attire l'attention Des portes et des fenêtres, toute une escouade de petits bonshommes et de petites bonnes femmes s'échappe pour courir au-devant des arrivants. Une vieille dame et une jeune fille dans la vingtaine sont les premières à s'approcher de nous pour nous saluer

A la vue de ma soutane, la jeune fille et la mère fondent en larmes. Quand enfin l'émotion lui permet de parler, la jeune fille me dit :

— Un prêtre ici ! Mon doux ! un prêtre ne peut pas rester ici...

— Comment, vous ne pouvez pas recevoir un prêtre chez vous ? Vous ne me donneriez pas une petite place dans votre grand *shack ?*

— Oh ! le *shack*, vous pouvez bien l'avoir et tout son contenu. Mais nous ne sommes pas assez bien bâtis, nous ne sommes pas assez riches pour recevoir dignement un prêtre du bon Dieu. Il n'y a pas un prêtre de Québec qui voudrait venir ici. C'est impossible. Maman et moi, depuis six mois que nous sommes ici, nous avons assez pleuré pour faire tourner un moulin à farine... Mon doux, mais qu'on est heureux de voir un prêtre !

— Ne pleurez pas, je comprends votre état d'âme. Je m'en viens vous demander l'hospitalité, et pour longtemps. Vous me donnerez un petit coin de votre grande cabane et vous verrez qu'on ne fera plus désormais déborder les ruisseaux de cette vallée de larmes. Quant à Québec, vous lui faites injure en disant qu'on ne trouverait pas dans cette belle province de prêtres ayant assez d'esprit apostolique pour aller, comme leur patron saint Paul, à pied ou en carriole, sans sou ni change d'habit, prêcher l'Evangile et consoler les broussards de l'Ouest, du Grand Nord et d'ailleurs.

Et la conversation continue.

Je me sépare de mon conducteur

— Au revoir, mon ami Dimanche, puisque je n'ai pas de vin, il n'y aura, naturellement, pas de messe, mais il y aura ici prière et sermon par le nouveau curé. Dites ceci aux voisins que vous trouverez. Au revoir et grand merci.

Et je pénètre dans le grand *shack* où j'apporte le bonheur et la consolation. Dès le premier contact, je me sens tout de suite chez moi. Je suis pour ces pauvres gens l'envoyé de Dieu et le « père » de tout le monde, des jeunes comme des vieux.

Les enfants, tout d'abord très intimidés par ma soutane, ne tardent pas à devenir mes intimes compagnons. Ils me suivent bien vite partout où je porte mes pas. La raison est que la « Robe noire » sait de belles histoires que Gribichette, Gribichou et Gribichon n'ont jamais entendues conter.

Alors, quand ce petit monde me rejoint :

— Dis, monsieur le curé, conte-nous l'histoire du Petit Jésus. C'est Gribichette qui parle. Gribichou, lui, veut l'histoire du *Chaperon rouge* et celle de *Croquemitaine*.

Pour réciter mon bréviaire en paix, je leur dis :

— Allez voir maman qui doit vous chercher.

— Non, elle nous a donné la permission de venir te trouver. Dis, conte-nous une belle histoire...

Quant aux vieux, je crois bien que pendant quelques jours, ils doutent de me voir tenir ma promesse de rester au milieu d'eux et de m'installer, pour de bon, dans la brousse. Mais, quand ils constatent que je me plais en leur compagnie et que je me propose de bâtir une chapelle en ces lieux, leur joie est grande et l'on ne parle plus de faire actionner les moulins par des torrents de larmes...

La jeune fille, que la vue d'un prêtre avait tant émue, était une belle âme simple et un peu naïve, qui possédait une vie surnaturelle rare. Elle me fit connaître qu'elle avait voulu se faire sœur missionnaire et se rendre en Afrique, mais son état de santé ne lui avait pas permis de mettre son projet à exécution. Dans la brousse, elle avait souffert beaucoup de ne pouvoir accomplir ses devoirs religieux comme elle aurait tant voulu.

Pauvre Marguerite, son inexpérience et les dures épreuves que Dieu lui ménagera auront vite fait de la mener à la tombe. Trois ans après cette rencontre, endurant d'indicibles souffrances sans jamais se plaindre, elle allait au ciel recevoir sa récompense. Résignée et confiante en Dieu, elle aura la mort d'une sainte.

Pendant plusieurs mois, je reste donc l'hôte de mes Québécois, vivant leur vie, partageant et leurs joies et leurs contrariétés.

* * *

Au bout de quelques semaines, il faut me trouver une place centrale pour accommoder le plus grand nombre de catholiques le dimanche. Le territoire que j'ai à desservir est immense, il a une étendue de plus de cinquante milles de large et encore plus de long. Le mille vaut, on le sait, 1609 mètres, cela fait donc dans les quatre-vingts kilomètres de largeur.

Toutes les races de la terre arrivent dans le Nord-Ouest, et parmi mes paroissiens je compte des Russes, des Allemands, des Américains, des Français, des Belges, des Irlandais, des Basques, des Métis, des Indiens... une vraie Tour de Babel de langues et de coutumes. Les adorateurs du dieu Soleil campent même sur les limites de mon « diocèse ».

Pour décider de l'emplacement de ma future chapelle, je demande à tous les catholiques que je puis atteindre de venir un

dimanche chez mes Canadiens français. Deux endroits seront mis aux votes, bien que dix milles les séparent. Les chances de placer la chapelle sont égales des deux côtés. Il faudrait deux églises pour bien faire, mais pour commencer on aura de la peine à en construire une, bien modeste, car les ressources financières manquent.

Plus de soixante chefs de famille sont au rendez-vous. Après avoir exposé le but de la réunion et le vote demandé, je déclare le scrutin ouvert.

Je m'aperçois alors que ceci ne fait pas l'affaire de la « Russie », qui pourtant n'est point majoritaire. Ces messieurs viennent de sortir, ce qui a l'air de faire plaisir au plus grand nombre de mes paroissiens. M'étant informé de ce qui a motivé la sortie des gens de la Volga, un de leurs interprètes me dit que ces messieurs ne veulent point voter, à moins qu'ils aient un prêtre russe.

Je leur fais promptement comprendre que personne plus que moi ne désire un prêtre russe, mais comme l'assemblée n'a pas été appelée pour discuter de la nationalité du curé, ce qui nous intéresse présentement c'est simplement la question de savoir où doit se construire la future chapelle de la brousse. Comme le scrutin est ouvert et ne dure qu'un temps limité, les Russes feront bien de ne pas lambiner, car la décision des votants va être acquise sous peu, et cette décision tranchera pour longtemps la question de l'emplacement du saint lieu.

Voyant que les choses se régleraient sans eux, mes fougueux nationalistes se décident subitement à voter. Le premier scrutin donne trente-trois voix pour un endroit et trente-trois pour l'autre. Il faut donc recommencer.

Le deuxième tour de scrutin donne trente-quatre voix contre trente-deux. L'église est placée entre les Russes et les gens de langue française. Les Américains, les Allemands et les riches *ranchers* perdent leurs votes. Ce qui ne les contente guère.

— Vous les connaîtrez, vos Russes, et je vous souhaite bonne chance avec ces gens-là, bougonnent plusieurs d'entre eux.

— Qu'y puis-je ? Les Russes sont aujourd'hui mes paroissiens, tout comme les autres. Plus tard, quand les conditions s'amélioreront, on pourra bâtir une autre chapelle.

On se met au travail dès le lendemain du vote. Des troncs d'arbres, équarris des quatre côtés, sont amenés sur le lieu où doit s'élever le premier temple du Seigneur. Aidé d'un brave ouvrier

protestant, je commence la construction d'une maison-chapelle, et je vous prie de croire que jamais construction de cathédrale ne donna plus de tintouin à son architecte que n'en donna la « cathédrale de Mariaville » à son titulaire.

Le bardeau et la planche doivent être amenés de plus de cent kilomètres. Un brave Métis, qui a entrepris le charriage de ces matériaux, aura accident sur accident, brisera sa traîne, se verra contraint d'abandonner sa charge dans un coin de la brousse et de s'en retourner chez lui se fabriquer un autre « char » .. Bref, ce ne sera qu'au bout de plusieurs semaines que je verrai apparaître mon courageux charretier avec sa voiture et mes matériaux plus ou moins avariés.

La chapelle s'achèvera malgré tous ces contretemps. Le premier dimanche où l'office divin se célèbre en ces lieux, une centaine de catholiques *ex omni tribu et lingua* me font rêver au don des langues, le jour de la Pentecôte. Malheureusement, le jeune curé de la brousse n'a ni la sainteté de Pierre ni ses dons et ne peut parler qu'en deux langues et faire un bout de prière en une troisième.

CHAPITRE II

La lumière dans la nuit

Un après-midi d'automne, je voulus aller, à cheval, rendre visite à une famille de colons venus de France. Ils habitent à une dizaine de mille de ma résidence, ou, si vous aimez mieux le système métrique, à seize kilomètres.

Pour me diriger, je n'ai qu'à suivre un sentier tout tracé dans le bois, et comme point de repère j'apercevrai une cabane abandonnée.

J'arrive de bonne heure à la maison. Les visiteurs étant chose rare, mes braves hôtes me gardent à souper. La conversation ne languit pas, car le nouveau colon, venu de Paris, possède une instruction bien au-dessus de la moyenne. Lui et sa femme, depuis leur arrivée en pays de brousse, ont déjà acquis, en outre, une belle expérience des hommes et des choses de ce nouveau monde.

Après souper, mes paroissiens veulent me garder pour la nuit. « Il se fait tard, me disent-ils, la nuit, tous les chats sont gris; vous risquez de vous perdre dans les ténèbres. »

Malheureusement, j'ai annoncé chez moi une messe pour le lendemain. Je décline donc l'offre, et, montant sur mon poney, je reprends le chemin du retour. Mais, la nuit tombe vite dans l'ouest canadien, en automne surtout. Bientôt, je ne distingue plus que vaguement le sentier.

Mon petit cheval appartenait à un Indien lorsque j'en fis l'acquisition. Je ne soupçonnais pas à ce moment l'importance que pouvait avoir ce détail. L'Indien est un nomade et n'a souvent pas de demeure fixe. Son poney est comme son maître; la prairie est son *home*. Un Blanc a une maison, ainsi qu'une écurie où son cheval

est chez lui. Un cheval de Blanc, perdu, s'en ira directement vers son étable. Au contraire, le poney de l'Indien, loin de son maître, reste où il se trouve ou va rejoindre ses confrères dans la grande prairie. J'ignorais avec candeur toutes ces conséquences. Inexpérimenté, je poursuis mon chemin dans les ténèbres extérieures.

Je suis convaincu de ne pouvoir faire fausse route. En effet, je me figure qu'il n'y a qu'un sentier battu pour me rendre chez moi.

Pauvre de moi! . J'aurais dû savoir pourtant que, de temps immémorial, les Indiens circulent dans la prairie avec leurs traînes ou leurs carrioles. Comme ils connaissent bien la configuration du terrain, ils suivent toujours les sentiers les plus aptes à la circulation. A force de passer et de repasser sur ces mêmes sentiers, ils se font des chemins bien battus.

Ces *trails* mènent parfois vers quelque magasin de la Baie d'Hudson, mais quatre-vingt-dix fois sur cent, ils vous conduisent vers un lac poissonneux, ou à une éclaircie dans les bois où l'Indien plante provisoirement sa tente pour chasser ou pêcher.

Hélas ! mes connaissances sur la vie indienne se bornent à ce que m'a conté jadis Fenimore Cooper, dans son roman de *La Prairie*, c'est plutôt maigre comme renseignements précis. La rude école de l'expérience va me donner bien vite quelques indications supplémentaires.

J'ai déjà parcouru une certaine distance et il me semble que je devrais approcher de la forêt où se trouve la cabane aperçue en venant, mais je ne vois ni forêt ni cabane. A la lueur blafarde qui tombe du ciel, je distingue de petits bosquets de trembles, des éclaircies. . C'est curieux, ce paysage n'a pas l'air d'être celui que j'ai traversé tantôt.

Je saute en bas de ma monture et examine le terrain devant moi. Je suis pourtant bien sur un chemin très fréquenté car les ornières sont profondes. C'est bien, continuons donc notre route...; ce diable de bois ne doit pas être loin.

Aucun signe de vie nulle part, pas le moindre bruit ne trouble cette sauvage nature, pas un aboiement de chien à cette heure où les loups des prairies hurlent à la lune tandis que les chiens des colons leur répondent.

Une vague crainte de m'être égaré me saisit...; non, ça ne se peut pas...; continuons notre route, nous devons approcher du bois...

Je commence à m'énerver et me voilà sottement à exciter mon poney, sur lequel je pèse lourdement. Une autre demi-heure se passe, et le grand bois ne paraît point. Cette fois, plus d'illusion possible : je ne suis plus sur la bonne piste. Que faire ?

Revenir en arrière et essayer de retrouver la route perdue ? A quoi bon ? Je ne puis plus compter arriver à temps pour ma messe de demain; le mieux est de continuer.

Je suis sur une route bien battue, donc bien fréquentée; je ne puis pas tarder à rencontrer l'un de ceux qui fréquentent ce chemin; je vais certainement trouver quelque cabane habitée. Comme la veillée n'est pas encore finie tout le monde n'est pas couché, il serait étonnant que je ne voie pas bientôt une lumière dans le lointain.

La nuit noire est arrivée, et maintenant seule une lumière peut m'indiquer la demeure d'un Blanc ou la cabane de quelque Métis. En avant. .

Mon cheval commence à donner des signes de fatigue. De mon côté, je m'énerve de plus en plus; ce qui n'est pas de nature à arranger les choses.

Après une heure de marche, le chemin me mène tout à coup au sommet d'une très haute colline. De cet observatoire, si le temps était clair, je devrais voir en avant de moi, dans les bas-fonds, une plaine qui s'étend à perte de vue tout comme un océan. Je contemple longtemps cette immense et lugubre dépression Pas de signe de vie dans ce grand espace, j'ai beau scruter l'horizon, je ne vois briller aucun point lumineux, signe de vie humaine. La terre est comme le ciel où aucune étoile ne scintille. Je suis seul dans le lourd silence de cette morne nature. Aucun bruit ne se fait entendre, pas un aboiement de chien, pas même le hurlement d'un coyote.

Je me mets à crier de toute la force de mes poumons :

« Héhooooo... Héhooooooo... »

Seul l'écho de la plaine me répond, et d'une façon si lugubre qu'il me semble que la nature sarcastique et cruelle se moque de moi et de mes efforts pour échapper à sa funeste étreinte.

Pourtant, à ma gauche, il me semble apercevoir quelque chose de blanchâtre qui fait trouée dans le flanc noir de la colline; cela m'a l'air d'une maison; mais impossible de bien distinguer par cette nuit sans lune.

J'attache mon poney à un jeune tremble, près du sentier qui m'a mené ici, pauvre Biddy, il ne risque pas de prendre le mors aux dents, car il est fourbu. Et, me voilà dévalant sur les flancs de la colline pour aller voir ce qu'est exactement ce point blanc qui m'intrigue. C'est peut-être le salut.

Pendant une dizaine de minutes, m'agrippant parfois aux arbrisseaux pour m'empêcher de dégringoler dans quelque casse-cou, j'approche lentement de mon objectif.

Quand finalement je suis à même de distinguer l'objet de ma curiosité, la déception me serre à la gorge : ce n'est pas une maison que j'ai devant moi, mais bel et bien un petit lac aux claires eaux.

Déçu, je rebrousse chemin et j'ai maintenant de la difficulté à retrouver mon poney qui est de la couleur du paysage et se confond avec lui. Finalement, je tombe sur lui, par hasard.

— Mon pauvre Biddy, tu n'as jamais de ta vie trouvé un conducteur aussi inexpérimenté. Qu'allons-nous devenir ?

Impossible de rester là, la nuit est glaciale. Bien que les gros froids de l'hiver ne soient point encore arrivés, si l'on se repose ici, fourbu de fatigue, on pourrait bien s'endormir et mourir de misère et de froid. Allons, courage. Mais qui donc a bien pu tracer ces chemins qui vous mènent au « diable vert » ? Où sont ces gens ? Où habitent-ils ? Quel étrange pays, absolument désert, et pourtant sillonné par un bon chemin. Où suis-je allé me fourvoyer ?

J'ai beau réfléchir, je n'y comprends goutte. Il faut donc continuer d'aller à l'aventure, car rebrousser chemin n'est plus faisable. Je suis trop loin de mes hôtes de tantôt. D'ailleurs, tout le monde dort maintenant, les lampes sont éteintes partout et je pourrais passer dix fois devant la cabane d'un de mes paroissiens sans même m'en apercevoir.

Tirant mon poney par la bride, je descends la montagne et le raidillon pierreux me conduit à un ruisseau qui serpente en avant de moi. Un pont est jeté sur les eaux tumultueuses, un pont très primitif.

Avant de le franchir, je l'examine avec attention. Il est construit de quelques troncs d'arbres jetés en travers du cours d'eau et recouverts tout simplement de tas de branches de saules, ce qui fait que vos pieds ne se posent point sur un plancher solide. On risque de passer au travers... et de tomber dans le ruisseau.

Hasarder le passage à l'eau est impossible à cette heure de la nuit. Il faut, coûte que coûte, courir sa chance sur ce pont nouveau genre. Gare à la casse...

Et, doucement, tirant Biddy par la bride, je commence la traversée. Mon poney doit connaître ce genre de pont car il sait poser ses pattes toujours à la bonne place, et nous traversons le ruisseau sans accident.

Parvenu sur l'autre rive, je pousse un soupir de soulagement. Nous voilà saufs. Mais nous ne sommes guère plus avancés pour tout cela. Le chemin continue devant nous, mystérieux sentier que nous avons parcouru en pure perte depuis des heures et des heures et qui ne nous mène nulle part...

Encore quelques kilomètres et nous voici arrivés à une bifurcation, deux routes s'offrent à nous maintenant. Laquelle prendre ? Je sais que la civilisation est au sud, près de la voie ferrée. Plus je m'avancerai dans cette direction, plus j'aurai de chance de trouver des Blancs. Je prends donc le chemin de gauche, il doit mener vers le salut.

Au bout d'une demi-heure de chevauchée, j'aperçois devant moi... une nappe d'eau considérable... un lac dont la rive opposée est cachée à ma vue. Du coup, je me demande si je n'ai pas la berlue... Un chemin bien battu qui mène à un lac solitaire. Qu'est-ce que cela veut bien dire ?

Les mystérieux voyageurs qui ont battu le chemin que je viens de parcourir traverseraient-ils les lacs à pied sec ? Personne n'est là pour me donner la clef de cette énigme. Force nous est donc, avec Biddy, de revenir sur nos pas et d'aller au croisement des chemins reprendre celui de droite. Misère de misère ! .

Je suis maintenant moralement certain que ce chemin mène dans le Grand Nord, pays de la sauvagerie, des grands bois et des terres stériles.

Que faire ? S'arrêter et attendre le lever du jour ? Il n'y a nulle part un abri et le froid est intense. . En marchant, on peut toujours se tenir réchauffé et attendre l'aurore.

* * *

Et voici que, parvenu sur le sommet d'un petit monticule, j'ai, tout à coup, en avant de moi, une vision si singulière que, subitement, je me demande si ma raison ne vient pas de sombrer. J'écar-



« Une bande de sauvageons et sauvagesses m'entoure de tous côtés. »

quille les yeux, je regarde longuement, je mets la main sur mon front, je n'ai pas de fièvre, et... je vois distinctement, à quelque cent mètres de moi... quatre petites maisons... quatre cheminées d'où, de temps à autre, sortent des étincelles.

Quatre maisons ensemble ! Ça ne se peut pas; il faut aller sur la ligne du Transcontinental pour trouver semblable agglomération; rien de pareil n'existe en pays de brousse.

Pourtant, je suis bien certain de ne pas me tromper; il y a bien là devant moi quatre maisons, mais ces maisons sont drôles, on dirait qu'elles sont transparentes.

Allons voir. Je suis en tout cas en contact avec les humains et je ne périrai pas de froid et de misère cette nuit.

Des chiens se mettent à japper; bon signe. Encore quelques pas et je m'aperçois que les maisons plantées sur les abords d'un lac sont... quatre tentes.

Pendant que je me pose toutes sortes de questions, Biddy est arrivé au milieu du village. J'entends un bruit confus de voix sortant des habitations. Pour faire connaître mon arrivée, je me mets à crier :

Hello ! Hello !

Toujours à cheval, je regarde l'entrée d'une des tentes qui me fait face, lorsque, soudain au travers des pans de la toile, une tête noire apparaît.

Si j'avais à peindre la tête du diable, je crois que je ne pourrais trouver meilleur modèle que ce « diable » qui me fait face.

Mon poney lui-même, accoutumé pourtant aux Indiens, fait un brusque écart en arrière. De la bouche de mon personnage épeurant quelques sons s'échappent, puis les pans de la tente se referment. Je constate que je viens de tomber... au milieu d'un campement d'Indiens. Je me suis fourvoyé dans le Grand Nord.

Pourtant, bien que la vue de mon Indien m'ait causé une surprise analogue à celle de Biddy, je me remets à crier... Il faut que j'aie des renseignements et peut-être l'hospitalité pour la nuit.

Cette fois les portes des tentes s'ouvrent toutes grandes. Une bande de sauvages, sauvageons et sauvagesses m'entoure de tous côtés. Tout ce monde parle en langue indienne, mais je ne comprends goutte à tout ce charabia.

Ce qu'il m'intrigue fortement et me donne maintenant une certaine inquiétude, c'est de voir qu'ils ont tous l'air de se payer

une « pinte de bon sang » extraordinaire.. Qu'ont-ils donc à rire de la sorte ? Les petits sautent en l'air comme des cabris et font le tour de Biddy en farandolant. Il n'y a pas d'exception à cette hilarité générale Les grosses sauvagesses elles-mêmes rient en se tapant le ventre.

Ce singulier accueil ne me dit rien qui vaille

Je demande si quelqu'un comprend l'anglais ? Un homme, qui doit être le chef de la bande, parle un peu cette langue.

— Je suis égaré Pourriez-vous me dire où se trouvent les Blancs les plus proches d'ici ? Connaissez-vous le magasin de X ?

Mon interlocuteur ne connaît pas les points cardinaux, mais me dit que les Blancs restent dans la direction opposée à celle que j'ai prise.

D'après ce que je puis comprendre, si je n'avais pas eu la chance de rencontrer mes Indiens, j'aurais continué à m'éloigner de la civilisation et à marcher droit vers le Grand Nord Le sentier que je suivais m'aurait conduit, à quelque deux cents kilomètres, sur les bords d'un lac de grandes dimensions. J'aurais été chanceux si j'avais rencontré quelques Indiens campés en ce lieu de pêche.

Evidemment, avant d'arriver là, je serais tombé d'inanition causée par la fatigue et la faim Je dois donc m'estimer heureux de la présente rencontre.

Je demande au chef s'il est chrétien. Il me fait un signe négatif et, me désignant du doigt le ciel, me fait comprendre que lui et les siens adorent le dieu Soleil, ce qui n'est pas pour me rassurer, dans les circonstances.

Je lui demande encore s'il connaît quelques-uns des porteurs de « robes noires » qui, depuis leur arrivée au nouveau monde, ont acquis une renommée considérable auprès des Indiens de toutes les tribus. Le chef me répond qu'il a rencontré plusieurs de mes confrères dont je lui cite les noms C'est mieux que je ne craignais.

Voyant mon état et mon inexpérience, ce brave sauvage m'offre alors de partager sa tente avec la « face pâle » .. Je le ferais volontiers, mais les rires et les gambades des Indiens autour de moi ne me disent rien de bon.

« Peut-être, me dis-je, me voyant assez nigaud pour aller me jeter dans leurs griffes, vont-ils m'assommer, me dépouiller et jeter mon cadavre dans les eaux profondes de ce lac lugubre où jamais personne ne pourra le découvrir . Peut-être vont-ils m'offrir en

sacrifice au dieu Soleil... Toutes sortes de pensées me passent dans la tête.

Que le lecteur n'oublie pas que j'étais alors bien jeune en ce temps, j'avais à peine vingt-quatre ans. J'étais tout récemment arrivé d'Europe et mes connaissances sur les Indiens, je les avais à peu près toutes prises dans les fameux romans de Cooper : *La Prairie*, *Le dernier des Mohicans*, etc.

Quelques années plus tard, quand mes connaissances romanesques auront fait place aux connaissances pratiques, je saurai alors à quoi m'en tenir sur la réception originale, en cette nuit d'automne, au camp des adorateurs du dieu Soleil. Ceux de mes lecteurs qui ont lu *Don Quichotte*, se rappelleront l'hilarité que leur causa jadis la description, par Cervantès, du fameux chevalier partant en campagne monté sur sa fameuse Rossinante.

Mes Indiens n'avaient naturellement jamais entendu parler ni de Don Quichotte ni de sa Rossinante, mais la soudaine apparition de cette grande Robe noire montée sur un pauvre bidet qu'elle écrasait de son poids, causa l'hilarité extraordinaire en question. Jamais, de mémoire d'Indien, on n'avait vu pareil spectacle Don Quichotte et Rossinante venaient, en pleine nuit, de leur apparaître pour la première fois. Comme les Indiens et même les Métis sont tous de grands enfants sur qui la neurasthénie n'aura jamais de prise, et comme je venais de leur donner une représentation théâtrale gratuite et inattendue, ils s'en payaient à cœur-joie.

Pouvait-on les en blâmer ?

Malheureusement, moi, qui n'étais guère d'humeur à voir le côté comique des choses, je ne compris rien à cette réjouissance.

Refusant l'offre du chef, je lui demande simplement où se trouvent les Blancs les plus proches. On m'indique la direction, et, ignorant totalement la distance qui me sépare de la civilisation, je fais prendre à Biddy le chemin du sud.

Un moment encore je redoute le voisinage des adorateurs du soleil, de temps à autre, je jette un regard inquiet en arrière pour voir si quelque Indien « sur le sentier de la guerre » ne s'approche pas furtivement pour scalper ma chevelure... mais... je ne vois rien et n'entends aucun bruit insolite. Au bout de quelque temps d'ailleurs, l'effort que je dois faire pour repérer ma route me fait oublier mes Indiens.

Le chemin que j'ai pris n'étant pas éclairé, je le perds vite et me voilà errant de bosquet en bosquet. Le pauvre Biddy trébuche à tout bout de champ; moi-même, tirant mon poney par la bride, je chemine sans savoir exactement où me portent mes pas. Je prévois que la fatigue extrême que je ressens ne me permettra pas d'aller beaucoup plus loin. Nous sommes si exténués que, finalement, Biddy refuse de faire un pas de plus. Que faire ?

Je fouille dans mes poches et trouve une paire d'allumettes; je ferais bien d'allumer un gros feu pour empêcher le froid de nous glacer, Biddy et moi. Ramassant dans le bosquet voisin une grosse brassée de bois mort, j'ai vite fait d'allumer un gros feu qui dégage bientôt une bonne chaleur. Je constate toutefois que, magré ce bon feu, le froid me perce le dos.

J'ai une envie folle de me coucher là et de me laisser glisser au sommeil. Heureusement, je réalise que si je m'abandonne, c'est la mort. Je m'endormirai pour ne plus me réveiller Il ne le faut pas. Courage, essayons de continuer notre chemin; les Blancs ne sont peut-être pas loin, et j'ai dû garder la direction que m'a donnée l'Indien.

Clopin-clopant, butant tous les deux ou trois pas, nous reprenons la route.

* * *

Il n'y a plus à se faire illusion maintenant; nous sommes bel et bien rendus à l'extrême limite de nos forces... Mourir ne me fait pas peur. Mais mourir bêtement dans la brousse veut dire que les quatre-vingts familles éparpillées dans ce coin du nord n'auront plus de ministre du culte. Après ma mystérieuse disparition, qui s'avisera de venir prendre ma place ?

Non, le bon Dieu ne va pas permettre pareille chose; l'ère des miracles n'est pas définitivement close, et la Sainte Vierge surtout ne va pas abandonner son pauvre et inexpérimenté serviteur.

C'est à la Vierge maintenant à agir, et vite. Avant de me laisser choir à terre et d'en finir avec la vie, je me mets à genoux sur la froide prairie. « Mère, qu'on n'a jamais invoquée en vain, je demande votre secours. Si vous le voulez, vous pouvez me sauver. Je m'en vais dire dix *Ave*, quand je les aurai terminés je me

relèverai pour voir si le secours est arrivé. Si rien ne survient, je dépose ici ma pauvre carcasse sur ce sol qui sera mon tombeau. »

Je m'agenouille et commence ma prière. Quand j'ai achevé, je me redresse et regarde en avant de moi pour voir si le secours demandé est arrivé.

Jusqu'ici, pendant des heures et des heures, sauf au campement des Indiens, jamais ni au ciel ni sur la terre je n'ai aperçu la moindre clarté. Aucune lumière dans la brousse immense, aucune étoile dans le ciel. Debout maintenant, pour la dernière fois peut-être, je scrute attentivement le sombre horizon devant moi...

Stupeur ! un point lumineux vient soudainement de surgir en avant de moi. Cela n'a pas l'air d'une lumière stellaire, les étoiles n'ont pas cette couleur. On dirait une lumière jaune comme celle des veilleuses des colons, lumière que j'ai souvent aperçue le soir.

L'espérance est subitement revenue en mon cœur et, avec un sursaut d'énergie, je tire Biddy qui trébuche et me dirige vers le phare sauveur.

Cette lumière peut être à plusieurs kilomètres de distance, dans ce cas, je n'aurai pas la force d'arriver jusqu'à elle. Et puis, pourvu que ce phare ne s'éteigne pas tout d'un coup, pourvu qu'il brille assez longtemps pour me permettre d'arriver jusqu'à lui.

Miracle ! la lumière n'est pas très loin, à travers le sombre paysage je distingue un point noir qui me semble être une habitation. C'est, en effet, une maison, la hutte de quelque broussard. Je suis sauvé ! Encore quelques pas et je puis distinguer la petite fenêtre par où filtre la lumière aperçue tout à l'heure.

Arrivé près de la porte, je m'arrête indécis. Vais-je frapper ? Il y a quelques mois, un colon a été trouvé assassiné dans sa hutte; une lime lui avait percé le cœur. Les soupçons se portèrent sur un sinistre individu que tout le monde craignait.

Si c'était mon homme et si je le surprenais à commettre encore quelque autre méfait, n'y aurait-il pas danger pour moi ? Le mieux, avant de signaler ma présence est d'écouter à la porte pour savoir qui vit dans cette cabane ? Collant donc mon oreille à l'huis, j'écoute. On parle à l'intérieur, au bout de quelques secondes, j'entends deux voix différentes, deux voix d'hommes. Ce n'est donc pas mon brigand qui reste seul avec sa petite fille.

Je frappe à la porte.

— Qui est là ?

Une grosse voix m'interpelle du fond de la cabane. J'ouvre la porte et me trouve face à face avec l'un de mes paroissiens, un Allemand venu des Etats-Unis. Ce brave homme, arrivé dernièrement, s'est construit un *shack* sur son *homestead*, à quelques kilomètres au nord-ouest de chez moi. C'est le dernier Blanc sur la frontière du nord.

Jugez de la stupéfaction de ce dernier en voyant paraître son curé à une heure pareille, trois heures après minuit. Son compagnon est un ami des alentours.

Après avoir brièvement raconté mon odyssée nocturne, je demande à mon paroissien pourquoi donc il avait prolongé ses activités si avant dans la nuit.

Il me répond :

— D'habitude, en effet, je me couche vers les huit heures du soir, car que faire en ce gîte après cette heure ? Hier soir, mon ami Fritz est venu me rendre visite, il arrivait tout droit du Dakota, où j'ai laissé temporairement ma famille. Durant son séjour aux Etats, Fritz est allé voir ma femme et mes enfants, et, de retour, est venu tout de suite me donner des nouvelles. Je l'ai gardé à souper et, après souper, j'ai eu l'idée de faire le boulanger, le pain manquant chez moi et chez Fritz. On a causé, tout en faisant cuire notre pain. Ma boulange était achevée et je venais de dire à mon compagnon : « Souffle la lampe », quand, soudain, votre toc... toc... à la porte est venu nous surprendre.

Ainsi donc, ami lecteur, vous voyez que je n'avais pas invoqué en vain notre bonne Mère du Ciel.

Je demande à mon boulanger de me garder chez lui pour le reste de la nuit. Il le ferait volontiers, mais me fait remarquer que la maison de mes Canadiens français, où j'ai temporairement élu domicile, est toute proche, et là... j'aurai un bon lit et bien d'autres choses qu'il ne possède pas dans son *shack* rustique.

J'ai complètement perdu le sens de la direction et n'ai pas la moindre idée où se trouve mon logis. Je prie donc Fritz de venir me mettre sur le bon chemin et de ne pas me quitter jusqu'à ce que je sois sûr d'arriver au port. Il accepte et, au bout d'une dizaine de minutes, je congédie mon guide. J'aperçois en effet l'habitation où logent trois familles où les enfants ne manquent point, environ vingt personnes au total. Il est trois heures et demie du matin.

— Vous arrivez bien tard, me dit Valmor, le jeune père de famille que mes coups à la porte ont réveillé.

— Dis plutôt que j'arrive de bon matin. Ecoute-moi bien, Valmor, tu diras à ta femme et aux autres de me laisser dormir jusqu'à ce que je me réveille moi-même. Tu tâcheras de bien soigner Biddy qui est éreinté. Bonne nuit.

Ce disant, je me dirige dans le coin cloisonné où se trouve mon lit, et, ma soutane enlevée, je tombe sur mon grabat où je m'endors aussitôt.

Un bruit me réveille brusquement.

— Où suis-je ? Qui frappe ?

— Monsieur le Curé, êtes-vous malade ?

Je reconnais la voix de la dame qui depuis des semaines me soigne de son mieux. Pourquoi donc vient-elle me déranger ?

J'ai bien de la peine à ouvrir les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'avais peur que vous fussiez mort., depuis le temps que vous dormez. .

— Oh ! je n'ai pas envie de trépasser. Je vais me lever. Quelle heure est-il ?

— Une heure du matin !

— Hein ! une heure du matin ? Qu'est-ce que tout cela veut bien dire ? Je regarde autour de moi, partout la plus grande obscurité. Une heure du matin ! Aurais-je dormi depuis trois heures du matin hier jusqu'à aujourd'hui, une heure après minuit ?

« Aurais-je dormi depuis trois heures du matin hier jusqu'à aujourd'hui, une heure après minuit ? »

— C'est exactement cela, me dit la brave ménagère. De là ses craintes. Elle a bien reçu la consigne de Valmor, mais, à la fin, elle et son mari sont devenus trop inquiets pour pouvoir dormir.

— Tant pis pour la consigne. . il faut savoir ce que fait notre curé, peut-être qu'il est mort ?

Je n'en reviens pas de ma surprise. Je viens de dormir près de vingt heures dans cette maison où s'ébattent une douzaine de jeunes moutards tapageurs, et mes yeux sont encore alourdis par le sommeil.

Je rassure mon interlocutrice :

— Je vais très bien, je n'ai pas faim, je n'ai besoin de rien; allez dormir en paix. Je me lèverai quand je serai reposé.

Ce disant, je laisse ma tête retomber sur son oreiller et m'endors à nouveau d'un sommeil de plomb.

Quand je me réveille, tout seul cette fois, il est six heures du soir. J'ai donc dormi un jour et trois quarts sans autre interruption que celle que vous connaissez.

Quant à Biddy, le pauvre, il n'eut pas la veine de son maître. Quatre jours après, il va au pays des « chasses éternelles ». Il trépassa, victime du devoir Sa mort prouve une fois de plus la vérité de ce que me dira souvent ce terrible « Tête chauve », mon paroissien rancher :

« L'homme, cet être extraordinaire, un roseau qu'une goutte d'eau, une vapeur peut tuer, a une endurance extraordinaire. Il est plus résistant à la fatigue que n'importe quel cheval. »

CHAPITRE III

Mon château, Lupus et Mistigri

Après avoir passé quelques mois en compagnie de mes braves Canadiens de Québec, je me décidai à me faire un « chez moi », tout près de ma chapelle de poutres équarries.

Pour bâtir, il me faut un terrain qui soit légalement ma propriété. Je me rends donc un jour à l'Office des terres, dans la ville de B. Pour la somme de dix dollars, le gouvernement me donne une concession de cent soixante acres, terre excellente pour la culture. C'est ce qu'on appelle un *homestead* d'une superficie de plus de 60 hectares, où je dois me bâtir un *shack*, cabane faite d'arbres et recouverte de mottes de terre.

J'ai la chance rare de posséder sur mon nouveau domaine une source d'eau fraîche. Cette source est si forte que jamais, même par soixante en bas de zéro, l'eau n'y gèle jamais. C'est une bonne aubaine pour moi qui n'ai pas les moyens de charrier l'eau, comme mes rares voisins qui, eux, ont bœufs, barils et traîneaux pour le faire.

En outre, ma concession est le terrain le plus giboyeux des alentours. La source y attire tous les hôtes des forêts voisines, loups, chevreuils, poules, gélines, lapins, canards, etc.

Aux abords de ladite source on peut voir de nombreux crânes et ossements de buffalos morts de vieillesse ou massacrés par les Indiens au siècle passé.

Vous voyez donc que je ne risquerai pas de mourir de faim. Muni d'un petit *rifle*, je n'aurai qu'à me poster quelques minutes près de l'abreuvoir de la gent volatile et je trouverai très vite poule, canard ou géline à mettre au pot.

Le bois de chauffage ne fait pas défaut non plus; avec une hache, rien de plus facile que de me procurer du combustible. Il ne manque qu'une cabane pour compléter mon bonheur et égaler Robinson.

A l'œuvre donc pour me bâtir une maison curiale. J'achète une soixantaine de troncs d'arbres, de gros sapins qu'on va chercher dans les forêts du nord.

Quand ce matériel de construction est rendu sur ma concession, je creuse un grand trou de trois mètres de diamètre, ce sera ma cave. J'y mettrai mes légumes, mes pommes de terre, mes choux, quand j'aurai, moi aussi, mon jardin potager.

La cave creusée, je dresse un quadrilatère avec mes troncs de sapins superposés. Un brave Canadien français qui s'y connaît m'aide dans ce travail. Les murs dressés, reste encore le plus difficile : le toit. Comme je ne tiens pas à être obligé d'ouvrir un parapluie dans mon « château » quand arriveront les orages, je ne veux pas du tout d'une couverture de tourbe sur ma tête, mais bien un toit de planches recouvertes de bardeaux de cèdre.

Planches et bardeaux ne se trouvent qu'à la ville lointaine; il me faut donc envoyer là-bas, au sud, un charretier. Comme j'ai aussi remarqué que la boue n'est pas un enduit propre et durable non plus pour boucher les interstices des murs, je me fais venir de la chaux pour cimenter les parois.

Quand, finalement, mon château est fini, je me crois le plus fortuné des broussards. N'ai-je pas, le premier, une maison moderne ?

Pauvre de moi ! Comme les troncs d'arbres qui ont servi à l'édification de ma maison avaient été amenés verts, ils sèchent et se rapetissent au grand détriment de mon plâtrage à la chaux.

Sont venus les gros froids, arrivés tôt ils furent d'une rigueur incroyable, à certains jours, le thermomètre descendit à soixante-cinq sous zéro. Et je pensai mourir de froid.

J'eus beau m'acheter un calorifère supplémentaire et chauffer, chauffe qui chauffera, rien n'y faisait. Dès que je quitte les environs du poêle, je gèle littéralement. Rien d'étonnant, pas de double plafond au-dessus de ma tête, et, par les fentes dans les murs je peux contempler la lune et les étoiles. Je crois bien qu'il fait aussi froid dans ma « passoire » de cabane que dehors. La nuit, sur mon grabat, bien qu'enveloppé d'une peau de bique, il m'arrive de ne

pouvoir fermer l'œil. Dès que les feux de mes calorifères baissent, tout gèle à pierre fendre; mon seau d'eau gèle de haut en bas; dans ma cave, mes pommes de terre se transforment en pierres.

Une nuit, craignant d'avoir un sort pareil, je me lève et, m'habillant en toute hâte, je m'en vais dehors, dans le bois. Là, muni de ma hache, j'essaye d'abattre quelques gros trembles pour faire circuler mon sang qui menace de se figer dans mes veines. Quand je juge que je suis assez réchauffé, je regagne mes froides pénates, rallume mes poêles et attend le lever de l'aurore qui n'a pas ici, du moins l'hiver, des « doigts de rose », je puis vous l'assurer.

Pendant cette nuit, les Belges, mes voisins, ont entendu des bruits sourds dans la forêt voisine.

— On dirait que quelqu'un est en train de cogner à coups de masse sur les arbres ou les pierres... ça doit être quelque fou furieux, se disent ces braves gens.

— Il paraît qu'à l'est d'ici il est arrivé dernièrement des Anglais des vieux pays. Accoutumés à bien vivre, ces pauvres malheureux, rendus sur leurs terres isolées, ont quasiment tous *perdu la boule*. La femme a dû être renvoyée à Londres; le mari et un autre sont restés, mais il paraît que le premier à la tête dérangée. Ce doit être lui qui est venu faire ce ravage la nuit dernière. Pauvre diable !

* * *

Quelques jours plus tard, je vais visiter les Canadiens français qui m'ont donné une si cordiale hospitalité lors de mon arrivée dans la brousse.

Je rencontre là un autre Québecois, le père Hubert. Ce brave homme connaît un peu tous les métiers, mais ayant les nerfs à fleur de peau il ne se plaît guère chez les Valmor où une douzaine de jeunes enfants font trop de vacarme...

Il n'a pas encore réussi à se bâtir un chez-lui; force lui est donc de pensionner chez ses amis de Québec, en attendant mieux. Comme je pars en mission et que je vais être absent de chez moi une quinzaine de jours, je lui offre d'aller loger à la maison curiale.

— Vous trouverez chez moi du thé, de la viande, du pain, des ustensiles de cuisine, voire même du tabac. Si vous voulez loger chez moi, vous êtes le bienvenu.

Très heureux de recevoir cette invitation, mon père Hubert accepte. Pendant que, par une température de cinquante sous zéro, je me dirige en traîneau vers mes ouailles qui se trouvent à trente kilomètres de là, au flanc de montagnes, au sud de l'immense prairie où paissent l'été des centaines de ruminants et chevaux à demi sauvages, mon père Hubert, lui, arrive au presbytère, tout heureux à la pensée qu'il va avoir paix et tranquillité au moins quinze jours durant.

Deux semaines plus tard, grelottant dans mon traîneau, j'arrive sur mon *homestead*. Quand, de loin, j'aperçois la maison curiale, il me semble qu'elle a changé de couleur. Primitivement bousillée à la chaux, elle était blanche vue de loin, aujourd'hui, elle a couleur grisâtre. Ayant dételé mes chevaux à l'écurie, je me dirige vers la maison.

Pas d'illusion possible, il s'est fait des changements depuis mon départ. L'aspect a changé et, près de la porte, je vois un gros trou creusé dans le sol. Il n'y était pas quand je suis parti. Les murs sont enduits d'une couche de pisé pas ordinaire. Tiens, je commence à comprendre, le père Hubert a fait dégeler la terre dans le trou, puis, avec cette glaise dégelée, il a fait un mortier dont il a revêtu copieusement tous les murs, même les pignons sont hermétiquement bouchés dans les joints.

Je rentre dans mon logis. Personne. Mes provisions sont intactes, rien n'a été touché. Que diable est-il donc arrivé à mon hôte ? J'allume les poêles et, au bout de quelques minutes, une douce chaleur se répand à l'intérieur. Ce n'est pas encore le chauffage central, mais du moins une bonne partie de la chaleur reste à l'intérieur au lieu d'aller, comme jadis, réchauffer les soliveaux et... la lune. Décidément, le père Hubert s'y entend quand il s'agit de rendre une hutte confortable.

La fumée de mes poêles attire vite mon homme, mais il n'est évidemment pas content, mais pas content du tout. Dès qu'il m'aperçoit :

— Vous êtes un beau gars, monsieur le curé.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il y a que j'ai failli geler à mort dans votre hutte. J'arrive ici l'après-midi qui suit votre départ. Le soir venu, j'emplis de bois vos deux poêles et je vais me coucher. Au bout de deux heures quand le feu est amorti, le froid me réveille,

Sans mentir, il devait faire soixante en bas de zéro dans cette cabane. Voyant que j'allais périr si je restais une heure de plus dans cette glacière, je me sauve chez le voisin le plus proche. . Non. ., on n'a pas d'idée, d'envoyer un pauvre vieux comme moi dans cette boîte. Depuis cette nuit-là je me suis bien gardé de venir dormir chez vous. Le lendemain de mon arrivée, j'enduisis les murs d'une couche de glaise. Je vous assure que ce travail ne fut pas drôle, la glaise gelait dès que j'essayais de la démêler avec l'eau, puis quand je la jetais sur les murs elle ne voulait pas coller. Misère de misère ! je n'ai jamais eu tant de trouble de ma vie.

Depuis ce temps mémorable, la maison curiale fut donc plus confortable. Malgré tout si je ne repris plus mon « chantier de nuit » dans la forêt, je ne dus jamais oublier de me lever deux fois par nuit pour empêcher les poêles de s'éteindre. Sans quoi je vous prie de croire que rallumer deux poêles quand dans la maison tout gèle à pierre fendre n'est pas un passe-temps très agréable.

* * *

Tel était donc mon gîte en l'an du Seigneur 1910, mais s'il vous eût pris envie de venir me voir au pays des broussards, je vous aurais reçu royalement . surtout l'été ou même l'automne.

Le matin, après avoir assisté à ma messe, dite sur une vieille boîte qui sert de table à ma chapelle portative, vous auriez pu déjeuner au lièvre, à la perdrix, au canard, selon vos goûts.

Vous aimez le lièvre ? Attendez-moi quelques minutes, je vais aller visiter mes collets, une demi-douzaine de ces blancs personnages y ont probablement trouvé la mort la nuit dernière. Je vous préparerai un civet de lapin...

Vous préférez la poule sauvage ? Bon; écoutez ce tapage sur mon toit . Une demi-douzaine de ces sots volatiles sont en train de chanter, de fêter l'arrivée de l'aurore. Sortons doucement, sans faire de bruit. Regardez, il y en a six ou sept sur le faîte du toit; elles vous regardent et ne vont pas s'envoler. Visez la plus grosse. *Bang* ! Ça y est, ramassez, nous aurons poule au pot aujourd'hui.

Comme boisson, je n'ai malheureusement que du thé à vous donner. Le café coûte cher, et la quête a donné exactement cinquante sous dimanche dernier. Ce n'est pas le Pérou et avec ça impossible de faire des folies.

Le dessert n'existe pas en pays de brousse. On le remplace par une bonne pipe de tabac. Tenez, c'est du *Game Cock*, pour trente sous, le marchand magyar vous en donnera une livre, et... une pipe par-dessus le marché.

Le pain, par exemple, n'est pas de ma confection, j'ai essayé le métier de boulanger, mais j'ai lâché tout de suite après une aventure qui n'est pas de taille à amplifier ma réputation culinaire.

Songez que l'autre jour, ayant acheté cent livres de farine de première qualité, je suis allé voir ma voisine, une brave Belge, qui, comme cuisinière, est un « cordon bleu » émérite. Cette bonne vieille, qui en fait d'anglais est aussi forte que ma grand'mère des vieux pays, ne comprend guère la signification des annonces en cette langue. Aussi, il lui arrive de tout mêler. Elle m'a dit :

— C'est bien simple, vous prenez deux livres de farine que vous pétrissez, après avoir mélangé dans le tout une bonne dose de *baking powder*. Quand vous aurez lié l'ensemble, placez au chaud. Ce levain lèvera et vous le mélangerez ensuite avec le reste de votre farine de boulange. Laissez lever le tout quelque temps, puis frottez l'intérieur de vos casseroles à pain avec un peu de graisse. Ensuite, remplissez et mettez au four et vous ferez du beau pain.

Telle était la recette. Evidemment, ce travail de boulange n'est pas malin, mais, je n'ai pas présentement à la maison de cette poudre mirifique qu'on appelle *baking powder*. Je vais donc à cheval trouver mon marchand qui, pour vingt-cinq sous, me munit d'une boite d'un quart de livre. Fini le temps de la disette. Demain, je mangerai du bon pain blanc de ma fabrication.

Rendu chez moi, je me mets au travail et, article par article, je suis les procédés indiqués. Comme la *baking powder* n'est assurément pas chère, j'en mets à profusion et je chauffe la cuisine pour faire partir ce fameux levain. Nous sommes au cœur de l'été, n'oubliez pas.

Quand la température de mon intérieur est quasi-équatoriale, je vais prendre l'air frais au dehors. Au bout d'une heure, je pense qu'il serait temps de jeter un coup d'œil sur ma boulange. Mon levain doit déborder. Je rentre et regarde. Misère, il n'a pas l'air d'avoir fait grand « geste » depuis mon départ. Il me semble toutefois que j'entrevois quelques bulles d'air, mais, comme le singe

de la fable, je ne distingue pas très bien. Aurais-je manqué les directions données ? Non, pourtant.. Peut-être que je n'ai pas mis assez de la poudre mirifique ? Ça ne coûte pas cher .. Je double la dose, garnis mes poêles et repars de nouveau en tournée d'exploration

Quand je rentre, il a beau faire une température d'étuve dans la cabane, mon levain n'en a pas moins refusé de bouger.

« *Bongienne de bongienne*, je ne suis pas pour attendre jusqu'au jugement dernier pour avoir du pain ».

Je prends mon levain, le mélange avec le reste de ma farine, puis, ayant frotté mes casseroles à pain, je mets au four ma préparation et je chauffe et je chauffe Au bout d'une demi-heure, j'ouvre le four Quelle stupéfaction quand je constate que la pâte, si blanche tantôt, est maintenant couleur de brique et refuse de monter Que faire ? Il est trop tard pour reculer Fermente ou ne fermente pas tu vas cuire, ma vieille

Quand je pense que mes quatre briques sont suffisamment cuites, je les sors du four et essaye de les faire déraper de leurs casseroles. Vains efforts, elles résistent à toute secousse Finalement, après un coup plus énergique que les précédents, je vois s'ouvrir sous mes yeux une espèce d'accordéon.. l'intérieur de la pâte a résisté à la cuisson.

Comme j'ai la fringale au creux de l'estomac, je commence à manger l'enveloppe d'une brique Pas fameux ! C'est même pas mal amer Mistigri, mon chat qui ronronne autour de mes jambes, a faim lui aussi Je lui donne un morceau de ce pain Au bout de quelques secondes il relève la tête, et dégoûté va se désaltérer. Il n'y a plus l'ombre d'un doute maintenant, en boulange mon coup d'essai n'a pas été un coup de maître puisque j'ai écœuré Mistigri lui-même, qui n'est pourtant pas difficile

Je vais voir ma voisine pour lui expliquer que sa fameuse recette n'est pas si fameuse.

— Cependant, me dit-elle, moi je réussis toujours bien ma boulange, tenez, regardez les pains que je viens de sortir de mon four...

— Il n'y a pas à dire, mes briques ne peuvent évidemment pas se comparer à ces beaux pains si blancs, si appétissants Mais, comment donc, diable, avec la même recette, faites-vous du pain blanc et moi des briques rouges ? Il y a quelque chose d'anormal quelque part...

— Combien de briquettes de *baking powder* avez-vous mis dans votre pâte à levain ? me demande la Belge.

— Des briquettes ? il n'y a pas de briquettes dans la *baking powder*. J'ai mis quatre cuillerées à soupe dans ma pâte et cette dernière n'a pas bronché. Allez me chercher votre poudre à boulanger... que je vois si c'est la même que la mienne.

Et ma boulangère alla quérir ses briquettes de levain.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas de la *baking powder*, poudre à pâte, c'est du *yeast cake*, gâteau de levure.

— Oh ! Vous savez l'anglais m'embrouille, mais voilà ce dont je me sers, me dit ma voisine.

— Mais vous m'aviez dit que vous employiez de la poudre à pâte ! Pas étonnant que j'aie pris un bain turc en pure perte. Pour m'avoir tant fait pâtir aujourd'hui je vous condamne à me faire mon pain désormais car j'en ai soupé pour le reste de mes jours du métier de boulanger

J'allai chercher ma farine et la lui remis. Depuis ce jour, je mangeai de l'excellent pain Si vous aviez déjeuné avec moi, vous auriez trouvé que Victorine était une maîtresse boulangère, bien qu'elle eût pris non pas le Pirée pour un homme, mais la *baking powder* pour un *yeast cake*. .

* * *

Et maintenant, mon cher hôte, puisque vous avez bien déjeuné nous allons faire un tour dehors... Je vous présenterai mes fidèles sujets de ce temps-là.

Voyez-vous là-bas ce quadrupède qui saute en l'air; il voudrait tant venir nous voir, mais voilà, je le tiens souvent à la chaîne, car il pourrait s'oublier et faire des sottises si je le laissais en liberté. Il s'appelle Lupus. Il est né dans la prairie. Je le trouvai lors d'une tournée de chasse.

Passant sur un petit monticule je fus un jour soudainement jeté à terre par une grosse bête qui, sortant inopinément de sous terre me passa entre les jambes et me fit prendre un billet de parterre auquel je ne m'attendais nullement. Revenu de ma surprise je constatai que je venais de franchir le logis d'une dame louve.

Mettant l'oreille près du bord du trou d'où cette bête était si brusquement sortie, j'entendis des cris d'appel analogues aux

cris de petits chiens. J'allai à ma hutte chercher pioche et pelle et au bout de deux heures de travail ardu je parvins à me saisir de la jeune nichée : trois louveteaux.

J'en donnai un à mes voisins belges et portai les deux autres chez moi. Là, avec un biberon, j'élevai mes deux sauvages. Malgré les soins du curé et des belges, deux louveteaux prirent un jour la poudre d'escampette sans laisser leurs adresses à leurs « bienfaiteurs ».

Lupus, lui, me resta fidèle. Je n'eus pas trop à me plaindre de sa conduite durant la première année de son existence. Il couchait au presbytère, montait la garde à l'église quand en semaine j'allais dire la messe en ce lieu. Il imposait respect aux roquets qui s'avisaient de lui faire une courte visite et, durant la journée me suivait comme un chien partout où je portais mes pas.

Une nuit, « chassez le naturel, il revient au galop », Lupus qui devait rêver, ne s'avisa-t-il pas de prendre mon pied pour un *beefsteak*. Je me réveillai en sursaut. La morsure n'était pas sérieuse; n'importe, dorénavant Lupus coucherait à la belle étoile, enchaîné à un piquet.

Un après-midi, une douzaine de jeunes gorets arrivent sur ma terre. Heureux d'avoir quitté leur étable, ils vont à la découverte du monde. Comme des écoliers en vacances, ils s'en donnent à cœur joie. Courant d'ici, de là, ils font entendre des grognements de plaisir qui finalement attirent l'attention de Lupus attaché à son piquet. Du coup il se lève et voudrait bien briser sa chaîne pour aller rencontrer ses nouveaux visiteurs. L'un de ces derniers aperçoit de loin mon pensionnaire qui saute en l'air.

Cette vue lui arrache un cri de surprise. Immédiatement tous ses compagnons redressent la tête et, voyant Lupus danser devant eux, ils courent, groin en avant, en file indienne, voir ce singulier personnage dansant.

Rendus en face de l'objet de leur curiosité mes visiteurs se déploient en forme de fer à cheval et regardent cette drôle de bête sans rien dire. Lupus avance une patte dans leur direction.

Serait-ce un *kamarad* qui tend la main ?

Plus curieux que ses frères un des jeunes gorets avance son petit museau tout près de la « pince » à Lupus. Tous à coup un hihihi perçant se fait entendre. La pince munie de griffes vient de se poser sur l'oreille de mon curieux.

A ce cri de douleur les autres gorets qui, jusque-là, en êtres prudents, avaient gardé leur distance, poussent un cri de guerre furieux : Ouon... ouon... et, instantanément foncent tête baissée sur Lupus le terrible. Ce dernier, qui ne s'attendait pas à cette attaque combinée, saute en l'air et voudrait avoir des ailes pour échapper aux coups de butoir de ses ennemis. Pauvre Lupus ! jamais de sa vie il n'a eu si peur. Il recule jusqu'au mur près de son piquet et vous a un air si piteux que les vaillants petits gorets se décident enfin à le laisser en paix et à s'éloigner en file indienne, après lui avoir fait auparavant un petit sermon : heu... heu... heu...

Lupus au fond n'est pas si terrible.. ; vous pouvez le prendre dans vos bras il ne vous mordra pas, ni ne vous griffera. Par exemple vous ne pourrez jamais l'accoutumer à manger comme un quadrupède civilisé; toujours il se précipitera sur son dîner comme un sauvage loup de prairie, au risque parfois de vous emporter les doigts. J'ai essayé maintes fois de le corriger, je lui ai jeté des pommes de terre brûlantes, le goulu s'est brûlé la langue mais pour recommencer tout de suite à se jeter sur la prochaine patate avec la même rage.

Pauvre Lupus, il a souvent de la misère par ma faute, tout spécialement quand je m'absente, il lui arrive alors de faire de longs jeûnes. Aussi, un matin, comme un brave Anglais passait sur ma terre et admirait quel bon ménage font Lupus et le curé, je lui fis cadeau de mon fidèle et malheureux sujet

— Prenez-le, amenez-le chez vous, tenez-le à la chaîne quelques jours et, surtout n'allez pas l'enfermer dans votre poulailler.

Heureux comme un prince mon visiteur qui habite à trente kilomètres d'ici, emmena avec lui mon serviteur.

* * *

Le lendemain, vers les cinq heures du matin, j'entends gratter à ma porte. Je vais voir qui est là. C'est Lupus qui est revenu à la maison.. il a fait trente kilomètres cette nuit pour revoir son pauvre maître.

Pauvre Lupus. Pourquoi es-tu revenu ? Pourquoi n'as-tu pas pris la clef des champs cette nuit même ? La vie est trop dure pour

toi ici, va-t'en Va rejoindre tes libres frères de la prairie. Va-t'en ! C'est mieux pour toi.

Hélas ! quelques heures plus tard je vois arriver chez moi le père Joseph, mon voisin à l'est. Il n'est pas content...

— Votre loup m'a tué quatre petits cochons et douze poules, cette nuit.

— Pas possible...

En revenant chez moi Lupus s'est heurté à la ferme à Joseph. Aussitôt, ce gourmand affamé a flairé quelque chose de bon dans l'écurie de mon paroissien. Il a sauté par un châssis dans l'intérieur du poulailler Et là il a tué les poules et saigné les petits gorets, histoire de se venger, peut-être, de l'affront abominable que lui avaient infligé les frères de ces messieurs...

Ami lecteur, que de bipèdes, par le monde qui font souvent comme Lupus des ravages terribles. Mais ils ne peuvent pas toujours, comme mon malheureux serviteur plaider les circonstances atténuantes. C'est pourquoi sans doute, nôtre Lafontaine écrivait un jour :

Le plus triste animal
A mon avis, c'est l'homme.

Ayant consolé de mon mieux l'ami Joseph et repris mon ordinaire train de vie, j'oubliai Lupus, qui, je le crois dut tenter cette fois de retourner vers ses frères. Mais la réception chez les siens fut mauvaise. Ils refusèrent d'admettre dans leur rang ce pelé, ce galeux de civilisé, traître à la race et aux ancêtres. Ils s'efforcèrent même sans doute de le mettre à mort,car dans la mêlée qui suivit, Lupus ayant à lutter seul contre trois ou quatre fut mis mal en point et perdit ses ergots. Pauvre de lui ! Comment désormais pourra-t-il trouver à vivre ? La dure nécessité le contraindra à manger les *gophers* crevés qu'il trouvera sur son chemin. Malheureusement ces *gophers*, petits «rôdants » de la taille d'un écureuil qui sont très nuisibles aux récoltes, ont été empoisonnés avec de la strychnine et causeront sa mort. Quelques jours après la visite de Joseph, dans mon champ d'avoine j'aperçois Lupus couché à terre. Pauvre Lupus, ses pattes sont en sang et la strychnine achève son œuvre. Ne pouvant le voir souffrir inutilement je vais prendre

ma carabine et, d'une balle au front j'envoie mon malheureux serviteur au pays des « chasses éternelles ».

* * *

Puis-je vous présenter un autre de mes premiers sujets ? Mistigri, le chat. Il était noir et de taille moyenne. Il me fut donné par les Canadiens. Il me rendit maint et maint services. Avant son arrivée la gent trotte menu faisait sabbat en mon logis. Les choses changèrent vite avec la venue de Mistigri. Ratopolis fut bloquée, et je pus désormais me reposer sans que quelque impertinente souris ne s'avisât de grimper sur mon lit et de me marcher parfois sur la figure.

Mistigri ne me coûtait guère d'entretien, il pourvoyait lui-même à sa pension alimentaire et demandait rarement du « secours direct ».

Des nuits, comme il faisait bien froid dans le *schack*, à peine avais-je sauté dans « mon plumard sans plumes » que j'entendais trotte-menu Mistigri s'approcher. *Ron, ron, ron,* ce qui voulait dire : « Est-ce que je puis venir me coucher à tes côtés ? est-ce que je puis sauter sur ton lit ? *Ron... ron... ron*...

Et Mistigri sautait sur mes pieds, puis, ronronnant toujours, il s'approchait encore plus près de mon oreiller, ce qui signifiait : « Est-ce que je ne pourrais pas me coucher moi aussi la tête sur l'oreiller et le corps sous la couverture ? *Ron... ron*..., tu sais, il fait rudement froid dans la cabane ». Et comme je ne disais mot et que « qui ne dit mot consent », Mistigri, doucement se faufilait sous la peau de bique et s'endormait comme un chat bien élevé.

Parfois, en me tournant de côté je l'envoyais par terre sans crier gare. Un humain se serait fâché noir. Mieux élevé que ça, Mistigri se contentait de revenir à mes côtés quand finalement j'avais fini de me tourner et de me retourner. Parfois il m'arrivait accidentellement de lui faire mal en me débattant sur ma couche; alors tout simplement, Mistigri poussait un miaou qui voulait dire :

« Tu m'as fait mal, fais donc un peu plus attention... voyons. »

Malheureux Mistigri, ton séjour au presbytère ne te portera pas plus bonheur à toi qu'à Lupus avec qui tu faisais si bon ménage. Une nuit d'hiver, nuit de tempête et de froid intense, je suis réveillé par d'horribles miaulements. C'est Mistigri parti en tournée

de chasse hier après-midi et qui rentre au bercail Je vais lui ouvrir la porte. Pauvre bête, dans quel triste état ! Elle est horriblement gelée, ses oreilles et sa queue sont gelées et devront être amputées... tant et si bien qu'un jour, ne pouvant plus entendre ses cris de souffrance, je prends ma carabine et expédie cet autre bon serviteur hors de ce monde de misères.

Pauvre Mistigri ! Sa mort va me priver d'un serviteur incomparable. Une semaine après sa mort tragique, je ressens déjà les effets de ma perte.

N'étant plus bloquée désormais, Ratopolis me fait une guerre éclair. Tous les soirs, surgissent des légions de souris qui prennent mon château » d'assaut. J'ai beau employer et trappes et strychnine, rien ne peut arrêter ces vagues d'envahisseurs. se promener sur ma figure et me pincer, parfois, les oreilles.

Que faire ? Il m'arrive parfois d'allumer la lampe, vers une heure du matin, et, avec ma carabine, de tirer ces trotte-menu; j'en démolis un certain nombre, mais, quand les fumées de la bataille se sont envolées, et que je pense que maintenant je vais avoir la paix, voilà que l'attaque recommence.

Une nuit même, quelques-unes de ces sales bestioles s'aviseront à mon insu de percer une soupape dans le milieu de mon casque de fourrure Si bien qu'un jour où, muni de ce couvre-chef, je voyageais en prairie, par temps froids, il m'arrive de ressentir une drôle de sensation à cette partie du crâne où les curés français ont la tonsure.

Il me semble que je gèle Enlevant mon casque de fourrure, j'aperçois la « soupape de sûreté » que m'ont fabriquée les gens de Ratopolis. Ah ! les canailles ! . Mon cuir chevelu est bel et bien gelé et je craignais d'avoir à porter la tonsure ecclésiastique le restant de mes jours. Mais non, tout finit pas s'arranger.

CHAPITRE IV

Georgey l'indomptable

Quand les ranchers eurent fait ma connaissance ils me demandèrent d'aller les voir sur leur immense domaine. Je leur répondis que je le ferais volontiers, mais que je n'avais malheureusement aucun moyen de locomotion autre que mes jambes.

— Qu'à cela ne tienne, me répondit le plus ancien; on vous trouvera votre affaire, cheval et voiture.

Les ranchers se mirent en campagne. On alla voir les amis, les Belges, les Canadiens, les Basques, etc.. pour leur demander de souscrire à l'achat d'un coursier et d'un bogey pour le curé.

Un mois plus tard, un dimanche après la messe, il y avait un grand dîner en « Belgique ». Les ranchers au grand complet, les Basques, Waposkitas, et moi-même étions du festin. Après dîner le chef des ranchers me dit :

— J'ai votre affaire, monsieur le curé. ., un bogey flambant neuf, une peau de bique, harnais neufs et un cheval.

— Pas possible ?

Une telle acquisition représentait en effet une dépense de trois cents dollars, et l'argent ne foisonnait pas en pays de brousse en l'an du Seigneur 1910.

— Comme vous n'aviez pas de moyen de locomotion, je suis parti en campagne pour vous trouver ça J'ai vu tous les amis et voici le calepin sur lequel vous pouvez lire les noms des donateurs et le montant de leur contribution individuelle. J'ai recueilli chez nos amis des alentours cent trente-six dollars exactement Ceci m'a permis d'acheter la voiture, l'attelage et une bonne et large peau de bique. Quant au cheval, je suis allé à B. voir l'ami X.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ton calepin ? me demanda monsieur X.

— Je veux votre contribution pour l'achat d'un cheval pour notre curé.

— Dans ce cas, pourquoi ne lui donnes-tu pas un beau cheval choisi dans mon ranch ?

— *Bonguienne*... vous lui donnez un de vos chevaux à notre curé ?

— Pourquoi pas ? Va et choisis une bonne bête; je la lui donne volontiers, et ce sera ma contribution au support de l'église en pays de brousse.

— Voilà ce que me dit monsieur X, et, ce matin, aidé de Bilo, j'ai attrapé au lasso deux chevaux, des meilleurs du ranch. Ils sont à l'écurie; vous choisirez celui que vous préférez.

* * *

Vous pensez si je fus heureux d'apprendre ces bonnes nouvelles. Le dîner à peine achevé nous nous rendons tous à l'écurie voir nos deux moteurs à quatre pattes.

A peine la porte de l'écurie est-elle ouverte que nous entendons des *Vrou... vrou... vrou...* très ponctués. La bête qui fait ce train est un grand et magnifique cheval noir que notre vue semble mettre hors de lui

— Bilo et moi, me dit le rancher, nous l'avons pris au lasso ce matin. Nous lui avons mis le harnais sur le dos, mais quand nous l'avons attelé sur la voiture, il s'est mis à ruer, s'est jeté à terre et finalement a complètement démoli les brancards de notre attelage. Je ne vous conseille pas de le prendre; il est trop sauvage et pourrait bien vous tuer.

— Je suis complètement de ton avis. Moi qui n'ai jamais de ma vie, mené d'autre coursier que la vieille Cocotte de la maison paternelle, je crois que ce serait vouloir aller à un suicide certain que de prendre ce fougueux Bucéphale. Il serait une excellente acquisition pour un *cow boy*, mais pour moi.. ça n'est pas pareil...

— Voyez maintenant l'autre cheval, il a le même âge que le noir. Il est dompté à la selle et mon frère, Tête Chauve, me dit qu'il a déjà été attelé à une carriole . une fois ou deux... Cet animal, couleur de chevreuil, est très endurant et je pense qu'il fera votre

affaire. Par exemple, ayez toujours de bonnes brides et avec une voiture neuve vous ne serez pas trop mal *greyé*.

Evidemment il est un quart plus petit que Bucéphale, il n'a pas l'air dangereux et je crois qu'il fera mon affaire. Et c'est ainsi que je devins propriétaire de ce petit cheval que j'appellerai plus tard *Georgey*. Georgey l'indomptable, Georgey né sur le ranch dans la grande prairie entourée de collines.

Vous pensez bien que possesseur d'un cheval au magnifique équipage, je ne perds pas de temps à le mettre sur les sentiers de la brousse. Le lendemain, lundi, je me rends chez les Valmor où la veille j'avais amené ma nouvelle acquisition. Je demande que l'on attelle mon nouveau coursier. Quatre hommes se présentent pour faire ce travail, ils ne sont pas de trop je vous l'assure.

Quand Georgey, le libre enfant de la prairie se voit entouré de ces affreux bipèdes qu'il déteste instinctivement, vous vous imaginez sa réaction. Ces êtres humains ne lui ont-ils pas maintes fois, joué des tours abominables ? Ne l'ont-ils pas plusieurs fois traîtreusement pris au lasso et étouffé à moitié, alors qu'il n'embêtait personne et broutait tranquillement l'herbe de la prairie ! Ne lui ont-ils pas mis sur le dos une espèce d'*habit puant* sur lequel ses bourreaux se sont assis ! Et ainsi affublé, l'ont contraint d'aller courir la prairie pour faire peur à ses congénères ! Aussi quand Georgey voit ses ennemis autour de lui, il se prend à renâcler, il essaye d'échapper. Mais, il a beau faire des quatre pieds, rien ne réussit à arrêter ses barbares ennemis qui le sanglent de cuir. Aussi sa colère est-elle à son comble quand, finalement, ses vainqueurs à bout de souffle me l'amènent dûment ficelé et attelé.

— Embarquez, me disent les Canadiens qui ne se sentent pas trop en sûreté autour de mon coursier. Embarquez ! et, surtout tenez bien les guides. Tirez fort sur elles car votre cheval veut prendre le mors aux dents...

Je me hisse sur la voiture et, prenant les guides, j'entends le cri : « Lâchez tout. »

Ah, mes amis ! à cet ordre, comme un éclair, Georgey bondit dans l'espace. La brave Marguerite n'a pas même le temps de dire un *Avé* que curé, voiture et coursier ont disparu dans le lointain.

Brrr ! ! !, je n'ai évidemment pas afffaire à Jim ni à Slim de bovine mémoire... Comment tout cela va-t-il finir ? Le fougueux

animal a dû prendre le mors entre ses dents, car j'ai beau tirer sur les guides, tire qui tirera, Georgey n'en continue pas moins d'aller à une infernale vitesse Je me rappelle maintenant que jadis, au temps du Christ, le diable était un jour rentré dans le corps d'une autre bête qui avait alors piqué droit vers le Lac de Génézareth. Je me demande s'il n'est pas arrivé pareil malheur à ce pauvre Georgey qui pique droit vers le Lac de « Tête Chauve », là-bas au bout de l'horizon. J'ai toutes les peines du monde à tenir mon coursier emballé sur le sentier à peine battu. Finalement nous voici rendus en la plaine immense où ruminent quelques centaines de bêtes a cornes. Elles nous regardent passer en vitesse et doivent se demander quel est ce diable enragé qui court de la sorte

Une heure déjà et Georgey court toujours. Inutile de penser à visiter qui que ce soit. Pourvu que mon enragé coursier ne me casse pas le cou . Une autre heure se passe Georgey est un diable, autrement il ralentirait son allure folle ..

Au bout de trois heures mon coursier commence enfin à ralentir l'allure, évidemment il ressent la fatigue, le galop est remplacé par le trot et le trot lui-même fait bien vite place à la marche au pas.

« Bon pour toi, mon vieux Georgey, tu as voulu avaler des kilomètres, tu as été servi à souhait. Vas-tu enfin devenir un cheval raisonnable ? »

Comme la journée arrive à son déclin, je pense que je ferais bien de reprendre le chemin de mes quartiers généraux. Au bout d'une demi-heure j'arrive à un petit magasin tenu par un allemand américain Mon cheval, littéralement fourbu, a de la peine à mettre un pied devant l'autre Sa colère et son énervement ont dû lui passer pour un bout de temps. Ce n'est pas malheureux. .

Rendu au magasin, je ne me donne pas la peine de mettre un licou à la tête de Georgey, il n'en a pas besoin La bride est suffisante pour retenir mon serviteur éreinté.

Je rentre à l'intérieur du magasin où le propriétaire que j'avais connu jadis, lors de mon séjour en la colonie allemande de St-Pierre, me reçoit à bras ouvert On cause longuement. J'achète les menus effets dont j'ai besoin.

A ce moment, comme la nuit est arrivée, un domestique sort avec un fanal allumé, pour aller chercher tel article qui me manque. La vue de cette lumière qui paraît soudainement, surprend

et effraye Georgey. Il se met encore à renâcler, tire sur la bride, la casse dans sa reculade subite et prend l'épouvante comme on dit ici quand un cheval se sauve apeuré.

Brrou, brooou, krook, krook, entendez les roues du bogey qui frappent les roches du sentier. Vite, alerte pour rattraper le cheval échappé.

Ce dernier, absolument hors de lui, est entré dans un bosquet de saules. Comment a-t-il pu faire pour pénétrer là-dedans? Mystère.. on entend le ravage qu'il fait dans ce bois. On cerne le fourré car s'engager à l'intérieur est impossible. Soudainement Georgey sort et passe devant moi ventre à terre. Je ne suis pas encore revenu de ma surprise que l'équipage a disparu dans le noir et repris le chemin des-ranchers.

Il n'y a qu'un homme à cheval qui ait des chances de le rattraper avec un lasso. L'employé de tantôt va à l'écurie de son patron et sans prendre le temps de mettre la selle, saute sur le dos du premier cheval venu et part dans la direction de la prairie aux ranchers. Au bout de trois longs quarts d'heure il est de retour. Il a rencontré un rancher qui demeure à quelques kilomètres du magasin. Ce dernier lui a dit qu'en entendant le tapage de mon équipage il est sorti sur le pas de sa porte et a vu un cheval attelé à un bogey filer à une allure folle sur le chemin qui mène au ranch de Tête Chauve.

Impossible de pouvoir se rendre là par une nuit pareille .. Au reste Georgey a dû aller rejoindre ses confrères à quatre pattes et doit en ce moment semer la panique partout où il passe. Rien à faire avant le lever de l'aurore. Pauvre de moi!

Oui, un homme malheureux c'est maintenant le curé de Mariaville. Ce matin il était possesseur du plus bel équipage qu'on pût rêver, et maintenant, « dégonflé », il doit s'en revenir vers ses pénates, *pedibus cum jambis,* comme on dit dans la langue de Cicéron.

O fortune.. voilà bien de tes coups!

Lorsque j'arrivai, éreinté, en la maison des Valmor, on me demande :

— Où est donc votre cheval, votre voiture ?

— Ils sont dans la prairie semant l'épouvante parmi les vaches et les chevaux.

Quand j'aurai expliqué l'aventure qui vient de m'arriver, ce brave Télesphore à l'âme simple, lèvera les yeux au ciel et s'écriera :

— Ça parle *ben* au diable !

Je ne sais si ça parle au diable, mais cette nuit, incapable de fermer l'œil, je soupire dans mon lit... « Quel désastre ! »

Le lendemain matin, quand les Valmor auront attelé leurs chevaux québécois pour aller à la recherche de mon enfant égaré, je suis résigné à apprendre le pire, la mort de mon cheval et la destruction complète de mon bogey flambant neuf.

Voici Tête Chauve et son compagnon.

— Avez-vous des nouvelles de mon cheval et de ma voiture ?

— Oui, répond Tête Chauve, le cheval est dans l'écurie présentement, quant au bogey, je l'ai laissé sous le hangar. Hier soir, vers les neuf heures, j'ai entendu un bruit infernal sur le sentier pierreux qui, de l'ouest, mène chez nous. Qui diable arrive de ce train ? Ce disant, j'ouvre la porte, et, comme un éclair, devant moi passent un cheval et une voiture vide. J'ai reconnu tout de suite Georgey et son bogey. Comme le lac n'est qu'à quelques pieds de notre maison, j'entends vite un *pouf formidable*. Ça y est, dis-je à Bilo, notre Georgey vient de prendre une bonne douche. Ça va le calmer, apporte-moi le lasso pour que je rattrape le fugitif à sa sortie du pays des brochets! Effectivement, une minute plus tard j'apercevais la tête de mon douché, qui trouvant l'eau trop froide pour ses goûts, regagnait le bord. Je l'ai rattrapé sans misère, l'ai dételé et mis au chaud à l'écurie.

— Est il blessé ?

— Oui, il a une blessure à une de ses jambes de derrière; il a dû ruer contre le ressort de la voiture; ça n'est pas grave; demain je vais le lâcher à l'herbe, et dans quinze jours vous pourrez venir le quérir, il sera guéri.

— Et le bogey ?

— Le ressort de devant a une lame cassée, à part ça, la voiture est en parfait état, mais Georgey a semé je ne sais où le siège, la couverture, le fouet, tout ce que vous aviez dans cette machine...

Comme il n'y avait pas de voleurs sur le ranch et aux alentours, tous mes effets furent retrouvés et revinrent à leur propriétaire. Georgey se remit de son aventure, mais... dorénavant il portera toujours autour de sa tête un licou incassable muni d'une

corde qui, en grosseur, dépasse de beaucoup la moyenne des cordes de licou.

* * *

Sa vie durant Georgey manifestera toujours la plus inconcevable antipathie pour la civilisation. Cet ordre nouveau, que ses ennemis les blancs ranchers sont venus apporter en son libre pays, le fera se révolter encore mainte et mainte fois. Et quand il s'agit de leur jouer quelque tour, il a plus d'une ruse en son sac.

C'est ainsi, qu'un jour, revenant d'une tournée de mission, au temps où l'herbe verte et tendre abonde sur mon domaine, j'avais lâché Georgey sur mes collines fleuries. Mon *homestead* vient d'être clôturé avec trois broches piquantes, les barrières sont toutes closes, donc mon cheval ne peut prendre la clef des champs. Je le croyais du moins, mais Georgey, lui, a d'autres idées comme vous allez voir.

Après qu'il eut brouté, trotté, bu et fait cent autres tours, le voilà tout à coup devant les barbelés.

« Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore quelque produit de la civilisation pour embêter les quadrupèdes. Attendez un peu ! On va voir si ces sales bêtes blanches peuvent m'empêcher d'aller où bon me semble. »

Et reculant de quelques mètres, l'indomptable sujet se lance à la course, vous fait un magnifique saut d'obstacles et retombe de l'autre côté.

Le lendemain dans l'après-midi, voulant faire quelque visite, le curé de Mariaville se met à la recherche de son cheval. Impossible de le trouver ni autour de l'écurie ni autour de la source. Où diable est-il donc allé se fourrer ? « Georgey... Georgey ».

Dans le lointain j'entends tout à coup un joyeux : *Hhihihihi! hihihihi !...*

Sur la butte au père Hubert j'aperçois un animal qui ressemble étrangement à mon serviteur... Il n'y a pas maintenant l'ombre d'un doute, c'est bien Georgey qui, m'ayant aperçu, me signale sa présence sur la butte et a tout l'air de se moquer de moi.

Malgré mes appels, il ne semble pas décidé à venir me trouver. Je suis bien obligé d'aller à lui. Et quand soufflant comme un phoque, j'arrive près de mon coursier qui n'a pas bougé de place

tant ma venue l'intrigue et l'amuse, je m'efforce de tenir à mon évadé un langage plein de douceur : « Viens donc, mon brave Georgey, viens donc, viens. . »

Mais au moment où j'étends le bras pour saisir le licou de mon cheval , coup de théâtre Georgey vient de faire subitement volte-face et m'envoyant une formidable pétarade galope vers la butte à Langlois, maintenant...

Ah, mon pauvre curé, tu peux parler grec ou chinois maintenant, tu viens d'être joué et de belle façon Un kilomètre plus loin sur la butte à Langlois, Georgey s'est arrêté Regardant encore de mon côté « *Hihihi Hihhihi hihihi* Comme on s'amuse bien ! Viens me relancer encore Hihihi hihihi . Viens, viens me voir ».

Inutile d'essayer de courir après lui, tristement, je regagne mes pénates, voilà mon voyage à l'eau, ma soirée perdue. « Sale bête... va ! »

Le lendemain, après ma messe, je me mets encore en frais pour ramener Georgey au bercail J'ai vu que les Québécois, pour attraper leurs chevaux, se servent d'appats Ils prennent d'habitude un récipient plat qu'ils remplissent d'avoine, puis quand ils se trouvent en face de leurs chevaux vagabonds, d'une voix mielleuse : « Té, Noiraud, té, Bichon, viens-t'en Té, vois la bonne avoine. Té, viens ».

De mémoire de Valmor on n'avait jamais ouï dire qu'un Bichon ou un Noiraud ait jamais résisté aux accents séducteurs et à l'avoine alléchante J'aurais bien dû penser à ça, hier après-midi; mais, en tout cas, il n'est pas encore trop tard pour essayer ce nouveau stratagème.

Muni de mon plat bien garni je me dirige donc vers le lieu où mon échappé est en train de prendre ses libres ébats. Quand du haut de son monticule, Georgey m'aperçoit, tout heureux de ma nouvelle visite, il accourt vers moi Serait il devenu soudainement raisonnable ? Il arrive maintenant tout près de moi : « Mon brave Georgey , vois donc vois la belle et bonne avoine que je t'apporte pour ton déjeuner Je te la donne, viens la prendre, *Té...* »

Georgey, évidemment voit bien la succulente avoine, il en a déjà mangé et je vous assure que c'est bon l'avoine . Mais, il y a un mais, cette avoine est aux mains de l'ennemi juré des enfants de la libre prairie, eh !

« Timeo Danaos et dona ferentes », a dit Virgile, et Georgey est bien capable de traduire : « Méfiez-vous de ce perfide Grec, porteur d'avoine ».

Finalement l'appel à la liberté étouffe l'appel à la soupe, c'est-à-dire à l'avoine. Branlant alors énergiquement sa belle tête et se redressant sur ses pattes de derrière, Georgey me fait une révérence, puis... nouvelle volte-face et au galop vers quelque autre monticule.

Des idées « équicides » me viennent subitement au cerveau :

« Ah, si j'avais ma carabine ! mon chameau ! », mais après quelques secondes le vent refroidit mon front enfiévré et je reviens à la sagesse.

Que faire ? Mon plat d'avoine à la main, je ne puis pourtant pas m'éterniser à méditer sur la vertu de patience, il me faut trouver meilleur moyen de faire revenir mon entêté sur le chemin du devoir. Seul je n'en viendrai jamais à bout. Force m'est donc d'aller chercher du renfort. Mes voisins belges sont proches. Ayant abandonné aux gophers mon plat d'avoine, je vais parler à ce grand Alphonse qui n'est pas un «bleu» comme moi, dans l'art de capturer les chevaux.

J'explique ma situation et on me promet aide immédiate. On va se mettre aux trousses du gréviste, on va amener le chien, Maringouin, il court plus vite que nous et il est habitué à ramener au bercail les entêtés.

Nous voilà donc tous partis en campagne. Nous voyant arriver, Georgey descend de son monticule et court vers la prairie au sud. Il faut vite lui couper le chemin. « Maringouin, cours, cours et ramène le fuyard ». Maringouin part, ventre à terre. Georgey qui avait mis entre lui et ses persécuteurs une bonne distance, s'était arrêté, pendant ce temps Maringouin l'avait rejoint et sans perdre de temps, essayait de le mordre aux jarrets. Georgey a beau se tourner et se retourner, ce satané de Maringouin est toujours à ses trousses. Poussé par son ennemi, Georgey file maintenant vers notre direction, malheureusement la barrière sur ma concession est fermée et mon coursier, ce voyant, galope vers la « Belgique ». Heureusement que là, la barrière du *corral* à bestiaux est ouverte et Maringouin fait des merveilles. A la fin Georgey s'engouffre dans le réduit, ça y est, nous le tenons. Nous fermons l'entrée de la prison. Georgey qui nous voit faire comprend vite ce qu'on lui prépare... Le voilà qui se recule jusqu'à toucher le mur

arrière de l'enceinte, puis... se lançant en avant, d'un saut superbe il franchit le mur qui lui fait face. Il a encore échappé à notre emprise. Oh, la sale bête ! ! ! Entendez son cri de triomphe: *hihihi ! hihihi !*

Il n'y a pas à dire le contraire; cet animal ferait sortir de ses gonds le saint homme Job lui-même.

— Que faire maintenant ?

Alphonse, revenu de sa stupeur, dit :

— Il n'y a qu'un moyen. Je vais sortir mes chevaux, ils resteront autour du *corral*. Il faudra ensuite amener Georgey près de ses frères, les chevaux domestiques puis on les fera tous rentrer, l'intraitable avec les autres, dans l'écurie.

C'est en effet le seul moyen de capturer notre sauvage. Maringouin est encore envoyé à la chasse, au bout de quelque temps Georgey, que les aboiements et agissements du chien rendent quasiment fou, se voit bon gré mal gré contraint de courir et d'aller là où Maringouin veut l'envoyer. Il arrive en coup de vent au milieu de ses frères civilisés et renâclant, s'aperçoit qu'il est encore cerné par quatre satanés bipèdes. Devant lui maintenant il n'y a qu'une porte d'échappée, la porte de l'écurie c'est dans cette ouverture que, suivi de ses frères, s'engouffre Georgey.

Victoire! On le tient maintenant...

Alphonse saisit d'une main de fer le licou du fugitif. Ce dernier essaye encore de se planter sur ses pattes de derrière pour, de ses pattes de devant, démolir son adversaire. Peine perdue; la main de fer contraint l'indomptable à s'incliner.

— Victoire ! Merci, Alphonse.

Et, tirant par la corde mon rebelle sujet, je regagne mon logis. Dans son écurie Georgey est solidement attaché à son ratelier rempli de foin et je rentre chez moi, éreinté.

* * *

Mais quinze jours plus tard, je recevrai de Georgey un « chien de sa chienne », comme on dit au pays des vignes et oliviers.

Je m'étais rendu à l'écurie pour y travailler. Mon malcommode avait l'air bien tranquille dans son coin et rien ne me faisait soupçonner chez lui de noirs desseins. Plusieurs fois j'avais passé derrière lui sans inquiétude et j'étais consciencieusement occupé quand tout à coup la partie de mon anatomie la moins capable d'opposer de la résistance reçoit un coup de catapulte qui m'envoie, tête pre-

mière buter contre le mur en face de moi. Ceci fait, Georgey, l'infernal Georgey, tourne la tête dans ma direction et ses yeux semblent me dire : « Ça, mon vieux, c'est un acompte sur ce que je te dois pour m'avoir si abominablement *magané*, depuis le jour où tu m'as réduit en servitude. »

Malgré tout, je ne gardai pas trop rancune à mon indomptable enfant de la prairie. N'est-il pas au fond supérieur à certains humains sans caractère ni honneur, prêts à subir les pires atteintes à leurs libertés essentielles, pourvu que le ratelier soit plein ?

J'aurai beau après cet incident me montrer plus prévenant vis-à-vis de mon esclave, ce dernier ne me donnera jamais son attachement comme le pauvre Lupus. Il continuera à me résister chaque fois qu'il le pourra.

Un jour enfin un de mes amis, un orangiste s'il vous plaît, vient me voir et me propose d'échanger Georgey contre un autre jeune cheval, domestiqué celui-là. Il a chez lui, me dit-il, un cheval de même pelage que le mien et il voudrait avoir un équipage assorti. J'accepte l'offre, et, un après-midi l'indomptable Georgey me quitte sans peine pour aller rejoindre son *alter ego* assagi.

Deux mois après cet échange j'apprends la mort de mon serviteur. Il paraît que son nouveau maître a osé un jour envoyer mon noble coursier chercher des *logs*, des *poutres* sur un gros traîneau (travail pour des bœufs ou des percherons). Là-haut dans *l'épinettière* il a surchargé le fils de la prairie et l'a traité comme Jim ou Slim.

Cette honteuse déchéance a dû fortement impressionner Georgey. Il avait dans le passé, c'est vrai, porté des fardeaux, contraint par ses rudes maîtres, mais ces fardeaux étaient des personnages importants, tels Waposkitas, Tête Chauve et le curé broussard, bien bêtes des fois..., mais tout de même célébrités du Nord.

Maintenant le voilà réduit, non pas même à tourner une meule de moulin mais bien à sortir de *l'épinettière* d'énormes troncs de sapins. Il faut croire que sa peine fut terrible puisque au bout d'une demi-heure passée à traîner son « boulet infâme », Georgey eut quelque transport au cerveau car sur le sentier, il tomba foudroyé.

Pauvre Georgey, ton histoire mérite de passer à la postérité. Quant à Biddy et Coco, mes autres chevaux, leur vie fut banale comme celle des êtres sans honneur, sans caractère. Elle ne mérite pas d'être consignée dans les fastes de l'histoire.

CHAPITRE V

La France chevaleresque

et quelques complications de la loi salique

Vous qui connaissez les belles manières en pays anglo-saxon et même dans la brousse, vous savez que, sauf cas de force majeure, il est absolument interdit de parler à qui que ce soit de raisonnable sans avoir été préalablement introduit à ce personnage.

Pour me conformer aux belles manières et aux usages reçus, je vous présente donc mon compatriote et ami . Victor Waposkitas, l'homme à la culotte de cuir. C'est un personnage connu de cent milles à la ronde.

Je vais vous raconter son histoire en commençant *a principio*.

Le tracé de chemin de fer Canadien Pacifique, une fois construit, attira bien vite dans la prairie de Fenimore Cooper des milliers de colons accourus de tous les coins du monde, en particulier de l'Europe. Les plus intéressants de ma paroisse venaient de la *Ville Lumière*. Ils étaient trois. Il y avait Médéric, premier prix de violon au conservatoire de Paris. Il y avait Victor, ou plus simplement Vic qui né d'un père anglais et d'une mère parisienne était le type achevé du Parisien plein de verve et d'esprit gouailleur. Il avait, par sa faute, échoué au bachot, et, comme la fortune de ses parents avait sombré dans je ne sais quelle affaire, Vic avait pensé récupérer rapidement ses millions en allant au pays des *cow boys*. Les Indiens, dès qu'ils le virent, le baptisèrent du nom de *Waposkitas*, « l'homme à la culotte de cuir ».

Il y avait aussi Léon, le plus pratique et le plus débrouillard des trois. Ce n'était pas un aristo comme ses deux compagnons.

Bien que possédant une solide instruction secondaire il était conducteur de fiacre à Paris quand il fit la rencontre de Vic et de Médéric. Comment *les trois Mousquetaires* se rencontrèrent-ils un jour ? Je ne sais trop, mais rencontre faite et union formée, mes trois illustres personnages quittèrent un beau matin le gai Paris pour ne plus le revoir.

Après avoir franchi l'Atlantique et traversé les trois quarts du Canada ils arrivèrent un soir dans une petite ville de l'Ouest canadien. Ils emportaient avec eux tout ce qui était nécessaire pour aller commencer leur vie aventureuse, ils possédaient des connaissances extraordinaires sur la façon dont, en quelques années, ils allaient faire fortune au pays du *Dernier des Mohicans*

Victor, lui, allait faire l'élevage des chevaux ou des buffles et ce..., sur une très grande échelle Il parlait déjà de s'engager une douzaine de *cow boys* pour commencer

Médéric aimait les aventures et ne voulait pas entendre parler de ranch Il voulait vivre sa vie en explorant comme les voyageurs célèbres dont parle l'histoire.

Léon, plus pratique, verrait, disait-il, ce qu'il y aurait moyen de faire une fois rendu sur les lieux.

* * *

Veuillez vous représenter la soirée de leur arrivée. Quand ils decendent sur le quai de la gare, nos deux aristos sont en tenue superbe, le prince de Galles, lui-même, ne serait pas plus chic.

Il ne faut pas oublier, n'est-ce pas, que la France attend de ses fils colons en pays étrangers une tenue, une dignité absolument conformes aux traditions de la patrie qui donne le ton à l'univers. Quelques Canadiens français et plusieurs Métis se trouvent là. Puisque un hôtel français est proche, on invite tout le groupe à entrer pour trinquer à la prospérité du Canada et de la France. La France a l'âme désintéressée, et plusieurs douzaines de dollars passent de la poche des aristos dans celle de l'hôtelier, maître de bar.

Les braves Métis n'ont de leur vie durant jamais vu telle largesse et font honneur à l'invitation ' « *Boy* ., *boy* .., y sont drôles ces Français ' , *boy* . , c'est des bons garçons, etc »

On ne peut pourtant pas s'éterniser en ville. Il va falloir et vite aller à la conquête des terres vierges. On engage donc guides

et voitures. Tous les articles nécessaires à l'œuvre colonisatrice sont achetés chez les rares marchands de la petite ville qui n'ont jamais fait d'aussi bonnes affaires.

Trois charrettes sont chargées et l'illustre caravane part enfin pour le grand Nord où, disent les indigènes, il y a des terres vierges excellemment propres à l'élevage des chevaux ou des buffles.

Le cortège s'ébranle au grand chagrin des Métis. Vic, à cheval et en superbe tenue, prend la tête du convoi et fait noble figure. Plusieurs jours durant, la caravane monte péniblement vers les terres neuves. Sur le chemin à peine tracé, pas âme qui vive. Après la monotone prairie commencent les collines. On traverse maints ruisseaux sans pont. Comme paysage ce sont des bouts de prairie parsemés de bosquets de trembles ... ce n'est pas tellement merveilleux.

Enfin voici le pays des ranchers. On aperçoit une immense plaine encadrée de montagnes, un millier de chevaux, vaches, taureaux, à demi sauvages passent librement dans cette vaste étendue. Le pays est un premier occupant. On pourrait donc s'établir ici, mais les ranchers, évidemment, n'aimeraient pas voir s'installer dans leurs domaines les nouveaux arrivants, ceux-ci d'ailleurs sont de trop bons Français pour avoir même la pensée de léser le moindre intérêt étranger. Continuons donc notre chemin.

Le pays des ranchers dépassé, on arrive en pleine sauvagerie. Ici personne n'a jamais planté sa tente, le terrain est au reste excellent pour l'élevage et un ruisseau poissonneux coule et serpente dans le vallon. On n'ira pas plus loin, la Terre promise est découverte. Les chevaux dételés, l'on déballe les paquets et la tente est montée. Vic n'a garde d'oublier la procédure traditionnelle des découvreurs de terres vierges, il ouvre une longue boîte où un drapeau tricolore, de noble dimension, est enfermé. Le sortant de sa gaine il donne ordre à l'un des voituriers d'aller hisser au sommet d'un grand sapin le drapeau de la France chevaleresque. Et, quand on a ainsi pris possession de ce coin de terre selon toutes les règles, nos Parisiens célèbrent maintenant cette journée mémorable et boivent à la prospérité de la nouvelle France en pays de brousse canadienne.

Je sais bien que ceci peut paraître à certains un tantinet ridicule. Aujourd'hui, je l'avoue, je me sens porté à tirer un grand coup de chapeau devant ce geste. Il est l'indice en tout cas d'un patriotis-

me que l'on ne trouve pas partout maintenant en terre canadienne, empoisonnée souvent par tant d'autres « ismes » modernes.

* * *

Les voituriers laissèrent reposer leurs chevaux quelque temps puis reprirent, avec leurs charrettes vides, le chemin du retour. Et nos Français furent abandonnés seuls au pays de leur rêve. Hélas, les beaux rêves ne correspondent pas toujours à la réalité, les trois amis ne vont pas tarder à s'en apercevoir. Au bout de deux jours l'affreux cafard a saisi pour de bon notre virtuose Médéric. Trouvant alors que la voix humaine est impuissante à traduire la tristesse qui l'étreint, il a pris son fidèle violon. Notre artiste fait sortir de cet instrument de tels gémissements, de telles plaintes que tout d'un coup Waposkitas n'y tient plus. « Laisse là ton infernale machine. Si tu continues, je vais finir par aller me cogner la tête contre les arbres » Mais... , Médéric, en prose à la tristesse, n'entend rien et son violon continue d'exhaler toute la gamme des douleurs sans espérance.

Vic va devenir enragé s'il ne parvient pas à arrêter ce satané violoniste...

Heureusement Léon, le cuisinier improvisé, annonce que le dîner est prêt. Pendant que toute la colonie est accroupie à terre autour du festin, Léon propose que la tente soit au plus tôt remplacée par une cabane à la mode de la brousse, un *shack en logs*, avec toit de perches recouvert de mottes de terre.

Vic qui voit grand, voudrait que l'on bâtisse un caravansérail pour loger une quinzaine de personnes, quelque chose de sérieux et non pas une niche à chiens.

Quant à Médéric, comme les Juifs antiques exilés sur les rives de l'Euphrate, il continue à rêver non à Jérusalem mais bien à Paris, au gai Paris. Rien à faire avec ce désespéré.

Finalement c'est Léon qui l'emporte, l'on bâtira donc un *shack* provisoire. Mais Waposkitas fait remarquer à son ami qu'il n'est pas pour accomplir ce travail malpropre qu'exige le bousillage de la cabane. Il va falloir engager un ouvrier du métier. Comme l'argent ne manque pas, l'on décide d'aller demander les services d'un brave garçon Basque qui a sa concession à quelques kilomètres sud-est de l'emplacement de nos trois amis.

Vic part et engage Baptiste à un salaire substantiel pour ce temps, quarante dollars par mois. Et le nouvel employé fera fonc-

tion de cuisinier, bûcheron, plâtrier. On va dans la forêt prochaine couper de gros sapin que l'on amène sur les lieux avec les bœufs à Ti-Baptiste. Comme le temps est frais et que les nuits commencent à être froides, tout le personnel de la colonie se met à l'œuvre pour construire ses quartiers d'hiver.

Quand le quadrilatère sera monté et plâtré, les aristos auront réellement payé de leurs personnes et leurs fines mains de Parisiens auront perdu pas mal de leur blancheur.

Médéric toutefois ne peut se débarrasser de son noir cafard. Un après-midi, une nouvelle crise le prend. Ti-Baptiste était occupé à couper du bois pour la cuisson du dîner. Il entend soudainement une forte altercation entre Vic et Médéric, et, bientôt éclatent des coups de revolver. Mon pauvre bûcheron, pensant que ses maîtres ont dû perdre complètement la tête, se hâte de mettre bonne distance entre lui et les batailleurs. La fusillade terminée, mon Basque se rapproche prudemment de la cabane et voit ... mes deux diables en train de causer tranquillement. Que s'est-il donc passé?

Dans son langage moitié français et moitié basque, Ti-Baptiste demande des explications. Il apprend que Médéric avait encore repris son mélancolique instrument de musique pour lui faire exprimer à nouveau sa tristesse ineffable. Vic, qui tout autant que Médéric broyait du noir, mais qui, malheureusement, n'avait pas de violon pour pouvoir exhaler le trop-plein de son âme endeuillée, est subitement devenu enragé. Il avait alors signifié au nouvel Orphée de mettre fin sur le-champ à son infernale musique. Ce dernier n'avait pas tenu compte de l'avertissement, c'est alors que Vic, prenant son revolver, avait fait retentir les échos de la vallée du bruit de la fusillade qui avait épouvanté ce pauvre Ti-Baptiste, et lui avait fait prendre le large. Il n'y avait eu, heureusement, que du bruit ... les coups avaient été tirés en l'air.

Tout de même mon jeune Basque trouve que ces *Parigots* sont des drôles de gars! Médéric et Vic sont toujours en train de se chamailler, non plus à coups de revolver, mais à coups d'interminables discours auxquels il ne comprend goutte la plupart du temps. A la fin, notre violoniste émérite en a assez de la vie de brousse; il annonce un beau matin qu'il abandonne ses amis pour aller dans un pays chaud et plus civilisé. Et, en effet, quelques jours plus tard, une charrette reprend le chemin qui mène au Transcontinental;

elle emporte avec elle le Grand prix de violon et tout son attirail de voyageur aventurier.

Bien des années après ces événements célèbres, l'auteur de ces lignes, étant entré dans un magasin de musique pour y faire quelque emplette, trouvera par hasard un superbe morceau de violon enregistré sur disque. C'est l'œuvre de Médéric qui, à Haïti ou ailleurs, réussit mieux dans l'art musical que dans celui de découvreur de terres vierges.

* * *

Waposkitas et Léon restent donc seuls dans leur cabane. Ti-Baptiste, qui a fini l'installation de nos amis, peut regagner son logis; il emporte avec lui une belle somme d'argent qui lui permettra de s'acheter quelques jeunes vaches, point de départ d'un petit ranch qui, bien vite, lui donnera l'indépendance.

Maintenant qu'il est logé, Léon écrit à son épouse restée à Paris de vouloir bien venir le rejoindre en terre canadienne. C'est ainsi qu'un beau matin arrivait en la Nouvelle-France une excellente ménagère, une femme douée d'un bon sens pratique et sachant faire à peu près tous les travaux que nécessite sa nouvelle vie de fermière. Désormais le travail de l'intérieur, cuisine, couture, lavage, etc., ne donnera plus de soucis à nos novices colons.

Dorénavant aussi notre célibataire Waposkitas, part chaque matin après déjeuner faire du déboisement sur la concession qu'il s'est choisie tout près de celle de Léon. Ce travail toutefois est horriblement dur, les ampoules et le mal de reins l'ont vite rendu à bout... Il n'est pourtant pas venu au Canada, grogne-t-il, pour se faire mourir avant le temps.

Et puis il trouve que depuis l'arrivée de « cette créature aux longs cheveux mais aux idées courtes », la maison est intenable... Force est bien à notre aristo de prendre quotidiennement sa hache et de partir vers son chantier. Oui, mais le chantier n'a pas l'air d'avancer vite, il y a bien par-ci par-là quelques jeunes trembles et saules abattus. Mais, de ce train le déboisement ne sera pas fini de si tôt, car il arrive à Waposkitas, l'intrépide chef des *cow-boys* à venir, de n'être maintenant qu'un vulgaire « tireur au flanc ».

O défricheurs de terres vierges, voilez-vous la face !... Voyez ce malheureux frère qui, couché de tout son long dans un bosquet

touffu, fume des douzaines de cigarettes, laisse passer les heures et... attend le dîner. En voyant les volutes de fumée s'envoler dans l'azur, sans doute, pense-t-il à ses beaux rêves qui semblent prendre le chemin des nuages, eux aussi.

La ménagère ne se fait maintenant aucune illusion sur son pensionnaire, elle le chapitre parfois vertement quand, surchargée de travail, elle le voit perdre un temps précieux à rouler cigarette sur cigarette et parler de ses fameux plans sans jamais faire le moindre effort pour améliorer quoi que ce soit.

A la fin Waposkitas n'y tient plus. Sa fierté d'aristocrate ne lui permet pas de recevoir des ordres d'un « gouvernement en jupon ». Il n'acceptera pas plus longtemps de voir bafouer *la loi salique* qui refuse aux femmes le pouvoir de gouverner. Voilà... Sa décision est prise et elle est irrévocable. On se séparera mais, comme dame Léon est chez elle sur la concession de son mari, Vic devra se chercher ailleurs un logis. Oh... ces femmes !

Notre Parisien vient justement de recevoir quelques milliers de dollars de sa mère, veuve. Il croit l'heure venue de bâtir son fameux caravansérail. Il envoie donc des charretiers chercher de la planche et autres matériaux de construction, et quand, après maintes difficultés, ce matériel est arrivé à destination on commence l'érection d'une bâtisse de quatre-vingts pieds de long par quarante de large...

Ce ne sera pas très grand car cette maison doit loger future dame Victor avec ses servantes, puis le maître de céans doit avoir ses bureaux et donner abri à une douzaine de *cow-boys*. Evidemment on sera à l'étroit pour commencer, mais... Paris ne s'est pas bâti dans un jour, on agrandira avec le temps.

Hélas, si Waposkitas, au lieu de lire Cooper, avait médité saint Luc, il aurait alors connu la parabole d'un autre rêveur qui, lui non plus, n'ayant pas fait ses calculs de la bonne façon, *Cœpit ædificare et non potuit consummare*, commença une construction qu'il ne put achever. Il devint la risée publique et se ruina en pure perte. L'histoire du bâtisseur imprudent que contait jadis notre bon Sauveur se répéta en pays de brousse. Quand les murs atteignirent quelques pieds de hauteur, le matériel manqua... et les fonds aussi. Ce fut le commencement de la débâcle pour notre riche aristo. Sans abri il dut écrire à nouveau à la maman. Je ne sais quelle histoire il lui conta; mais quelques mois plus tard, plusieurs centaines de

dollars arrivaient encore de Paris, adressés au fils unique qui faisait de merveilleuses affaires sur son vaste ranch à chevaux ou à buffles.

Durant cet intervalle ce malheureux a réfléchi. Il a trouvé que son futur camp de *cow-boys* n'est pas précisément ce qu'il lui faut, il n'a pas assez de foin pour tenir un gros ranch. Quelqu'un lui fait savoir qu'il existe une grande prairie près d'un lac, là le foin abonde et ce terrain est à prendre. Visite faite, Waposkitas trouve la place idéale et immédiatement descend à l'Office des terres pour prendre un *script* qui lui donne droit à plus de trois cents acres de terre à foin...

Cette fois l'argent de maman a réellement trouvé un bon emploi. Bien des mois se passeront toutefois avant que l'on voit la moindre vache sur le ranch au *Parigot*. Dans une pauvre et vieille masure abandonnée depuis des années par un trappeur, Vic a élu domicile. Il a quelques petits poneys pour faire ses courses qui consistent inévitablement à aller passer la veillée chez ses voisins. Là, mon artiste parisien chante et conte d'interminables histoires, pleines de verve, qui égayent tout le monde et les jeunes et les vieux.

Si vous voulez faire plaisir à notre ami, demandez-lui de vous conduire avec ses poneys n'importe où dans ce coin perdu de l'Ouest canadien. Au jour indiqué, vous voyez arriver l'homme à la culotte de cuir, comme les Indiens l'appellent. En tenue de *cow-boy*, chapeau à large bord et gants qui viennent de la meilleure maison de ganterie de Paris, il vous mènera sans vous demander un sou, et avec ses histoires et ses chants vous trouverez la randonnée courte. Vic serait-il dans la plus complète disette, jamais il ne voudra de votre argent. « Entre amis on s'entraide... voilà tout ».

Devrait-il mourir de faim il n'accepterait pas de demander du « secours direct ». Le grand Alphonse, me contera un jour qu'il avait été un hiver engagé par Waposkitas à un salaire double de celui que l'on payait sur le ranch.

« Je restai six mois chez mon patron et bien que décidé à travailler de mon mieux pour lui créer quelques ressources, en six mois je ne pus faire autre chose qu'un *rack* à foin. Au lever de l'aurore j'entendais la voix de mon *boss* :

— Phonse, ouvre la porte et vois donc quel temps il fait.

— Le vent souffle, et, il a neigé encore cette nuit.

— Bon. Ferme vite la porte et fais-moi une bonne tasse de café. Après dîner, on va aller chez Fritz, il joue merveilleusement de la flûte et c'est un bon type.

— Mais moi, je ne suis pas engagé pour aller entendre jouer de la flute. Je m'en vais nettoyer l'écurie et couper une bonne provision de bois sec.

— Nenni, on va aller chez Fritz. Le Canada a eu ma graisse mais n'aura pas ma peau. Demain tu iras au bois. »

Et les journées se passaient ainsi à visiter les voisins toujours enchantés du reste de recevoir ce gai compagnon qui leur faisait oublier la monotonie de leur rude vie de pionnier.

Lorsque les six mois de l'engagement prirent fin, le domestique avait plusieurs centaines de dollars en poche mais le patron lui était désargenté. L'engagé, très humain, offre à Waposkitas de le prendre chez lui pour le reste de l'année.

— Je n'ai pas gagné tout cet argent. Viens chez mes parents où tu seras hébergé aussi longtemps que tu voudras. Tu as largement payé ta pension car je n'ai pas fait pour vingt dollars de travail chez toi. Viens chez nous, tu ne peux pas rester ici car tu es absolument sans ressources.

Rien à faire. Non, non, il s'arrangera facilement, puis... sa mère va lui envoyer de l'argent sous peu. Comme il est inutile d'insister Alphonse va chercher une dizaine de livres de farine et deux ou trois livres d'haricots secs. Il se met à faire de la *banneck* (biscuits de guerre) et fait cuire les haricots. Ces provisions mises en lieux frais pourront se garder quelques semaines, et, du moins durant ces jours-là, l'entêté ne souffrira pas trop de la faim.

Alphonse vient justement d'achever la cuisson de ses haricots quand, soudainement, on entend au dehors japper des chiens. Waposkitas sort pour voir ce qui se passe. Une bande d'Indiens nomades viennent visiter leur ami l'homme à la culotte de cuir.

— Alphonse, mets vite les haricots sur la table.

— Les haricots sur la table. Pourquoi faire ?

— Mais pour donner à manger aux Indiens.

— Tu n'y penses pas ? Ils vont tout *bouffer* et tu resteras ensuite à mourir de faim.

— Écoute, Alphonse, tu sais que les Indiens ont un jour massacré des Blancs non loin d'ici, au temps de la Rébellion. Il faut être diplomate et s'attirer l'estime de ces gens. S'il devait y avoir

une autre rébellion on ne sait pas ce qui pourrait nous arriver. Mets les haricots sur la table, que je te dis.

Tout en grommelant sur la folie de son *boss*, Alphonse exécute l'ordre reçu. Waposkitas, durant ce temps, est allé rencontrer ses visiteurs. A sa vue, les Indiens poussent un joyeux hurrah. Très sensible à cette marque d'amitié, l'homme à la culotte de cuir y va de son boniment de bienvenue, je ne sais trop en quelle langue, puis il fait un grand geste que comprennent bien les Indiens.

Précédés de leur ami à la face pâle et à la culotte de cuir, ces messieurs et dames de la libre prairie pénètrent dans la maison où les attendent les haricots fumants. Dans cinq minutes la bande, qui comprend une vingtaine d'Indiens, d'Indiennes et leurs *papooses*, a nettoyé les plats, les biscuits de guerre disparaissent aussi en un rien de temps. Le dîner achevé, après avoir fumé le calumet, la bande s'en va enchantée de la plantureuse réception de l'ami blanc.

Les Indiens sont reconnaissants du bien qu'on leur fait, trois mois plus tard, Waposkitas recevra de ses amis un capot de fourrure flambant neuf. Mais un homme pas content maintenant c'est notre Alphonse, le boulanger et cuisinier de tantôt.

— Ben, te voilà bien arrangé à l'heure qu'il est ! Il ne te reste aucune provision à la maison. Mets donc de côté ton amour-propre et viens chez nous. Ta pension est payée et tu me feras plaisir à moi et à mes parents. Viens donc.

Rien à faire. Alphonse doit partir sans avoir pu décider son *boss* à accepter sa cordiale offre d'hospitalité. Une semaine après il reviendra voir son ami. Il le trouvera plein de verve mais pâle et amaigri. Jetant un regard circulaire autour de lui, il ne voit aucun indice de provisions. On ne peut pourtant pas laisser cet entêté mourir de faim. L'invitation de jadis est renouvelée mais aujourd'hui comme jadis rien à faire :

— Merci, on verra plus tard.

S'en retournant, la mort dans l'âme, notre sympathique serviteur a tout à coup une idée lumineuse. Pourquoi n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? Cette fois-ci Waposkitas va trouver à dîner et à souper.

Non loin du sentier que suit présentement mon Alphonse, se trouve un rancher du nom de Pontos. Ce rancher, qui aime Waposkitas, ne connaît pas sa triste situation, mon gars va le mettre au courant. Waposkitas jamais n'acceptera du « secours direct »,

mais, par contre, il est toujours prêt à rendre service à ses frères dans le besoin. Pontos n'aura qu'à dire à son vieil ami qu'il se trouve bien mal pris présentement; il est seul pour faire tout le travail du ranch, sa femme malade a dû s'absenter, il faut qu'il trouve et tout de suite quelqu'un qui vive à l'intérieur de son *home* et fasse la cuisine. Est-ce que Waposkitas ne pourrait pas avoir la bonté de venir lui rendre service ? .. Et l'homme à la culotte de cuir, qui a un cœur excellent, partira sans hésiter prêter main-forte à Pontos, le rancher.

Alphonse va donc voir son sauveteur projeté. Celui-ci, mis au courant, monte à cheval et s'en va frapper à la porte du colon parisien. A peine Pontos a-t-il exposé son cas très ennuyeux que Waposkitas attèle ses fidèles poneys et se hâte d'aller prêter main-forte à son brave ami « malheureux ».

Et je puis vous assurer que si mon gâte-sauce parisien fit cuire de bons steaks à l'ami Pontos, il n'oublia pas non plus de rattraper les dîners et soupers perdus chez lui. Et, désormais Alphonse pourra dormir tranquille, rassuré sur le compte de son *ex-boss* si rempli d'ombrageuse fierté.

CHAPITRE VI

Un voyage un peu mouvementé

Mort de Waposkitas

Elevé par une mère mondaine, Victor Waposkitas n'a pas beaucoup fréquenté l'église durant son séjour en la « Ville Lumière »; mais, s'il n'était pas un fervent chrétien, il n'avait pas de haine pour les prêtres, surtout si ces derniers savaient se mettre à la portée de leur monde.

Quand je fis sa rencontre pour la première fois, je le trouvai sympathique et d'excellente éducation Je crois bien aussi que ma compagnie lui plut, car souvent dans la suite il me rendit visite, me faisant part de ses tribulations qu'il se gardait bien de conter à tout le monde.

Je lui avais dit un jour :

— Victor, si jamais vous apprenez que quelqu'un est gravement malade, dans votre coin, veuillez être assez bon de me prévenir.

Il me promit de le faire. Quelques jours plus tard, un beau matin, je vois dévalant de la butte au père Hubert un cavalier qui arrive à toute vitesse. C'est Waposkitas qui, du plus loin qu'il m'aperçoit, me crie :

— Père, venez vite, le jeune X vient de se tirer une balle dans la tête.

Le cheval de Victor est tout écumant et son conducteur tout ému.

— Est-ce que ce pauvre malheureux est mort ?

— Mort ? bien sûr; sa cervelle a sauté et est tombée à quatre mètres du cadavre.

— C'est bien affreux, mais, voyez-vous, vous n'aviez pas besoin de tuer votre cheval pour venir m'annoncer cette triste nouvelle. Si le pauvre malheureux est mort, je ne puis rien faire pour lui, si ce n'est l'enterrer Rentrez dans mon *shack* vous faire une bonne tasse de café et soignez vite votre cheval pendant que je vais dire ma messe à la chapelle, sur la butte.

— Tiens, c'est vrai, vous n'y pouvez rien. Le pauvre diable est devenu fou tout d'un coup et, prenant sa *winchester*, il s'est fait sauter le crâne.

— Bien, bien, reposez-vous et, après la messe, nous irons voir ce qu'on peut faire pour les pauvres parents et procéder à l'inhumation du malheureux.

Vous voyez donc que Waposkitas n'était pas un Muflo. Si je lui rendis quelques services, lui, de son côté, me fut très souvent d'une aide précieuse quand j'avais à faire quelque voyage dangereux C'était le cas lorsque deux ou trois fois l'an j'allais rendre visite à des Pères Oblats chargés d'une Réserve indienne, à près de soixante kilomètres du ranch de Waposkitas. Il fallait tracer le chemin à travers la forêt, passer à gué maintes rivières et accomplir tout le trajet sans rencontrer aucun être humain.

* * *

La première fois que je parlai d'aller rendre visite à mes confrères, Victor m'offrit de m'accompagner et de mettre ses poneys à ma disposition J'accepte l'offre. Je vais coucher chez mon paroissien la veille et, le lendemain, après avoir célébré ma messe nous partons sur un traîneau attelé de deux chevaux, le mien et un de Waposkitas. Nous sommes en décembre et nous allons être les premiers à nous frayer un sentier au travers de la forêt dont le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige. La perspective de franchir monts et vaux alors que le thermomètre marque trente sous zéro ne nous effraye pas trop. Nous sommes tous deux pas mal acclimatés à la rigueur des saisons. Le voyage, à l'aller, n'offre rien de saillant, nous faisons la rencontre de plusieurs chevreuils et de deux orignaux, nous nous embourbons plusieurs fois dans un profond banc de neige et devons dételer nos chevaux pour nous sortir de cette impasse; mais, à part ces menus incidents, nous arrivons sans encombre à la Réserve indienne.

Les missionnaires reçoivent rarement des visiteurs et sont on ne peut plus heureux de nous voir. Je dis nous, car mon compagnon fait dès l'abord une excellente impression sur mes confrères. L'un d'eux, ancien missionnaire dans l'Extrême-Nord, avait eu à endurer tant de misères physiques et morales qu'à la fin sa raison s'était altérée et l'on avait dû, des années durant, le faire soigner. Rétabli, il avait été envoyé à la Réserve du Lac où le ministère était moins dur.

Ce vieux prêtre, originaire de France, n'avait, je crois, jamais revu son pays natal. L'arrivée de mon gamin de Paris lui valut une cure. En entendant parler mon compagnon à la verve endiablée et à l'esprit si pétillant, le bon Père n'en revenait pas. Lui, qui, toute sa vie, n'a entendu que les Indiens grossiers, se croit maintenant transporté dans cet autre monde qu'il a connu voilà un demi siècle, mais qu'il croyait bien ne plus jamais revoir. Et là..., devant lui..., au pays indien, il voit et entend ce compatriote dont la conversation est pour lui un vrai feu d'artifice.

Waposkitas, qui s'aperçoit bien du petit effet qu'il produit, ne tarit pas de verve. A la demande des bons Pères, nous passons chez eux une bonne partie de la semaine. Les Sœurs, chargées de l'école indienne, sont bonnes cuisinières et font, en notre honneur, magistralement les choses. Depuis qu'il a quitté Paris, mon compagnon n'a jamais reçu une telle réception, et je vous prie de croire qu'il se garde bien de jeûner comme aux jours de jadis.

Quand, le vendredi matin, il nous faut les quitter, les missionnaires sont réellement peinés de nous voir partir.

— Revenez..., revenez bien vite et surtout, amenez votre compagnon. Qu'il est gentil ! bien élevé !... quel plaisir de l'entendre parler ! Revenez-nous et bien vite.

La visite a fait du bien à tout le monde. Sur le chemin du retour, Waposkitas ne tarit pas d'éloges sur le compte de ces « Robes noires », si bonnes, si hospitalières. Il appréhende bien d'avoir quelques fois, par inadvertance, mis les pieds dans les plats, durant son séjour à la Mission. Je le rassure, en lui disant qu'il a bien fait toute chose, ce qu'entendant mon Waposkitas, tout heureux, y va de je ne sais quel morceau de grand opéra.

Je le laisse chanter seul, car le froid est vif et j'ai peine à me tenir au chaud dans la traîne. Nous avons fait déjà pas mal de chemin, mais comme les bons Pères nous ont retenus tant qu'ils

ont pu ce matin, la nuit, qui arrive vite ici l'hiver, risque de nous surprendre bien loin encore de nos demeures.

Malheur à nous s'il nous arrive de quitter la trace faite à l'aller, trace que le vent n'a pas encore oblitérée, trace unique qui sert à nous diriger vers notre chez nous. Cette trace est bien visible le jour, mais, la nuit, c'est différent. Je fais part de mes inquiétudes à mon cocher, mais celui-ci de me rassurer avec cette réponse :

— Il n'y a pas de danger de s'égarer, Ria connaît trop bien le chemin de la maison pour qu'elle se fourvoie jamais.

« Ria » est le nom que mon compagnon a donné à sa jument blanche, pour faire *bisquer* la jeune fille qui se refuse absolument à écouter ses déclarations d'amour, et qui elle aussi porte ce nom.

Je n'ai pas une confiance illimitée en Ria et, comme maintenant la nuit est venue, je propose que l'un de nous sorte du traîneau pour constater si, réellement, nous sommes toujours sur le chemin frayé par nos chevaux lundi dernier.

Mon chantre de tantôt descend et regarde attentivement. Malheur de malheur ! depuis je ne sais combien de temps, nous sommes hors de notre chemin, nous ne suivons plus nos vieilles pistes, nous faisons de nouvelles traces. Que faire? Rebrousser chemin et tâcher de retrouver les vieilles pistes ? Impossible. La nuit, les chevaux n'y voient guère mieux que les humains. Souhaitons que le flair de Ria la dirige vers le port du salut.

Nous repartons allant toujours devant nous. Waposkitas a perdu sa gaîté de tantôt et commence à s'énerver. Je fais remarquer à mon compagnon un *shack* solitaire à notre gauche. Un colon venu de Norvège, je l'apprendrai plus tard, a pris une concession et s'est bâti une cabane dans ce coin du pays éloigné de tout être humain. Cet automne, il est reparti vers la civilisation pour y passer le temps des grands froids. Nous devons être à trente kilomètres de chez-nous.

S'il faisait clair, nous pourrions assez facilement trouver un point de repère, mais la nuit tous les chats sont gris... il n'y a qu'à laisser aller nos chevaux la bride sur le cou et nous fier à leur instinct.

Je regarde en avant et ce que je crois distinguer me donne tout à coup une vive inquiétude. Cette vague masse noire que j'aperçois pourrait bien être la grande sapinière, que nous ne devrions pas rencontrer. Cette forêt profonde s'étend sur une immense

longueur. Là, dans cette nouvelle Sibérie, personne ne vit, passé cette énorme étendue, en allant vers le nord, on arrive aux terres stériles ou rien ne pousse et qui s'étendent jusqu'à l'océan Glacial.

Les chevaux, énervés par la voix du cocher qui a perdu son calme, sont bien vite harassés, et l'on se rapproche toujours de la grande masse noire. Maintenant, il n'y a plus à se faire illusion, nous arrivons bien à l'orée de la grande forêt. Au lieu d'aller vers l'est, nous nous sommes fourvoyés dans la direction du Grand Nord! Je regarde ma montre, il est onze heures du soir. Nous sommes perdus à trente ou quarante kilomètres de chez nous. Que faire maintenant? Nos chevaux éreintés, ne pourront aller guère plus loin et vont périr car, présentement, il doit faire plus de quarante sous zéro. Il n'y a qu'une solution à prendre, retourner en arrière et aller au *shack* abandonné que nous avons aperçu tout à l'heure.

Nous faisons donc demi-tour et nous arrivons bientôt chez le Norvégien. La porte de la cabane est fermée à clef. J'ai vite fait de l'ouvrir avec mon passe-partout.

L'intérieur est très propre, le plancher tout neuf, au centre de la pièce, un poêle et, à côté, une petite provision de bois sec. L'habitation a été faite par un expert: les joints des murs, faits en poutres équarries, sont bouchés, à la mode norvégienne, avec de la mousse et des morceaux d'étoupe.

Pendant que j'inspecte l'intérieur, Waposkitas cherche en vain aux alentours un abri pour nos coursiers.

—Qu'allons-nous faire de nos chevaux? me dit-il, il n'y a trace d'écurie nulle part. On ne peut pas les laisser dehors par un froid pareil. On va les faire entrer dans le *shack* et si, au printemps, le Nordique colon rouspète, on lui « donnera le diable » pour ne pas avoir construit un logement convenable pour cette pauvre Ria.

Ayant dételé nos chevaux, nous les poussons à l'intérieur. Ria entre sans difficulté, mais Georgey, qui de sa vie n'a couché sur un plancher de sapin et a horreur du modernisme, ne veut rien entendre et se refuse à obéir. Force nous est donc de le transporter littéralement sur nos épaules en son nouveau gîte.

Oui! .. Ça y est. Sauvage de Georgey!

* * *

Tout l'équipage est maintenant casé en la demeure norvégienne. Nous trouvons une petite lampe à pétrole dans un coin de

la maison; nous bourrons le poêle de bois sec et commençons le chauffage de la cambuse. Il faut un moment avant que ne se fasse sentir la douce et bienfaisante chaleur Si un étranger eût fait alors irruption dans notre refuge, il aurait été fort surpris... Deux êtres humains et deux quadrupèdes en train de se réchauffer autour d'un poêle, le spectacle n'est pas banal. Je vous assure que ni Waposkitas ni moi ne sommes d'humeur, cette nuit-là, à voir le côté comique des choses.

Ni l'un ni l'autre n'avons pris une bouchée depuis le matin. Il en est de même de nos coursiers. Ne pourrions-nous pas trouver quelque chose pour améliorer notre triste sort ? J'aperçois tout à coup une porte de trappe dans le plancher Il y a peut-être des provisions dans la cave Je descends, je ne trouve qu'un seau neuf et à moitié plein de bonne eau potable. C'est déjà quelque chose; avec ça, on va pouvoir se désaltérer. Waposkitas, qui fouille les coins et recoins de l'étage supérieur, m'annonce qu'il vient de trouver trois ou quatre pincées de thé.

Bon ! . On va toujours pouvoir se faire une tasse de thé chaud, l'eau qui restera sera donnée à nos quadrupèdes, les pauvres, ils sont encore plus malheureux que nous.

Un peu réconfortés par notre boisson chaude, ayant fait fondre un peu de neige pour ajouter à la ration hydrique de nos chevaux, nous songeons à nous trouver un coin pour sommeiller en attendant le petit jour.

Mais. que faire des chevaux ? Tant bien que mal, faute de mieux, nous les attachons à une patte du poêle. Avisant ensuite dans un coin une espèce de paillasse remplie de copeaux et étendue sur un tréteau fait de petites perches, nous nous jetons, mon compagnon et moi, sur notre primitif « plumard » Nous recommandons notre âme à Dieu et nous nous endormons finalement d'un sommeil lourd et plein de cauchemars.

Combien de temps dura notre sommeil ? Mystère. Tout à coup, un grand fracas me réveille.. Je viens de recevoir quelque chose comme un coup de massue sur la tête, et un poids énorme s'abat sur ma poitrine Je me débats, ahuri, au milieu d'un fouillis de perches et je sens qu'un homme est sur moi m'écrasant de tout son poids.



« Tout à coup, un grand fracas me réveille... »

Instinctivement, je pense au propriétaire du *shack*, au Norvégien, qui est revenu par hasard et qui, trouvant sa maison occupée par des intrus sans gêne, a pris une trique et m'a assommé à moitié.

— Hé, qui est là ? Nous sommes de pauvres voyageurs perdus, criai-je à tue-tête.

Waposkitas, de son côté, fait comme son curé, proteste lui aussi :

— Hé... nous ne sommes pas des malfaiteurs, hé... hé... hé...

Mais... personne ne répond, et voici qu'en me débattant, mes mains touchent le plancher. Je suis tombé de mon lit, évidemment. Repoussant le gros corps qui m'écrase, me dépêtrant au travers des perches, je me relève sur les genoux. Mes mains, en tâtant en avant de moi, saisissent tout à coup quelque chose de velu comme une patte de bête à fourrure... Un ours serait-il dans la place ?

J'ai quelques allumettes dans mon gousset, je réussis finalement à en allumer une, craignant bien que ma dernière heure ne soit arrivée... A la lueur de mon allumette, j'aperçois, me regardant avec des yeux drôles... mon « animal » de Georgey... Il a, entre ses dents, notre paillasse qu'il secoue de droite et de gauche très énergiquement... Pas de trace de Norvégiens ni surtout d'ours carnivore, la cabane est toujours hermétiquement close.

Fatigué de méditer devant le poêle où il était attaché par son licou, Georgey a fini par se détacher et a cherché immédiatement et naturellement quelque chose à se mettre sous la dent. Il a découvert notre paillasse dans laquelle il croyait sans doute devoir trouver du foin. Happant vigoureusement notre matelas de ses robustes dents, il a, d'un coup sec, pris complète possession de l'objet de ses convoitises. Malheureusement, en tirant à lui, le pauvre affamé a dérangé le centre de gravité de notre tréteau et voilà pourquoi j'ai chu, tête première, sur le dur plancher de sapin.

Waposkitas m'a suivi dans le vide, mais lui a été plus chanceux que moi car je lui ai servi d'amortisseur.

Après telle aventure, inutile de penser à regagner le lit, l'envie de dormir nous a complètement passé. On rallume le poêle et nous achevons de bruler la petite provision de bois sec. À ma montre, il est trois heures du matin, il fait encore trop noir au dehors pour songer à se remettre en route. En attendant les premiers rayons du jour, nous grillons quelques cigarettes. Mon

chanteur de tantôt a perdu toute sa verve; il est maintenant aussi silencieux que Ria.

Enfin, nous commençons à distinguer un peu les objets au dehors. Nous allons repartir. Nous sortons donc nos chevaux qui se sont permis, les malheureux, de grosses incongruités sur le plancher de la « Norvège ». Pendant que mon silencieux compagnon attelle nos coursiers, je balaie la maison, puis je griffonne une note que le descendant des Vikings trouvera, au printemps, accrochée au tuyau de son poêle:

« Perdus, une nuit d'hiver, par une température d'au-dessous de quarante, Waposkitas et le curé de Mariaville ont pris possession de votre *shack* qui leur a probablement sauvé la vie. Merci. »

Le document dûment signé et accroché en bonne place, je fais brûler un morceau de charbon de bois pour mettre dans notre chaufferette, sous nos pieds. Comme Victor est en train de crier : « *All aboard* En voiture, s. v. p. », je n'ai rien de plus pressé que de prendre ma peau de bique, ma chapelle portative, ma chaufferette, et j'oublie le récipient qui contient la briquette embrasée.

En allant vers l'est, nous retrouvons facilement le chemin, grâce à une énorme butte que l'on nomme « Butte au Français », parce qu'un Français aurait jadis été massacré par les Indiens en ce lieu.

Brrrrrr ! ! ! le froid est terrible, il doit faire du cinquante. Heureusement que nous avons une bonne chaufferette, au moins, nos pieds seront chauds. Pour les nez... c'est une autre histoire; plusieurs fois, ils se mettent à nous piquer, tout comme si quelqu'un y enfonçait une demi-douzaine d'aiguilles, puis... plus de douleur. Nous savons alors que notre appendice nasal a pris couleur d'albâtre et va geler. Pour le faire revenir à la normale, il faut le frotter vigoureusement avec nos mitaines de cuir glacé qui ont le même genre de douceur qu'une pierre ponce.

— Dites, monsieur le curé, mon nez... est-il encore blanc ?

C'est mon cocher qui parle. Je regarde.

— Frottez encore, frottez fort, il n'y a que la moitié qui a repris sa couleur naturelle.

Et ce pauvre Waposkitas continue ses frictions à la pierre ponce, puis, quand il a fini, c'est à mon tour de recommencer le traitement. Vous dire que les airs de grand opéra ne nous passion-

nent plus serait peu dire. Victor grogne contre ce « sale pays..., sale froid..., satané de vent ».

Pendant ce temps, je me demande ce que fait ma chaufferette; il me semble qu'elle ne donne guère de chaleur : sans doute, elle ne brûle que partiellement, tantôt elle sera toute rouge, alors ça ira mieux. Au bout de vingt ou trente minutes, il me semble que mes pieds sont plus froids que tantôt. Je demande à mon cocher si ses pieds sont chauds.

— Pas beaucoup, mais il faut un certain temps pour que ces chaufferettes puissent donner leur plein rendement, reprend Victor.

Pourtant, il m'est avis que la chaufferette a eu tout le temps voulu pour donner son maximum de chaleur. Bref, patientons encore. Comme les souliers de feutre ne sont pas encore en vente, dans les magasins de la brousse, nous portons, mon compagnon et moi, des souliers de cuir sans *overshoes*, bien entendu.

Au bout d'une heure, j'ai l'impression que mes pieds gèlent; je demande à Waposkitas comment sont les siens. « Ils commencent à se réchauffer, » me dit-il.

Diantre ! Si ses pieds sont chauds, les miens doivent l'être pareillement, et cette pensée m'empêche de me plaindre plus longtemps. Une autre heure se passe..., mais là, plus d'illusion possible, mes pieds sont réellement très froids, et cette fameuse machine que j'ai payée un gros prix est loin de réaliser les belles promesses qu'on m'a pourtant faites... Heureusement, nous apercevons maintenant les collines où se trouvent nos domaines. A l'horizon, nous découvrons un *shack* que nous pourrons atteindre dans une demi-heure si nos chevaux continuent d'aller de ce train.

Waposkitas commence à reprendre vie; il retrouve sa langue; entendez-le.

— Connaissez-vous Flambeau ?

— Hein ?

— *Jean-Pierre-Séraphin Flambeau,* dit le Flambard.

Ex-sergent grenadier vélite de la Garde,
Né de papa breton et de maman picarde
Faits d'armes : trente-deux, Blessures : quelques-unes.
Ne s'est jamais battu que pour la gloire et pour des prunes.

— Qu'est-ce que vous me chantez là avec votre rostand ? Ce n'est pas le temps de faire de la littérature. Regardez Ria qui va s'embourber...

— Ah ! vraiment, monsieur le curé, on voit bien que vous ne venez pas souvent dans nos parages, ceci est votre excuse pour ne point connaître notre « Flambeau dit le Flambard » Soixante-cinq ans, soldat de 70, médaille militaire, marié à une excellente femme qui pour vous faire du bon café est sans rivale Nous arrivons, mais, de grâce, ne vous aventurez pas à parler guerre, quand « Flambeau » part sur ce chapitre, il est terrible ! Parlez-lui de la *swamp* aux choux... du marécage aux choux.

— La *swamp* aux choux ? Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

— Pauvre ignorant de curé. Vous ne savez pas l'extraordinaire découverte qu'a faite notre vieil émeule des grognards de la Garde ? Ce brave « Flambeau numéro 2 » a pris une concession dont une large part se trouve dans un marais. Il a, tout seul, découvert que cette sorte de terre est sans la place idéale pour faire la culture des choux. Il prépare en ce moment un long mémoire qu'il va envoyer sous peu au Ministre qui préside aux destinées de l'agriculture en terre canadienne. Ce mémoire sera intitulé : *Mémoire pour organiser la culture intense des choux dans les* swamps *canadiennes.*

— Vous voulez rire ?

— Pas du tout, c'est sérieux; au reste, nous arrivons chez notre compatriote.

Les bons vieux dorment encore. Nous les réveillons, et ils sont tout heureux de nous voir; c'est réciproque

Pendant que mon cocher commence maintenant à se dégeler et rentrer les chevaux dans une chaude écurie, je porte dans la maison tout notre équipement, sans oublier la fameuse chaufferette. En prenant dans mes mains la susdite machine, je m'aperçois qu'elle est froide comme glace. Je regarde. . L'ouverture du tiroir à briquette est béante . Stupéfait, je constate que j'ai oublié et la briquette et son récipient sur le poêle du Norvégien Comme Waposkitas arrive, je lui demande :

— Croyez-vous à l'auto-suggestion ?

— Heu !. heu ! .. quoi ? L'auto-suggestion ? Un peu..., heu.

— Vous y croyez plus qu'un peu et moi, qui n'y croyais qu'un peu, j'ai fortement cru... aujourd'hui. Et nous avons été chanceux de croire car, autrement, nous aurions tous deux les pieds gelés à l'heure qu'il est. Regardez..., la foi nous a sauvés.

Tout de même, nos pieds sont rudement froids et c'est une chance pour nous de trouver ces bons vieux. Après un plantureux repas et une ou deux tasses de café, « Flambeau », l'ancien combattant de 70, très heureux de trouver un nouvel auditeur et mis sur le terrain des choux par ce « chameau » de Waposkitas, me conte l'histoire de sa mirifique découverte et son intention de communiquer l'affaire au Ministre de l'Agriculture.

Hélas ! deux ans plus tard, le gouvernement français ou canadien, je ne sais trop lequel, devra faire rapatrier notre « Christophe Colomb » qui, évidemment, n'a pu convaincre monsieur le Ministre de l'importance de sa découverte géniale.

* * *

Waposkitas continuera à végéter sur sa concession. Un bon jour pourtant, l'ami Léon, l'ancien cocher de fiacre, qui, lui, n'a pas passé son temps à faire de la musique, mais a déjà acquis chevaux et vaches, viendra lui proposer de s'associer pour mettre en valeur les belles terres à foin dont Waposkitas ne tire pas suffisamment parti Ce dernier, qui a perdu depuis longtemps ses objections reposant sur la Loi Salique, acceptera très volontiers de recevoir chez lui et son compagnon et la « créature aux longs cheveux... mais aux idées courtes »

A partir de ce jour, la vie, plus monotone peut-être, lui deviendra plus facile. Dorénavant, les repas seront à l'heure, et très bien préparés. Aucune partie ne regrettera l'association qui fait l'affaire de tous.

Avec le temps, le troupeau augmente. Lorsque, quelques années plus tard, on se séparera, après avoir fait le partage des biens, Léon partira dans le Grand Nord pour y prendre un ranch près d'une Mission indienne, il amènera, outre ses chevaux, une cinquantaine de bêtes à cornes. Quinze ans plus tard, il vendra son troupeau de plus de deux cents bêtes, s'achètera un magasin et fera vite des affaires d'or Aujourd'hui, notre ami est très riche. C'est un personnage des plus marquants dans la nouvelle ville nordique qui s'est bâtie autour de son magasin.

Sa promotion et sa fortune, il les doit à son travail, à son sens pratique des affaires et aussi à son excellente femme qui sut toujours merveilleusement seconder son mari dans sa nouvelle vie de colon.

Resté seul sur son ranch, Waposkitas non plus ne sera pas trop à plaindre. S'il n'a pu jusqu'ici bâtir son fameux caravansérail, il possède du moins une grande maison de bois équarri, le toit en est couvert de bardeaux de cèdre, une vaste écurie peut loger une vingtaine d'animaux. Son troupeau commence à compter et comprend, outre les chevaux, une dizaine de vaches, deux ou trois hectares de terre sont même en culture, et notre colon parisien possède plusieurs machines agricoles modernes.

Il ne lui manque plus que Ria pour achever son bonheur... Et Ria se décidera finalement à lui donner un jour et sa main et son cœur. Entre nous, vous savez, elle a toujours aimé son *Parigot*. Ce sont surtout les parents qui ont mis jusqu'ici obstacle au mariage. Ils auraient sans doute estimé volontiers que Waposkitas se rendît à Hollywood pour y faire fortune comme artiste de cinéma, mais ils lui déniaient toute valeur comme terrien.

Maintenant que, grâce à la coopérative Léon-Victor, les affaires de ce dernier sont en bon état, les parents ne font plus d'objection. Un jour donc une belle noce a lieu au pays des broussards, la noce de Waposkitas et de Ria. La fête dure plusieurs jours. Les ranchers au complet sont là, sans oublier les Basques et bien d'autres. « Tête Chauve », l'enfant terrible de la prairie, conte quelques-uns de ses exploits au pays des champs d'or, au Klondyke. Victor chante et Fritz joue de la flûte, Ti-Baptiste et Gros-Baptiste dansent la danse des castagnettes. Je vous dis que c'est une belle noce.

Tout passe avec le temps. Une fois marié, l'Homme à la culotte de cuir reste à la maison, on ne va plus chez les voisins pour y chanter ou y entendre jouer de la flûte ou du violon, finis aussi les projets mirifiques de jadis. Tout cela... c'est comme l'histoire de la *swamp* aux choux... histoire du passé.

Mais les privations terribles que le stoïque Parisien a dû endurer, à ses débuts dans la brousse, ont finalement miné sa santé.

Quelques années plus tard, Waposkitas, s'étant rendu à Winnipeg pour y vendre la plus grande partie de ses animaux pour pouvoir payer une dette pressante, est tenté de jouer à la Bourse pour doubler son avoir. Le malheureux ! il perd en quelques minutes le fruit de ses labeurs de plusieurs années. Le désespoir dans l'âme, il regagne son foyer et se garde bien de conter son malheur à sa brave Ria. Quelques jours plus tard, s'étant rendu

avec elle chez des parents, il se sent soudainement très mal et demande à sa fidèle compagne de le ramener au plus tôt à la maison. A peine rendu chez lui :

— Ria, fais-moi une bonne tasse de café; je me sens plus mal.

Marie se précipite vers son mari qui chancelle; elle le prend dans ses bras, alors, regardant une dernière fois sa brave et si dévouée compagne, avec un triste sourire sur les lèvres :

— Ria, je suis dans le pays où l'on ne souffre plus.

Et Waposkitas n'est plus bientôt, en effet, qu'un cadavre dans les bras de sa pauvre femme à demi folle de désespoir.

Dans un petit cimetière catholique, au nord du ranch, une humble croix de ciment marque la place où reposent les restes mortels de l'Homme à la culotte de cuir, l'Ami des Blancs et des Indiens.

Que Dieu aie pitié de son âme. S'il ne fut pas toujours un fervent chrétien, il accomplit toujours, de mon temps du moins, l'essentiel de ses devoirs religieux. Dieu ne lui aura pas demandé compte de ce qu'une éducation première n'avait pu lui donner.

Dans les mines d'or du Canada, d'énormes machines brisent les roches aurifères, puis le feu fait fondre ces blocs informes; quand le froid a refroidi la masse, on peut voir au fond des fours maintes et maintes scories, mais il y a aussi des reflets jaunes, des paillettes d'or, de l'or purifié et sorti de sa gangue. Dans la vie de Waposkitas, il se trouve maintes scories, mais aussi... bien des paillettes d'or; ces trésors sont : le stoïcisme, la charité, la bonté, le sentiment de l'honneur, le patriotisme qui firent de notre nouveau Canadien un type légendaire. Tout cela aura compté au jour du règlement final des comptes. Au revoir, Waposkitas, au revoir dans un monde meilleur !...

CHAPITRE VII

Sermon aux ruminants de la prairie

Près de ma cabane coulait un frais ruisseau, dont les eaux claires allaient se perdre dans un grand lac, dix kilomètres au sud.

Autour de ce lac paissaient, en toute liberté, des centaines de bêtes à cornes, sans compter deux ou trois cents chevaux.

Du haut de ma colline, contempler une immense plaine piquée de part et d'autres de quelques bosquets de trembles. Dans cet horizon, il n'y avait que trois ou quatre êtres humains, d'excellents Canadiens français qui avaient bien des histoires à me conter quand, par hasard, il m'arrivait de les rencontrer.

L'un d'entre eux s'était jadis rendu dans ce nouvel Eldorado que l'on appela le Klondike, pays de l'or. Revenu plus pauvre que jamais sur le ranch qu'il n'aurait jamais dû quitter, Fred aimait conter à tout venant ses fameuses aventures de 98

Un soir qu'à cheval j'étais venu coucher chez nos ranchers pour leur dire la messe le lendemain, la conversation se porta naturellement sur le Yukon pour revenir finalement au ranch et à ses bêtes. En m'en venant à cheval, j'avais fait la rencontre de deux énormes taureaux à demi sauvages qui, un instant, m'avaient regardé sans aménité. Georgey lui-même n'avait pas semblé se plaire au contact de ces brutes. Je demandai donc à Fred s'il pensait que je courrais un danger quelconque en parcourant seul la prairie.

— Non, pas si vous êtes à cheval, nos bêtes sont accoutumées à nous voir en selle passer au milieu d'elles. N'oubliez pas pourtant que ces animaux à peu près sauvages n'ont jamais vu de piéton en culotte et, à plus forte raison, en soutane. Ne vous avisez donc

pas de venir à pied sur le ranch, il pourrait vous arriver malheur.

— Que diable pourraient donc me faire vos vilaines bêtes ?

— La vue de cet être étrange et affublé tout de noir surexciterait au plus haut point leur curiosité, alors le plus excité de la bande pousserait son cri de guerre « Bheu ! sus à l'ennemi ! » Immédiatement, la queue en trompette, il partirait au grand trot dans votre direction, alarmées, les autres bêtes relèveraient la tête en apercevant, elles aussi, l'ennemi, pousseraient les mêmes heu ! .. et vous arriveraient en grande vitesse Cette avalanche de bœufs, vaches et taureaux, fondrait sur vous et risquerait fort de vous piétiner et de vous éventrer de la belle façon.

— Bigre ! alors je serais infailliblement perdu, si je ne pouvais courir plus vite qu'eux ?

— Oui, il y a des chances, si vous ne pouviez trouver quelque gîte. Cependant il y aurait, je crois, un moyen pour éviter de vous faire piétiner par ces brutes. Si jamais vous vous trouvez dans pareille impasse loin d'un abri, gardez vous bien de courir Arrêtez-vous, au contraire, si vos ennemis viennent vers vous, allez à eux sans crainte, criez et tempêtez aussi fort que vos poumons vous le permettront, si vous avez le courage de faire face et de ne jamais reculer, vous verrez vos ennemis s'arrêter brusquement, estomaqués de rencontrer un « animal » qui fait tant de bruit, même les farouches taureaux auront pour vous une crainte révérentielle.

— C'est sérieux ce que vous me dites là ?

— Oui, et peut-être avant longtemps aurez-vous l'occasion de faire l'essai de mon système de sauvetage

Deux mois après cette conversation, par un bel après-midi d'été, muni de mon bréviaire j'étais allé prendre l'air au dehors. En priant et déambulant, j'étais parvenu au bas de ma colline et m'avançais tranquillement, dans la plaine Les animaux dont m'avait parlé Fred, le *rancher*, étaient éparpillés sur plusieurs kilomètres et paissaient dans le calme le plus complet Certains, couchés dans l'herbe, étaient en train de ruminer, bref, tout respirait la paix la plus profonde, mais c'était le calme de la tempête. J'allais bien vite en faire la triste constatation.

Per Christum Dominum Nostrum, disait votre serviteur.

Un jeune bœuf qui, depuis quelque temps, surveillait cet animal étrange qu'il apercevait pour la première fois, me voyant

avancer de son côté, se met à pousser un formidable *bheu !*, et, la queue en trompette, se dirige au grand galop vers l'ennemi.

A ce cri de guerre subit, tous les animaux ont soudainement relevé la tête, ils aperçoivent eux aussi l'intrus qui vient de faire irruption dans leur domaine. .

D'autres *bheu !* effrayants se font entendre dans l'immense prairie et la plaine devient mouvante car toutes ces bêtes m'arrivent plus vite que je ne le désirais.

Je me vois déjà piétiné, écrasé par cette masse beuglante. Impossible d'échapper, les animaux courent plus vite que moi. Du reste il n'y a aucun arbre à proximité, aucun abri

La conversation avec le rancher de tantôt me revient subitement à la mémoire Mais, si le stratagème proposé ne réussissait pas ? Le sang me glace dans les veines Ce n'est pourtant pas le temps de s'affoler, il faut agir et tout de suite La troupe se rapproche toujours, elle va arriver sur moi Faisant face à l'ennemi, je me mets à crier de toute la force de mes poumons. Je n'étais pas anémique en ces temps-là.

Coup de théâtre !

Evidemment mes ruminants ne s'attendaient pas à une pareille affaire, leur stupeur est au comble Ils entendent subitement, là devant eux, un bipède qui fait autant et même plus de tapage que les quadrupèdes ranchers. Evidemment, de mémoire de bœuf, jamais l'on n'avait ouï pareille histoire Ils s'arrêtent subitement.

J'imagine, depuis, que le son de ma voix avait seul inspiré une crainte salutaire aux bœufs sauvages, voix humaine qui leur rappelait sans doute celle des terribles ranchers les capturant au lasso pour les marquer au fer rouge Terrible engeance !

Dans l'impossibilité où ils se trouvent d'atteindre les « premières », pour mieux voir le nouvel arrivant, plusieurs bœufs des plus éloignés se dressent sur leurs pattes de derrière Ils mettent leurs pattes d'avant sur le dos de leurs frères plus rapprochés de la « bête noire », et regardent attentivement l'animal inconnu et redoutable. .

Pendant ce temps, je crie à ma « congrégation » tout ce qui me passe par la tête J'y vais même d'un sermon en règle.

« Laissez moi en toute paix achever mes prières au Bon Dieu qui nous a tous créés, vous et moi Moi, je ne dérange personne; je vous conseille de faire de même et d'aller brouter la bonne herbe

verte que notre Maître a mise pour vous en profusion dans les plaines et coteaux, etc. »

Jamais sermon ne fut écouté avec autant d'attention... Mais, au bout de dix minutes de débit oratoire, comme je dois crier « comme un sourd », mes poumons perdent de leur puissance : ma voix baisse... baisse... Et puis, il est bien à craindre que la digue faite par les premiers rangs ne va pas résister longtemps, alors la « marée » va m'emporter...

C'est le moment de faire un nouvel acte d'audace et de suivre la tactique napoléonienne : attaquer... foncer sur l'ennemi.

Allons-y ! Ma carcasse doit trembler tout autant que celle de Turenne lors de la fameuse bataille...

Levant les bras et tonitruant de mon mieux, je fais un pas..., deux pas, vers mes auditeurs les plus proches. Ceux-ci me voyant foncer, semblent prendre peur et, envoyant leurs arcs-boutants à droite et à gauche, m'ouvrent un chemin au travers de la mer bovine.

Second Moïse, je m'engage dans ce sentier libre mais bien étroit, tout en avançant je gesticule comme un possédé et crie comme il ne m'est jamais arrivé de faire dans ma « cathédrale de Mariaville ».

Arrivé sur l'autre « rivage », sans avoir reçu le moindre coup de corne, je m'aperçois que ma nouvelle congrégation, ayant fait demi-tour, me contemple et m'écoute toujours.

Un de mes amis, expert dans l'art oratoire, m'a dit souvent : « Tu prêches trop longtemps, un sermon doit être court et au point. » Mon sermon commença heureusement cette fois à fatiguer mon lourd auditoire, évidemment il était trop long même pour des bœufs ! Le fait est qu'il finit par les lasser peu à peu... Quelques animaux qui en avaient assez se détachèrent de la masse et se mirent à brouter l'herbe, cet exemple fut contagieux, et bien vite les « fauteuils d'orchestre » eux-mêmes perdirent leurs occupants. Finalement, je dus cesser mon long sermon, je n'avais plus d'auditoire... Faisant toujours face à mes drôles de « paroissiens », je reculai, petit à petit, et mis entre le prédicateur et ses auditeurs un espace salutaire. Je pus alors faire volte-face et regagner mon « château ». Il me fallut quelque temps avant de pouvoir reprendre la récitation de mon bréviaire et les signets du livre étaient quelque peu brouillés. Je me fis une bonne tasse de thé pour calmer

mes nerfs. Grâce à mon sermon je venais de l'échapper belle. *Deo gratias.*

Quelques mois après cette aventure, une pauvre Indienne qui passait dans les parages, accompagnée de sa petite fille, fit, elle aussi, même rencontre. La pauvre n'avait pas entendu parler du stratagème de ce terrible Fred, qu'elle ne connaissait pas du reste.

Voyant fondre sur elles cette effroyable masse beuglante, les deux femmes prirent le large. Le troupeau courait plus vite que les pauvres Indiennes. N'en pouvant plus, et à bout de souffle, la mère détache prestement sa longue jupe et, l'accrochant aux branches d'un jeune tremble, continue à décamper du mieux de ses jambes, elle et sa *papoose*.

L'idée fut bonne. Arrivés au tremble, les bœufs s'arrêtent à contempler ce « drôle de machin » qui semble n'avoir point peur des guerriers à deux cornes, et qui, plus fort que ça secoué par la brise, semble vouloir les défier .. La prudence demande donc qu'on n'aille pas bêtement foncer sur lui et s'attirer quelque « sale affaire ».

Et durant que mes ruminants sauvages sont en arrêt devant le fameux jupon, les deux Indiennes sont rendues hors d'atteinte, sauvées.

Encore deux qui, désormais, ne s'aventureront plus à pied dans la grande prairie, séjour des sauvages quadrupèdes de l'ordre des ruminants.

CHAPITRE VIII

Au paradis des chasseurs

Au commencement du siècle, le Nord-Ouest canadien était le paradis des chasseurs. Grâce à ma chasse, moi-même pus toujours mettre au pot, poule, lapin ou canard, non seulement les dimanches mais tous les jours ouvrables.

Armé de mon *rifle*, il m'est arrivé souvent de démolir et sans peine toute une couvée de poules de prairie. Dès les premiers froids de l'automne, il n'était pas rare, le matin, avant le lever du soleil, de voir de gros trembles dénudés dont les hautes branches étaient noires de poules sauvages. Comme elles étaient peu farouches à cette époque-là, je pouvais m'approcher très près de leur perchoir. Arrivé à bonne portée de carabine, je me couchais dans l'herbe et, choisissant le volatile juché sur la plus basse branche, je visais et : « Piff ! », la poule atteinte par la balle tombait d'ordinaire à terre sans se débattre. Une autre poule avait le même sort; sans changer de place, il m'est arrivé de faire passer de vie à trépas sept ou huit de ces pauvres bêtes. Quand les coups portaient juste et tuaient net l'oiseau visé, les survivants n'ayant pas même l'air de rien soupçonner restaient bêtement sur leur perchoir aérien.

Je me suis amusé parfois à faire la chasse aux perdrix canadiennes le soir à la nuit tombante. A ce moment les oiseaux n'ont plus faim et, pour se garder de leurs ennemis terriens, ils se posent sur quelque branche de tremble ou de saule, pour y passer la nuit.

Je me dirigeais donc vers quelque coin de mon domaine où j'étais sûr de trouver l'objet de ma chasse. Je m'étais préalablement muni d'une longue gaule suffisamment haute pour atteindre le

dortoir de mes volatiles. Au bout de ma perche j'avais attaché un nœud coulant en fin fil de cuivre.

Dans la pénombre, les petites bêtes ne distinguent pas très bien et, voyant une ombre noire s'approcher de leur perchoir, elles avancent la tête pour identifier les traits de ce visiteur insolite. C'est le temps propice : dressant ma longue gaule près de l'oiseau, il m'arrive de parvenir à lui entourer le cou avec mon collet au nœud coulant ! Alors... , d'un coup sec tirant en bas le lacet perfide, le piège se referme et, la pauvre perdrix, à demi étouffée, est jetée à terre. Le chasseur n'a qu'à la ramasser et lui tordre le cou.

Les canards abondaient aussi, vous pouviez en rencontrer un peu partout, surtout dans les nombreux marais environnants. Ces petites nappes d'eau sont entourées en général de talles de saules ou de bosquets de trembles.

Avec votre fusil dument chargé, glissez-vous silencieusement en rampant afin d'atteindre le bosquet. Avancez encore et surtout ne faites pas de bruit. Une branche d'arbre mort que vous cassez, un faux pas que vous faites dans quelque trou, il n'en faut pas davantage pour que les beaux canards français, qui ne vous ont pas vu, c'est vrai, mais vous ont entendu car ils ont l'oreille très fine, ne s'enfuient à tire d'aile bien avant que vous ayez même aperçu les ondes du petit lac.

Je suppose qu'en chasseur expert, vous êtes arrivé aux abords du marais, gardez-vous alors de vous dresser imprudemment car les canards ont toujours un des leurs en sentinelle. Le moindre bruit ou mouvement insolite fera pousser un cri d'alarme, un *couac* formidable, à la sentinelle en faction. Alors, presto, toute la bande ailée se défilera de partout et vous serez d'ordinaire si surpris de cette subite dérobade que n'ayant pas votre fusil prêt, vous ne trouverez pas le temps de tirer au vol.

A plat ventre, sans bruit et sans même lever trop la tête, vous avez traversé le terrain dangereux qui mène au lac. Maintenant, il s'agit de découvrir où peuvent bien voguer les canards dont les cris vous ont de loin signalé la présence. Doucement... allongez un peu le cou, levez la tête doucement. Au travers des hautes herbes ne voyez-vous rien ?

Si ! un beau canard vogue au milieu du lac. Il vous serait facile de le démolir, mais on peut, je crois, faire coup double et même triple. Attendons encore... Une quinzaine de volatiles s'ébat-

tent non loin de vous. Ces bêtes tout comme les humains aiment la compagnie et vont se rapprocher les unes des autres. Le gros canard, bien à portée, vient de plonger. Il ramasse au fond du marais sa pâture, plus de la moitié de son corps est immergé et sa face postérieure seule fait face au soleil. Son affaire serait vite réglée car présentement il ne voit ni n'entend... Tout de même deux canards seraient mieux pour compenser la perte d'une cartouche. Patientons.

Mazette ! On dirait que nos volatiles ont eu vent de notre présence, regardez-les se diriger doucement vers la rive opposée. Vont-ils nous jouer le tour ? Jusqu'à notre plongeur de tantôt qui, voyant ses frères le laisser seul, arrête son travail sous-marin et se demande maintenant s'il ne se passe pas quelque chose d'anormal ? Finalement, par mesure de sûreté, il se décide à aller rejoindre ses frères.

N'imitons pas le héron de la fable; un canard à portée de fusil vaut mieux qu'une douzaine d'autres hors d'atteinte... Mais là, attendons encore un peu car voici que subitement deux autres canards s'approchent maintenant. . Ils sont tous trois rassemblés à portée de fusil. J'épaule, vise deux ou trois secondes :

Bang !...

Instinctivement, le chasseur est sur pied, des *couacs, couacs* formidables se font entendre d'un peu tous les coins du petit lac, et une vingtaine de canards, épeurés, s'envolent dans les airs. Ils vont bien tournoyer une dizaine de minutes pour se remettre de la peur que leur a causée la terrible explosion de tantôt. Leur émoi calmé, ils finiront par s'abattre au beau milieu de quelque grand lac, et là, hors de la portée de leurs ennemis ils attendront le coucher du soleil pour aller chercher pâture dans les champs de blé ou dans les marais des alentours.

Sur le petit lac, l'eau est maintenant couverte de rides causées par toute cette commotion, nos trois canards sont restés sur le « carreau ». L'un a été tué sur le coup et son corps flotte au gré de la brise, ventre au soleil, un autre a eu une aile cassée et a plongé sous l'eau; le troisième, très blessé, essaye de se sauver vers la rive opposée. S'il arrive avant nous dans l'herbe haute et drue, nous avons bien des chances de le perdre car nous n'avons pas amené notre chien de chasse.. Notre éclopé est trop malade pour pouvoir nous échapper; à peine touche-t-il terre qu'il s'abat et nous

avons vite fait de le prendre et de lui tordre le cou, pour mettre fin à ses souffrances. Mais, où est donc notre plongeur blessé ? Rien sur le lac n'indique sa présence, plus de ride sur l'eau maintenant on devrait le voir, il est sûrement dans le lac ou sur le lac car on ne l'a vu atterrir nulle part.

Après avoir scruté tous les coins et recoins du petit lac, je crois tout à coup apercevoir à quatre ou cinq mètres de la rive un petit point noir qui n'était pas là, tout à l'heure. En regardant très attentivement, il me semble qu'un objet plus considérable et de couleur foncée se trouve juste au-dessous de ce point mystérieux. Il n'y a pas ici de rat musqué ce doit être mon canard à l'aile cassée qui, comme un sous-marin, regarde les allées et venues de ses ennemis, en sortant un bout de son « périscope », en l'occurrence... sa petite tête noire.

Comment le capturer ? Le plus simple est de se cacher, après l'avoir fait plonger à nouveau, un morceau de bois jeté dans sa direction, et le « périscope » disparaît complètement sous l'eau. Allons nous dissimuler dans les saules pour qu'il ne puisse nous apercevoir quand, dans quelques instants, il s'avisera de sortir à nouveau sa tête noire.

C'est ce qui arrive en effet. Le périscope reparaît plus près de la rive cette fois et reste longtemps, longtemps, en observation... Puis, comme tout est redevenu silencieux et qu'on ne voit rien d'anormal nulle part, le canard plongeur doit penser qu'il n'y a plus de danger à redouter. Le voilà qui émerge complètement et se risque bientôt vers la terre ferme. Il atterrit enfin et, clopin-clopant, se dirige vers un abri sous les saules épais.

C'est le temps d'agir si nous ne voulons pas perdre sa trace. En voyant reparaître l'ennemi, le pauvre éclopé essaye de revenir au lac, trop tard, le chemin est coupé, force lui est donc de continuer sa course vers le bois. Malgré son aile cassée, il file dans les herbes et atteint ce qu'il croit être le port du salut, mais hélas ! les saules sont clairsemés et ne peuvent le cacher. Contraint maintenant de se sauver dans la prairie nue, il a beau courir du mieux de ses pauvres pattes, il n'échappera pas à la poursuite de l'ennemi qui court plus vite et finalement s'abat tout de son long sur le corps de la pauvre bête.

La chasse est finie, il ne reste qu'à aller chercher notre canard flottant, le vent l'amène tranquillement à la rive.

Trois canards avec une seule cartouche, ça va. Nous aurons un rôti de roi ce soir.

* * *

Si vous aimez la grande chasse, la chasse à l'orignal, nom vulgaire donné à l'élan de nos forêts canadiennes, je peux vous narrer comment je partis un jour sans enthousiasme et sans conviction à la recherche du « Roi de la Sapinière ».

Un beau matin, donc, je reçois la visite de mon ami Richard, grand chasseur devant le Seigneur.

— C'est le temps de la chasse et je viens vous quérir pour aller nous chercher un orignal dans le bois.

— Mais vous n'y pensez pas ! je n'ai vu qu'une seule fois dans ma vie l'une de ces grosses bêtes et je ne me sens pas le courage d'aller lui faire la chasse à courre. J'ai les « pieds plats », et puis... je préfère tuer le temps avec mes bouquins.

Rien n'y fait. Richard m'assure que les orignaux sont faciles à abattre, que ce n'est qu'une bagatelle que de se trotter dans les bois : il portera le dîner et tout notre attirail de guerre. La bonne dame chez qui je pensionne se met de la partie, elle aussi.

— Allez donc, ça vous fera du bien, Richard est le meilleur chasseur de la brousse, vous verrez que ce soir vous nous arriverez avec les honneurs de la guerre.

« Ah ! ces femmes ! », aurait dit Waposkitas. A la fin, je me laisse gagner, prendre l'air et me promener dans la Grande Epinettière ne peuvent évidemment que me faire du bien. Mon hôtesse nous prépare maintenant tout le nécessaire pour dîner dans le bois. Richard se charge de porter seul tout ce « substampif », comme disait mon caporal Guintini, de la sixième du cinquante-cinquième régiment d'infanterie, d'Aix-en-Provence.

Pour la grande chasse, l'on me dit encore qu'il faut endosser une grande camisole blanche, une fois rendu dans la sapinière. Il paraît que sans cela des « miochons » de chasseurs pourraient vous prendre pour un orignal et vous expédier de vie à trépas sans même vous consulter.

Dame Godin me dit qu'elle a mon affaire : une de ses grandes robes de chambre blanche comme neige. Son digne mari va me la chercher, puis me l'ayant fait enfiler par-dessus mon *clergyman*, me contemple une demi-minute et me dit :

— Comme ça... vous êtes « ben correc ».

Ma carabine sur l'épaule, ma robe de chambre sous le bras, correct ou non, je pars pour la grande chasse, les orignaux n'ont qu'à bien se tenir.

Après une marche de deux ou trois milles dans les fourrés et les marécages, la chasse à l'orignal ne m'enthousiasme guère, tant s'en faut. Richard, lui, tout comme une fouine, furète partout et, à tout bout de champ, me crie qu'il vient de trouver la « carte de visite » d'un... deux .. trois orignaux. Toutes ces annonces l'intéressent au superlatif, elles me laissent, moi, d'un froid extraordinaire.

Finalement, nous arrivons en plein dans la forêt. Les pistes des animaux sauvages se croisent et se recroisent dans toutes les directions. Richard propose que l'on s'arrête, je seconde la motion.

— On va se séparer, me dit mon compagnon de chasse. Trois orignaux au moins doivent avoir passé par « icitte », voilà quelques heures seulement. Vous, vous allez suivre ces pistes, moi celles-là. On se rencontrera sur la prochaine ligne de démarcation faite dans le bois par les arpenteurs du gouvernement, ça doit être à trois milles d' « icitte ». Compris ?

— Compris, mon vieux.

Et chacun de nous se met à suivre les empreintes de son orignal. J'ai préalablement endossé ma fameuse robe blanche. Avec mon sac à vivres dont j'ai délesté Richard, ma pipe au bec, et mon camouflage, je dois faire une drôle de figure. Une chance que mes petits enfants du catéchisme soient loin, s'ils me voyaient en pareille tenue, ils ne pourraient croire que ce « Père blanc » qui court la forêt est bel et bien leur « Robe noire » métamorphosée.

Je suis pendant quelque temps les pistes de mon orignal qui doit probablement être à cinq ou dix milles d'ici.. Mais, non, vraiment, je ne suis pas de taille à suivre son itinéraire et me faire mourir en pure perte.

Le Roi de la Sapinière est fait, lui, pour vivre et trotter dans les bois et sauter de gros obstacles sans s'époumonner; moi, je ne suis qu'un pauvre bipède obligé à tout bout de champ de contourner ces fouillis d'arbres morts jetés par terre . J'en ai assez de cette vie et sans tarder je prends « la tangente » et me dirige tranquillement vers le chemin tracé par les arpenteurs.

Tout à coup j'entends des voix humaines en avant de moi. Quatre ou cinq de mes « Canayens » s'en retournent chez eux, leurs travaux finis dans l'épinettière Fichtre ! s'ils me voient ainsi accoutré, ma réputation de Robe noire est perdue, et toute la brousse va savoir l'histoire de ma métamorphose Que faire ?

J'avise un géant de la forêt qu'un cyclone a renversé. En tombant tout déraciné le superbe sapin a fait un trou énorme dans la terre Voilà le port de salut Vite dedans ! Protégé par les racines de l'arbre qui me cachent à la vue, une minute plus tard je vois passer mes paroissiens qui ne se doutent pas le moins du monde que leur curé, sous terre, rit aux larmes en écoutant les cocasses histoires que les gaillards sont en train de se conter mutuellement. Quand la voix de mes « Canayens » ne m arrive plus distinctement, je sors la tête de mon trou, inspecte l'horizon et voyant que tout danger de découverte est passé, je reprends le chemin du nord.

Mais ce chemin est rudement loin Je me demande si Richard connaissait bien les distances quand il me parlait tout à l'heure, ce n'est pas deux milles mais au moins cinq gros milles que j'ai parcourus avant d atteindre mon but, car c'est bien ça, je suis arrivé à la ligne des arpenteurs et devant moi un sentier fait de main d'hommes s étend à perte de vue, est et ouest.

Je dépose mon attirail de guerre, j'enlève même ma robe blanche. J'allume ma pipe et j'attends l'arrivée de mon enragé chasseur.

Il tarde bien a venir, celui qui est la terreur des orignaux, m'a assuré le brave pere Godin Pourvu qu'il n'ait pas eu un accès de *buck fever* fièvre du chasseur de chevreuil , dans ce cas, il pourrait bien être à dix milles d' « icitte » .

J'ai envie d'entamer le dîner sans plus tarder Tout à coup, vers le sud, j'entends une voix qui me semble familière et qui est celle d'un homme pas content, mais pas content du tout

C'est mon Richard Je me mets à crier pour signaler ma présence. Il n'y a pas de doute, c'est bien lui

Dès qu'il m'aperçoit il commence à décharger ses « accumulateurs » surchargés :

— Mais, vous êtes fou Où êtes-vous aller vous fourvoyer ? Vous avez dépassé la ligne des arpenteurs et vous vous êtes rendu six milles plus au nord, sur une deuxième ligne de *township* J'ai trouvé vos pistes, une chance ! Qu'alliez-vous faire dans ce trou de sapin ? Misère de misère... et dire que j'étais sur le point de

rencontrer trois gros orignaux...; j'ai tout lâché pour vous chercher, etc., etc.

— Mon pauvre vieux, je t'ai averti avant de partir...; la chasse à l'orignal n'est pas mon fort. Si tu m'avais écouté au lieu de me courir après, tu serais en ce moment en train de fusiller tous les rois de la Sapinière; mais..., console-toi, on pourra toujours dire aux amis qu'on a vu des... crottes d'orignaux. C'est bien déjà quelque chose. Et maintenant si on dînait ? ..

Ronchonnant comme un « Françа », mon Richard finit pourtant par se calmer, car il est comme moi éreinté et affamé.

— On va aller au ruisseau, tout proche, là on prendra de l'eau que l'on fera chauffer pour se faire une bonne tasse de thé.

— Corréct...

Et nous voilà partis sur cette ligne droite et déboisée qui sépare les *townships* les uns des autres. Tout à coup je m'arrête :

— Richard, regarde.

— Quoi qu'il y a ?

— Regarde donc, devant toi, à trois cents verges, tes orignaux de tout à l'heure qui te regardent venir ? Du calme..., du calme...; je parie que tu vas t'exciter comme un vulgaire mangeur de macarons...

En plein milieu du sentier, deux superbes élans, côte à côte, nous regardent. Ils sont de la taille d'un mulet ordinaire. Cette vue surexcite Richard au plus haut degré. Il épaule sa carabine, vise... *bang..*, la balle va frapper une souche à cent verges.

— Maladroit, mets donc ta mire à trois cents verges... Espèce...

Trois autres balles sont tirées et toujours à trop courte portée. Par un merveilleux hasard les orignaux n'ont pas bougé. Surexcité, j'épaule ma *winchester* à mon tour et ma balle va frapper juste sous le ventre d'une de ces bêtes. L'animal bondit en l'air et... disparaît, suivi de près par son compagnon. C'est à mon tour maintenant de récriminer :

— Sais-tu, Richard, que tu n'es pas « les chars »... pour tirer le gros gibier; tu en perds ! Quatre balles pour rien; décidément je crois que je n'aurais pas eu de peine à faire mieux que toi...

Mon pauvre compagnon, tout piteux, s'efforce de m'expliquer les raisons de sa malchance.

— Tout ça, c'est ben bon à dire, mais n'empêche que nous sommes deux chasseurs bredouilles. Allons voir toujours où j'ai frappé.

Effectivement l'animal n'a pas été touché; dans la neige nous apercevons les traces de ma balle, mais... nulle trace de sang... Maintenant nos orignaux effarouchés gagnent le nord, inutile de courir après. Richard a envie de s'arracher les cheveux.

Le mieux pour nous est d'aller dîner.

Nous avions fait un demi-mille sur le sentier quand soudain deux ou trois beaux chevreuils bondissent en avant de nous, cette fois je n'attends pas mon compagnon et fais parler la poudre. Oui, mais allez donc atteindre pareilles cibles qui bondissent au travers des halliers.

Consolons-nous; nous pourrons toujours dire que nous avons semé la terreur dans la forêt.

Nous arrivons bien vite au petit ruisseau qui serpente dans une vallée entourée de trembles dénudés. Du côté opposé au nôtre, une colline assez élevée monte en pente douce et parmi les arbres dénudés il est facile de voir circuler les habitants de la forêt, mais le paysage est mort.

Bon, on dîne ici Richard va chercher du bois sec pour allumer le feu; pendant ce temps je défais mon sac à provisions et, prenant ma « chaudière » comme on dit au pays de l'érable, je vais puiser de l'eau au ruisseau.

J'étais en train de remplir mon récipient lorsqu'un bruit insolite dans les trembles, en face de moi me fait soudain lever la tête.

Stupéfaction !. . Je me mets à crier :

— Richard. ., une vache dans le bois, elle vient vers nous.

A deux cents verges s'avance vers nous une énorme bête qui m'a l'air d'un ruminant.

— Ça n'est pas une vache, dit Richard qui est arrivé à mes côtés; c'est un orignal et un gros. ., regardez son panache.

Plantant là ma chaudière, mon thé et mon dîner, je saute sur ma *winchester* et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire... *bang . bang .. bang . bang* ., toute la charge y passe

Richard immédiatement en fait tout autant *Bang, bang, bang, bang* Le pauvre animal, devant toutes ces décharges se tourne tantôt à droite, tantôt à gauche et finalement fait demi-tour et se défile à notre grande stupéfaction.



« Une énorme bête s'avance sur nous... »

— Bonguenne ! mais cet animal est un diable, tous nos coups ont porté et... il court encore. Ramasse la batterie de cuisine, Richard, je vais rattraper notre fuyard.

Ce disant, je recharge ma *winchester* à sa pleine capacité et je me mets à suivre fiévreusement les pistes... couvertes de sang.

J'arrive bientôt devant un énorme obstacle que je ne puis franchir. De gros feux de forêt ont passé ici, jadis, et deux ou trois gros trembles desséchés sont tombés les uns sur les autres, jetés à terre par le vent. Je remarque que l'orignal blessé à mort s'est couché aux pieds de ce monticule. Il a perdu ici beaucoup de sang, mais m'entendant venir, il a trouvé assez de force pour s'enfuir plus loin. Où est-il donc allé ? Je ne vois plus ses pistes. Il me paraît impossible que, blessé grièvement, il ait sauté par-dessus cet obstacle, haut de sept à huit pieds. Je contourne ce fouillis d'arbres morts, et voici que du côté sud j'aperçois à nouveau des traces de sang. Chose incroyable, l'animal blessé a fait ce saut prodigieux et continue sa route vers le haut de la colline.

Attention... Il n'est pas loin, il ne ferait peut-être pas bon de tomber sur lui à l'improviste... Prudence...

Arrivé sur le haut de la colline, j'ai devant moi un plateau parsemé de trembles. Mon orignal est là, en avant de moi. Il s'est arrêté. Le bruit de mon arrivée lui a fait tourner la tête de mon côté... et maintenant les ennemis se font face. Je me mets derrière un gros tremble, épaule ma carabine, vise encore et... *bang*... une balle, *bang*... une autre balle frappe le sauvage animal et ce à la tête. Le Roi de la Sapinière branle son chef tout comme si un taon le piquait.

Pris de la *buck fever*, à mon tour je m'avance follement vers l'animal blessé. Le pauvre, lui, halète, le sang lui sort par la bouche. Il est si atteint qu'il ne me voit plus. A ce moment je réalise le terrible danger auquel je me suis exposé. Je crois bien que si l'orignal m'avait vu il m'aurait brisé avec ses sabots pointus comme une dague. Quand j'y pense encore je me demande où était ma tête.

Reculant face à mon élan, carabine épaulée, je revins me placer derrière mon arbre d'où j'envoie encore deux balles dans la tête de mon pauvre blessé. A la fin ce dernier chancelle, tombe sur ses genoux, et finalement roule à terre, incapable de se relever.

Mon compagnon est arrivé lui aussi sur les lieux. A la vue de notre géant abattu il me dit enthousiasmé :

— Touchons-nous la main, c'est le plus bel orignal que j'aie jamais vu.

— Oui, mais il n'est pas encore mort, et pourtant il a plus de dix balles dans le corps. Jamais je n'aurais cru que cet animal pouvait avoir une telle vitalité. Tous nos coups ont porté à côté du cœur, je suppose, et aucun n'a atteint cet organe vital, ceci explique pourquoi la pauvre bête a pu tenir si longtemps.

Tout fiers de nos exploits, nous nous asseyons, face à face, à quelque distance l'un de l'autre, chacun a pour siège un tronc d'arbre desséché. L'orignal est là, au beau milieu de nous. Tout va pour le mieux, ma carabine dans les jambes, ayant oublié notre dîner, je sors ma pipe, la bourre de tabac, allume une « mèche », et... au moment où je l'approchais de ma bouffarde, je vois mon orignal blessé et mourant se relever sur ses pattes de devant... et... foncer sur moi!

Cette vue stupéfiante me fait lever les bras en l'air, ma carabine chargée tombe à terre, pipe, mèche et tabac ont pareil sort. Je culbute en arrière, de l'autre côté de mon siège, et... avant le temps de compter... un, deux, trois, j'ai « pris l'épouvante » et me sauve tout comme si j'avais le diable à mes trousses.

Je cours comme je n'ai jamais couru de ma vie... Mais... n'ayant pas encore reçu de coup de catapulte, j'entends derrière moi un gros éclat de rire.

J'arrête ma course échevelée et me retournant, j'aperçois mon orignal écrasé juste sur l'emplacement que j'occupais tantôt, et ce *chéti* de Richard qui se tord de rire... et me dit :

— Ben, vous savez, je n'aurais jamais pensé qu'un « Françа »... ça pouvait courir comme ça.

— Oui, mon *chéti*, c'est facile de rire quand on est de l'autre côté de l'assaillant... J'aurais bien voulu te voir à ma place. Si, au lieu de foncer sur le « Françа » l'orignal avait foncé sur le « Canayen », je parie que tu m'aurais surpassé en vitesse !

Bref, l'orignal, cette fois, était bien mort. Quand nous le dépeçâmes nous fûmes obligés de jeter tout un quartier de l'animal, que nos balles avaient déchiqueté et broyé, le cœur était intact.

Et voilà donc comment, sans enthousiasme ni même désir, je devins, malgré moi, un certain jour d'octobre, un « foudre de

guerre », et un chasseur si malade de la *buck fever* qu'il faillit se faire envoyer *ad patres* par les terribles sabots du Roi de l'Epinettière.

Quand la nuit fut venue et que les vieux broussards apprirent le coup de maître de leur Curé, ils en furent un peu estomaqués. Qui aurait pensé que le curé de Mariaville était un chasseur aussi fameux que notre « Canayen » Richard, la terreur de la forêt ?

Si jamais vous visitez le Collège allemand de Muenster, ne manquez pas d'aller voir, dans je ne sais quelle salle, la tête de mon adversaire de jadis. Quel beau panache ! C'est cet animal « féroce », oui c'est lui qui jadis mit en fuite un valeureux et authentique descendant de ces fiers Gaulois qui n'avaient peur que d'une chose : que le ciel ne tombât sur leurs têtes; et encore, ils l'auraient soutenu du fer de leurs lances, disaient-ils.

Le Père abbé Bruno, bénédictin, mon ami, hérita un jour de cet insigne trophée.

CHAPITRE IX

Patrick, le bouillant fils de la Verte Érin

Papistes et orangistes

Comment apprit-il mon arrivée en pays de brousse ? Mystère. Le fait est que sept à huit mois après mon arrivée à Mariaville, je reçois un jour une lettre, écrite au crayon et ainsi conçue :
Révérend Père,

J'apprends qu'un prêtre catholique est arrivé dans cette partie du pays, et je prends la liberté de vous prier de venir nous visiter, moi et ma famille, si vous le pouvez.

Je reste sur tel carreau, telle section, tel « township », tel méridien. Depuis notre départ d'Irlande nous n'avons pas vu de prêtre; c'est vous dire que notre bonheur serait grand si vous pouviez venir nous dire la messe. Je n'ai qu'un joug de bœufs pour me déplacer.

Et la lettre est signée : *PATRICK.*

Au reçu de cette missive, j'attelle mon fidèle Georgey et me dirige vers la section indiquée, quelque chose comme trente milles au sud-est de mon « presbytère ».

Grâce aux indications données, je n'ai pas de difficultés à trouver la demeure de mon nouveau paroissien.

Patrick est un homme dans la trentaine, court et nerveux, sa femme, originaire de Killarney, était fille de ferme en son pays natal. Mariés assez jeunes, Patrick et sa compagne ont déjà quatre enfants à leur arrivée sur leur « homestead ».

La cabane primitive qu'ils se sont bâtie sur leur terre ne possède pas le confort américain. Faute de lit, enveloppé de ma peau de bique, je couche sur un tas de foin que Patrick va chercher au « melon » et qu'il arrange dans un coin de la cuisine.

Le lendemain la famille entière assiste à la Messe et les deux braves époux communient avec la plus édifiante piété. Après le frugal déjeuner, Patrick qui connait à fond l'histoire religieuse de son pays et sait aussi son catéchisme comme bien peu d'adultes canadiens aujourd'hui, entame une discussion sur les choses de la religion, discussion qui me fait tout de suite apprécier fort le Fils de l'Irlande.

Quelle foi vive chez cet homme ! Pour Dieu et son Eglise Patrick donnerait volontiers sa vie.

L'abominable histoire des Catholiques irlandais, longuement persécutés et dépouillés de leurs terres, est trop connue de l'univers pour qu'il soit utile d'y revenir ici. Patrick est parti d'Irlande pour pouvoir se trouver un foyer en pays libre. Or en arrivant dans la brousse canadienne, il constate, à son grand chagrin, que ses ennemis, les « orangistes » l'ont devancé et qu'ils vont encore être ses voisins ! Orangistes, ainsi appelle-t-on les fanatiques ennemis du catholicisme en terre anglaise.

Je lui fais comprendre que le Canada n'est pas l'Irlande, que les Orangistes ne gouvernent point ici, que les Catholiques sont légalement les égaux des Protestants et que la liberté religieuse est assurée à tout le monde, quelle que soit sa religion ou sa nationalité. Patrick, tout heureux, écoute mes dires, et je vous assure qu'à l'avenir il saura défendre et ses droits et sa liberté.

Plusieurs fois, en effet, durant mes visites suivantes, je reverrai mon Patrick avec quelques égratignures aux mains ou à la figure, et quand je m'informe, presque invariablement il me fait la réponse suivante :

— J'ai rencontré l'autre après-midi mon voisin, le « glorieux X », qui, en me voyant, a commencé à insulter le Pape et les Irlandais catholiques. *Bigorra !* je lui ai donné une si verte réponse qu'il a fini par sauter sur moi. Alors, dans la bagarre qui a suivi, je lui ai envoyé mon poing sur le nez, et lui m'a un peu égratigné. Mais il a payé cher ses saletés à l'adresse des Catholiques irlandais.

Patrick, évidemment, a trop de sang de Celte dans les veines pour jamais reculer devant l'ennemi, mais la vie, dans ce coin fanatique n'est pas endurable. Pourquoi, dès qu'il le pourrait, mon paroissien n'essayerait-il pas de vendre sa terre et d'aller vivre au milieu des siens, près d'une église catholique ? Que vont devenir

ses enfants, perdus au milieu d'autres enfants dont l'intelligence et le cœur sont empoisonnés de préjugés contre la religion et ses ministres ? Ils vont se perdre, évidemment.

Patrick, malheureusement n'essaya pas, ou s'il essaya, ne trouva pas à disposer de sa terre. Trente ans plus tard, j'apprendrai que ses enfants sont mariés, la plupart aux fils mêmes de ses ennemis de jadis. Obligés de fréquenter une école publique d'où l'enseignement religieux était banni et où le milieu ambiant protestant est hostile au catholicisme, il est arrivé ce que je craignais jadis : les enfants de mon excellent Patrick ne sont plus catholiques, ne croient à peu près à rien en fait de religion. Le père, découragé, s'est mis à boire pour noyer ses chagrins, et depuis mon départ aucun prêtre n'a mis les pieds dans la maison du défenseur de l'Irlande et de sa foi. Pauvre Patrick !

* * *

Le mal est venu me semble-t-il de ce que les catholiques irlandais, dans l'Ouest canadien ne surent pas se grouper et former des groupes compacts tout comme les allemands américains, les Mennonites russes, Doukobors et autres. Les Canadiens français eux ne viendront que très tard, trop tard, pour prendre leur part de leur nouveau domaine de l'Ouest.

Pourquoi les choses se passèrent-elles ainsi ? Voici la raison, mon Vicaire apostolique la donnera un jour au Délégué apostolique qui lui demandait pourquoi il n'avait pas fait connaître ce grand Ouest aux catholiques canadiens, irlandais, européens et ne les avait pas invités à s'en venir dans la grande Prairie.

— Excellence, répondra mon Supérieur, quand je vins pour la première fois dans ma future ville épiscopale, j'arrivais de Saint-Boniface. J'avais fait le trajet en char à bœufs, la traversée de l'immense prairie dura trois mois, durant ce long trajet je ne rencontrai que trois êtres humains, trois Indiens à cheval. La « Sibérie canadienne », tout comme la Sibérie asiatique ne me parut pas un pays pour les Blancs et je me serais bien gardé alors d'inviter mes frères de l'est ou d'ailleurs à venir dans cette effrayante et glaciale solitude. Au reste, le gouvernement canadien était de mon avis. Quand il appela des Blancs à venir s'établir dans les nouveaux territoires que traverse maintenant le chemin de fer, ce furent des

Doukobors, des Mennonites, des Galiciens qu'il invita à venir planter leurs tentes par ici. Lorsque ces gens arrivèrent, ils trouvèrent le pays très avantageux et ne tardèrent point à devenir riches; le froid ne les fit point périr, et c'est ainsi que l'on finit par savoir que l'Ouest pouvait un jour devenir le « Grenier de l'empire ».

Ainsi parla le Vicaire Apostolique de Prince-Albert.

Les Américains et beaucoup d'Allemands, voisins de la grande prairie, furent les premiers colons de l'Amérique du Nord à venir en groupe s'installer en Saskatchewan. Le gouvernement canadien donna aux catholiques allemands une quarantaine de *townships* (36 milles carrés) exclusivement réservés à leur usage.

Cette colonie qui devint très vite prospère, s'appelle aujourd'hui La Colonie Saint-Pierre de Muenster. Elle compte plus de douze mille membres. Au point de vue religieux, elle est sous la houlette d'un Abbé, digne successeur de l'Abbé fondateur, le Père Bruno, de belle et sainte mémoire.

Une autre colonie, celle-ci composée d'Allemands européens, Russes, se fonda elle aussi autour de Tramping Lake, et tout de suite, comme sa sœur, devint prospère, bien que les débuts eussent été excessivement durs.

On pourrait objecter, il est vrai, contre la venue de ces groupes compacts :

— Ne croyez-vous pas qu'il était dangereux pour l'unité du pays canadien de « balkaniser » ainsi la grande prairie ? Ne croyez-vous pas au contraire, que le meilleur moyen d'avoir un pays à mentalité canadienne eût été de mélanger toutes ces races et mentalités diverses dans un *melting pot* qui aurait vite fait se fondre Russes, Allemands, Français, Polonais, Galiciens, Anglais, Norvégiens, Suédois, etc. ?

— Non, l'expérience prouve que pour unifier vraiment un pays et lui donner une âme unique, il n'est pas absolument nécessaire de mettre par exemple un Patrick voisin d'un Carson. Pour unifier un pays, il faut surtout la religion qui apprend l'amour de Dieu, du prochain et de la patrie adoptive. Si un nouvel arrivé connaît les droits de la personnalité humaine, s'il pratique la charité des enfants du Christ et la tolérance des personnes à mentalité différente il fera un excellent citoyen et n'aura pas de leçon de patriotisme, de loyauté à recevoir de qui que ce soit.

Regardez au reste l'attitude de ces Allemands catholiques. Deux guerres sont survenues depuis leur arrivée en terre canadienne. Le Canada deux fois a envoyé ses soldats contre les armées de Guillaume ou d'Hitler. On a demandé à tous les jeunes Canadiens de payer le terrible impôt du sang. Les jeunes Canadiens au sang allemand sont partis comme les autres pour se battre contre leurs cousins de la grande Allemagne. Aucun que je sache, n'a trahi son pays d'adoption, dans les colonies où se sont établis leurs pères on a trouvé abominable d'entendre dire parfois qu'un « bon Allemand est un Allemand mort », on a souffert d'entendre décrier tout un peuple pour la faute de quelques gredins sans Dieu, mais jamais la police n'a eu maille à partir avec ces Catholiques bilingues, aucun membre de la colonie Saint-Pierre n'a été envoyé dans un camp de concentration.

Pour bâtir et unifier les assises de la Tour de Babel qu'est ce grand Ouest, il n'y a et il n'y aura jamais rien de mieux que « Le ciment romain ».

Il me paraît donc regrettable que l'Irlande pas plus que Québec d'ailleurs, n'ait pas su se faire réserver une cinquantaine de *townships*, elle aussi, à l'usage des fils de Patrick. Si elle l'eût fait, que de descendants de la verte Erin n'auraient pas perdu foi et tradition ! Hélas !...

* * *

Ma rencontre avec Patrick me donna plusieurs fois l'occasion d'entrer en relation avec des milieux entièrement protestants et cela entraîna plus d'un incident.

Comme les Évêques ou Vicaires apostoliques de l'Ouest avaient tous été formés en France ou dans la vieille province de Québec, le port de la soutane était strictement obligatoire pour tous les prêtres séculiers ou réguliers.

A Québec ou en France, un curé qui s'aviserait de quitter sa soutane créerait quelque scandale. Oui... mais les conditions sont bien différentes dans l'Ouest canadien, vrai Babel de langues, de rites, de religion et d'irreligion...

Pour le Catholique de langue anglaise, le prêtre est tenu au port de la soutane à l'église et au presbytère. A l'extérieur le prêtre doit porter la redingote du *clergyman*, avec le col romain.

La première fois qu'il vit le prêtre français voyager avec une soutane noire, l'Irlandais ne trouva pas la chose à son goût, bien

qu'il eut trop de respect pour son ministre pour lui faire la moindre remontrance.

Quant aux Protestants, anglais, américains ou autres, la vue de cet homme, si drôlement habillé, tout « comme une femme », leur causa une surprise extraordinaire. J'ai vu parfois de ces pauvres diables s'arrêter, bouche bée, à la vue d'un « ensoutané ». Et il n'était pas difficile de deviner la question qui se posait dans leur cervelle :

— Que veut dire cette mascarade ?

Un jour un de mes confrères était allé voir une malade qui se mourait à quelque cent kilomètres de sa mission. Arrivé à un village où jamais un ensoutané n'avait paru, le bon Père Sinnet, qui naturellement portait soutane, demande à un petit bonhomme s'il savait où restait Madame Malone.

— Oui, répondit ce dernier

— Voudrais-tu me faire voir le chemin qui mène chez cette dame ?

— Oui, si vous me donnez dix sous.

— Va... pour les dix sous. Montre-moi le chemin.

Le jeune guide part, et après avoir marché en avant un bout de temps, s'arrête pour regarder cet étrange personnage, qu'il toise de haut en bas. .

— Marche donc, qu'est-ce que tu as à t'arrêter comme ça ?

Le petit gars reprend la route, mais un fort travail cérébral le fait s'arrêter encore au bout d'un certain temps de marche... Voulant absolument savoir quelle sorte d'être humain il est en train de guider, il regarde mon confrère :

— Dites donc... Qui êtes-vous ?.. Etes-vous un homme ou une femme ? .

— Je suis un homme, reprend le missionnaire.

— Quelle sorte d'homme que vous êtes... que diable ?

— Je suis un prêtre catholique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, qu'un prêtre catholique ?

— Un prêtre catholique... c'est un homme qui montre le chemin du ciel.

— Et vous savez le chemin du ciel ?

— Bien sûr.

— Ah... ah... vous savez le chemin du ciel... ah oui.. ; et vous ne savez pas même le chemin de la Malone... *peuh, euh* !

Si la vue d'un ensoutané ahurissait ce petit bonhomme de dix ans, quelle réaction devait-elle donc causer sur quelques-uns des fanatiques voisins de Patrick qui, en fait de connaissances religieuses ne connaissaient de l'Eglise catholique et ses ministres que ce que leur débitait telle feuille antipapiste, venue de Toronto.

Quand je rencontrais quelques-uns de ces malheureux sur mon chemin je n'avais pas besoin de demander : — « Qui êtes-vous » ? Les regards de haine braqués sur moi, m'avaient vite appris à qui j'avais affaire.

Avec les années ces fanatiques finiront par devenir plus civilisés et apprendront que l'Ouest canadien n'est pas l'Ulster. Sans doute aux premiers jours de la colonisation, quelques pauvres exaltés venus des Etats ou de l'Ontario essaieront de faire la guerre aux Catholiques mais, après un essai, ils ne recommenceront plus.

Dans la brousse à l'est d'ici une bande de fanatiques veut un soir brûler une croix, ce sont les K K K., les chevaliers à la cagoule blanche. Ils ont juré de faire partir les « Papistes » et ce coup-ci vont leur faire une belle peur. Les Cagoulards Blancs commencent donc d'allumer leur feu. Mais soudain, des buissons environnants sort une douzaine de Cagoulards Noirs sortent en hurlant comme des démons. Ils sont armés de triques pesantes qui s'abattent sans crier gare sur les têtes des K K K. qui, en un rien de temps ont quitté les lieux, abandonnant et leur feu et maints morceaux de leurs chemises blanches. Il y eut des têtes cabossées parmi les Cagoulards Blancs, mais somme toute rien d'irréparable.

Depuis ce temps il n'y eut jamais plus ni cagoulards blancs ni cagoulards noirs dans ce coin de l'Ouest. La leçon avait porté ses fruits.

Il en alla de même, dans un autre coin de l'Ouest. Un malheureux apostat, un catholique que la police finira par mettre sous les verrous pour agissements criminels, fait annoncer qu'il va donner une conférence sur les « crimes des prêtres », et dans ce village composé exclusivement de protestants.

Quand le train arrive, le conférencier n'est pas du nombre de ceux qui descendent du C N R. On l'a averti qu'une bande de gars masqués l'attendaient depuis le matin avec un matelas de plumes et un baril de goudron liquide !... L'orateur ne s'étant pas présenté,

un bonhomme de paille, dûment emplumé, est brûlé en place publique.

Je vous le dis, l'Ouest n'est pas l'Est. Mettez-vous ça dans la tête. La Saskatchewan n'est pas l'Ontario. C'est ce qu'un protestant du Lac aux Canards dira un jour à un fanatique venu de l'Ontario. Comme le Délégué Apostolique, accompagné de plusieurs prêtres, débarquait, mon Muflo. Il se mit à sacrer contre Rome et ses prêtres. Son voisin, Anglo-Saxon certes, mais résident depuis longtemps du Lac aux Canards, lui dit sans détour :

—Ferme... ferme ta boîte. Tu n'es pas dans l'Ontario ici, tu es dans l'Ouest où tout le monde a droit de vivre et de circuler sans se faire insulter par un malotru.

Un de mes amis, MacGrégor, un orangiste, s'il vous plaît, me disait il y a quelque temps .

— Vous savez que j'ai failli mourir dernièrement, ma sœur, qui vit dans l'Ontario, est venue à l'hôpital. Vous rappelez-vous votre venue dans ma chambre ? Ma sœur, en vous voyant entrer, se tassa au plus profond de la chambre. Quand vous fûtes parti, elle me dit :

— Mais !... Mac ! c'est un prêtre catholique !...

— Oui, je le sais, mais l'Ouest canadien n'est pas l'Ontario ni la Colombie. Ici tout le monde fusionne et tâche de vivre en paix avec les frères.

— C'est bien ça, Mac; et je voudrais que cette mentalité existât dans notre comté.

Souhaitons-le.

En attendant il est bon de connaître la mentalité des gens de l'Ouest. L'homme de l'Ouest c'est quelqu'un qui d'ordinaire se mêle de ses affaires, rend service à ses voisins quelle que soit leur nationalité ou leur religion, et traite tout le monde comme son égal. Il dirait volontiers à son Premier Ministre en lui tapant sur l'épaule:

— Joe, quand vas-tu enlever le tarif sur les marchandises américaines ?

Ne croyez pas que ce langage dénote un manque de respect vis-à-vis de César ? Le *western man* est aussi respectueux de l'autorité, ailleurs, seulement il est plus démocrate que n'importe qui.

Il a ses idées politiques et religieuses; ces dernières surtout sont parfois drôles..., Mais n'allez pas ennuyer notre bonhomme avec vos critiques, surtout tâchez de ne pas l'insulter, car :

Cet animal est très méchant,
Quand on l'attaque, il se défend

et de la belle façon, mais « revenons à nos moutons ».

* * *

Un après-midi de l'hiver 1910, parcourant en traîneau le chemin peu tracé qui me menait chez Pat, Georgey disparaît tout à coup dans un énorme trou caché par un banc de neige. La pauvre bête a beau se débattre, elle ne peut se frayer un passage au milieu de cette fondrière mouvante. Au bout de quelques instants d'efforts inutiles, elle finit par tomber sur le côté, incapable de se relever

Que faire ? Une maison est proche, et je me décide d'aller y demander du secours. A ma vue, le propriétaire de la maison semble aussi surpris que s'il avait devant les yeux Belzébuth en personne. Evidemment, c'en est un, un « glorieux ». Je lui explique ma triste situation et lui demande s'il ne pourrait pas venir me donner un coup de main. Après quelques instants de réflexion, il se décide enfin à venir, arrivé sur les lieux, il regarde Georgey qui essaye vainement de se redresser sur ses pattes.

Tout bien considéré, l'individu, les mains dans les poches, se contente de dire .

— Le cheval est trop embourbé pour pouvoir se dépêtrer de là; et, sifflotant, il me plante là, moi et mon cheval, et s'en retourne en sa maison.

Instinctivement, j'ai envie de lui en conter quatre, mais cette façon de faire ne sortirait pas mon cheval de son impasse

Il ne me reste plus qu'à me débrouiller tout seul. Comme mon coursier, éreinté, est couché sur le côté, je puis, sans danger de recevoir une ruade, dételer les traits qui le tiennent au traîneau, puis me jetant tout de mon long en avant de mon cheval, je réussis à tasser la neige et à ouvrir un passage à ce pauvre Georgey qui, finalement, parvient à se remettre sur ses pieds. Voilà donc et cheval et traîneau hors de la mouvante fondrière.

Je réattelle dans le froid et la neige pendant que le glorieux orangiste, bien au chaud dans sa cabane, me regarde faire à travers la fenêtre. Sorti de mon impasse, je reprends mon chemin. Malgré le froid très vif, je me sens chaud à la tête, il ne faudrait pas beaucoup me pousser maintenant pour que je songe à patenter: «Médecine contre l'Antipapisme» ou «Le Gourdin catholique... Usage externe. Secouer fortement avant de s'en servir. »

L'arrivée chez Patrick fait un peu tomber mes sentiments belliqueux. Le cheval dételé, je rentre à la maison où ma dame Patrick me fait vite cuire une demi-douzaine d'œufs frais, puis, après le thé traditionnel, la «Boss» commence le récit des faits et gestes depuis notre dernière entrevue. Patrick a encore bataillé pour la bonne cause, il en dit de dures aux insulteurs du Pape et des prêtres.

Aujourd'hui, mon âme vibre à l'unisson de celle de mon celtique paroissien. Pour un peu, je lui dirais ce que me dit jadis mon ancien confesseur, ce brave Père Fiscon, la première fois que je commençai à lui faire l'accusation de mes nombreux méfaits :

— Très bien, très bien, mon fils. Continuez.

Le bon Père voulait dire «Continuez l'énumération de vos fautes », mais... pauvre de moi... quand j'entendis cette phrase inattendue, je fus saisi d'un tel accès d'hilarité que je ne pus continuer ma confession.

N'empêche qu'aujourd'hui, j'ai bien envie de dire à Pat : « C'est bien, mon fils, continuez. Continuez à rosser les mangeurs de curés, et on va organiser tous deux la trique catholique pour la bonne cause.

Le lendemain matin, messe et communion générale, puis déjeuner. C'est un gros événement que la visite de M. le curé, et Patrick s'informe de la date de ma prochaine visite :

— Ce sera tel jour du mois prochain.

— Tâchez de ne pas manquer de venir; vous ne savez pas le bien que votre visite nous a fait à tous.

— Pauvre Patrick, c'est réciproque; mais que diable êtes-vous venu faire dans cette galère ?

* * *

Quelques jours plus tard, j'ai encore affaire aux antipapistes qui se trouvent à l'est de ma mission, voisins des Russes.

Comme ces derniers ne peuvent pas et ne se soucient même pas de faire une école pour leurs enfants, j'ai dû seul faire à peu près toutes les démarches qu'exige l'érection d'un district scolaire approuvé et reconnu par la Province.

Ce travail préliminaire accompli, il faut ensuite procéder à l'élection des syndics, c'est-à-dire des personnes nommées par les contribuables pour engager le personnel enseignant et gérer les affaires scolaires.

Quand vint cette élection, mes Russes ne suivirent pas les instructions que je leur avais données et ne nommèrent aucun protestant comme membre du Bureau.

L'élection est invalidée par le fait que plusieurs des syndics nommés ne savent ni lire ni écrire, une nouvelle élection doit donc avoir lieu. Ceci donne l'occasion de rappeler à la «Russie» la nécessité de suivre les instructions données si elle ne veut pas perdre le contrôle de son école.

Un Anglais, qui pourtant n'est pas un orangiste, m'accuse auprès d'un de ses voisins de faire œuvre de fanatisme :

— C'est le *Romish priest* de Mariaville qui a dit aux Russes de ne pas tolérer de protestant dans le bureau des syndics d'école.

Quand j'apprends de source sûre cette accusation, je me promets d'être présent, lors de la prochaine assemblée, pour demander et fournir les explications nécessaires. J'arrive malheureusement en retard et la séance est commencée quand je pénètre dans la salle.

En entrant, je m'aperçois qu'il y a de l'électricité dans l'air et que la bataille est même sur le point de s'engager. Les Russes se tiennent tous en ligne d'un côté de la salle. De l'autre côté, faisant face, les Anglo-Saxons sont au grand complet, même ceux qui travaillent dans les forêts du nord ont été avertis de laisser là leur chantier et de venir sauver le district scolaire de la «domination papiste».

Le président de l'assemblée est un gars qui, probablement, n'a jamais vu un curé de si près. Je lui demande la permission de dire quelques mots aux assistants, car l'érection du district scolaire est en partie mon œuvre. Assez interloqué par ma subite arrivée et encore plus suffoqué par ma demande, le pauvre président bafouille quelques paroles inintelligibles. Je comprends toutefois que j'ai la parole. Je m'approche donc de lui en soutane. Je ne sais si l'ins-

tinct de conservation joue automatiquement son rôle, le fait est que le président n'attend pas que je sois près de lui, car me voyant avancer, il plante là son fauteuil et va s'asseoir dans un coin.

J'ai bien envie de lui dire que sa vie ne court aucun danger, mais me contente d'enlever mon pardessus et, faisant face à l'Ulster, l'Angleterre, l'Ontario ainsi qu'à la Russie, je parle à peu près dans ces termes :

— Messieurs. (Il n'y a jamais de dames à ces assemblées.) Messieurs, vous vous demandez, évidemment, ce que vient faire ici le curé de Mariaville. Il n'est pas contribuable et, de ce fait, n'a pas voix délibérante à l'assemblée. Vous auriez parfaitement raison si je n'avais pas été le fondateur de ce district scolaire dont vous êtes, vous les contribuables.

« L'Église catholique que je représente tient essentiellement à l'instruction de ses enfants, comme les catholiques de langue allemande ne pouvaient seuls organiser un district scolaire, j'ai dû faire pas mal de démarches pour avoir une école pour vos enfants.

« L'unité religieuse n'existant malheureusement pas dans ce district composé de catholiques et de protestants, j'ai averti mes fidèles d'avoir à vivre en paix avec leurs frères séparés. A défaut d'union, la charité doit régner ici, et si chacun de vous respecte et la liberté et les droits de son voisin, nous aurons la paix religieuse et scolaire.

« Dans cette province, la loi permet de faire donner l'enseignement religieux à l'école. Certains protestants, dont vous êtes messieurs, ne tiennent pas à cette liberté, les catholiques, mes paroissiens, eux y tiennent très fort.

« Pour la paix et la justice, il me semble que mes paroissiens, qui composent les deux tiers des contribuables, devraient élire un syndic parmi les membres de la minorité protestante, le secrétaire, devant être un homme assez instruit pour gérer les affaires, pourrait, lui aussi, être choisi parmi les non-catholiques. Les catholiques, de leur côté, devraient avoir deux syndics de leur foi, syndics qui leur assureraient le libre exercice de leurs droits religieux à l'école. Voilà ce que j'ai dit à mes gens, dimanche dernier. S'ils avaient écouté mes conseils, vous n'auriez pas à vous réunir une deuxième fois aujourd'hui et vous n'auriez pas ainsi perdu un temps précieux.

« Une autre remarque et vous en aurez fini avec moi. Après la première élection des syndics de ce district, un contribuable a

dit à ses amis: *Le Romish priest de Mariaville, au prône de dimanche, a demandé à ses catholiques de ne pas laisser entrer un protestant dans le bureau de direction de notre école* Ne tenant pas à laisser s'accréditer de tels propos, je me suis promis qu'à la seconde assemblée scolaire, je viendrais demander d'où celui qui parle ainsi tient ses renseignements. Telle est la seconde raison de ma venue à cette réunion. Je demande maintenant à l'intéressé de vouloir bien se lever et répondre à ma requête. S'il ne le fait pas, vous saurez, messieurs, que ce personnage n'a pas dit la vérité et l'assemblée tout entière saura désormais à quoi s'en tenir sur l'honnêteté de mon accusateur Messieurs, j'attends. »

Près de moi, un Londonien est devenu..., subitement, cramoisi.., et s'adressant à moi, à voix basse :

— Connaissez-vous le nom de ce monsieur ?

—Oui, je le connais très bien de nom. Ne le connaîtriez-vous pas, vous, par hasard ?

—Oh ! *no, noo.*

Les Russes sourient et quelques Anglo-Saxons ont l'air ennuyés.

Je reprends mon discours :

— Messieurs, le coupable se tait et ne tient pas à se faire connaître. Que cette petite leçon lui serve désormais. A vous tous, bonne chance. Je souhaite que vous mettiez en pratique mon conseil de tantôt. Si, au contraire, vous préférez vous faire la guerre, à propos de cette école, libre à vous, c'est désormais votre affaire et non la mienne. Au revoir à tous, messieurs.

J'endosse mon pardessus, et le cramoisi de tout à l'heure, accourt vite m'aider à m'habiller, il ramasse mes gants, me tend mon bonnet de fourrure, bref, il est d'une telle politesse que deux Allemands me font un clin d'œil significatif ..

L'élection, je l'apprends le lendemain, se fait conformément à mes souhaits, et une juste paix règne maintenant dans le district scolaire de Mariaville. Je crois bien que ceci ne fit pas l'affaire de certains « jaunes », mais que voulez-vous ? Ici. .., on est au Canada, on est dans l'Ouest canadien et non dans l'Ulster ou l'Ontario.

* * *

Lors d'une visite à Patrick, j'apprends qu'il y a, à quelques milles au sud de sa localité, une femme catholique, mariée au plus fanatique des orangistes des alentours.

Elle ne pratique plus depuis longtemps et les enfants sont baptisés par le ministre. Il paraît que cette malheureuse va parfois au service religieux protestant et dit son chapelet durant le prêche...; mais personne n'a de considération pour cette pauvre femme qui voudrait être papiste et protestante à la fois.

— C'est une martyre, me dit Patrick.

— Je ferais peut-être bien d'aller la voir ?

— Gardez-vous-en bien... Son mari sait qu'un prêtre vient dans les parages et il s'est vanté, l'autre jour, que le premier prêtre papiste qui oserait mettre les pieds dans sa maison n'en sortirait pas vivant, il le fusillerait, séance tenante'

— Il a dit ça ?.. Alors j'aimerais bien rencontrer ce terrible pourfendeur de curés. Je m'en vais le voir cet après-midi, si demain vous ne me voyez pas repasser par ici pour m'en retourner à ma mission, vous irez réclamer le corps du curé papiste fusillé par D., le lecteur assidu de la *Sentinelle*.

J'étais jeune alors, j'avais fait mon service militaire et appris la boxe, doué d'une bonne force musculaire, la perspective d'aller me colleter ne m'émouvait guère.

Je pars donc. Tout d'abord je ne trouve pas facilement la maison de mon «ami». J'aperçois à ma droite un petit shack de planches, tout nouvellement bâti.«Tiens, me dis-je, un nouvel arrivé, je vais voir qui vit dans cette masure et, en même temps, m'assurer du chemin qui mène chez D »

Je dirige mon cheval vers la demeure de ces nouveaux arrivés. Un homme d'une quarantaine d'années sort de l'habitation; la vue de ma soutane n'a pas l'air de trop l'énerver Je me présente comme le prêtre en charge du district :

— Bien .. C'est ma femme qui va être contente de vous voir. Vous allez dételer et entrer chez nous, ma femme est catholique.

Cette nouvelle me fait plaisir, et pendant que mon interlocuteur dételle et met Georgey à l'écurie, je rentre dans la maison où je fais connaissance avec ma nouvelle paroissienne Celle-ci, comme Pat, est Irlandaise d'origine, elle a passé la plus grande partie de sa vie en Ontario. C'est là qu'elle a rencontré son futur mari, le jeune P., qui, maintenant d'un certain âge, vient de souhaiter bienvenue.

— Mon mari est protestant, me dit-elle, mais je lui donne des leçons de catéchisme et avant longtemps il se décidera à se convertir; c'est, du reste, un brave homme qui veut que ses enfants soient bien élevés. Que je suis heureuse de vous voir, Père; il y a sept ans que je n'ai pas vu de prêtre.

Quatre enfants issus de leur mariage n'étaient pas encore baptisés. Avant de venir en Saskatchewan, les époux habitaient au Manitoba, sur une ferme louée, à cent cinquante kilomètres d'une mission.

— Vous allez rester cette nuit avec nous et vous nous direz la messe demain ?

J'accepte l'invitation et, tout en causant, je fais connaître le but de ma venue en ces lieux. Quand mon hôte apprend qui je veux aller voir, il se met à branler la tête et me dit :

—N'allez pas là : cet homme est un orangiste de la pire espèce, et il est bien capable de vous faire un mauvais parti.

Sa femme me tient un propos analogue.

—Mes bons amis, j'ai décidé d'aller voir ce monsieur .. D, de ce pas, je me rends chez lui. Si je ne suis pas rentré dans une heure ou deux, vous pourrez venir vous informer de ce qui m'est advenu. Je ne crois pas qu'il faille se faire grand souci... Je serais de retour avant peu, il commence à faire brun et il est temps que je parte.

La femme offre de me faire accompagner par son mari.

—Ah... jamais de la vie, si j'acceptais, il se vanterait que le «prédicant romain» s'est bien gardé de venir seul chez lui .. Rassurez-vous ce n'est pas la première fois que je rencontre des «mangeurs de curés» et je n'en suis pas mort.

Je me dirige donc vers «l'antre du lion», sis là-bas dans un bosquet de trembles. Il fait brun maintenant et tout est calme autour de la maison construite en pièces de bois équarries.

Je frappe à la porte :

—*Come in*... Entrez...

J'ouvre et, dans la grande cuisine, j'aperçois une demi-douzaine d'enfants qui, à la vue de cet homme habillé d'une robe noire, restent comme pétrifiés de surprise. Impossible d'avoir un seul mot d'eux pendant une minute. A la fin, le plus grand des garçons, à qui j'ai demandé où se trouve sa mère, me répond :

— Elle est à l'écurie, en train de traire les vaches...

— Et papa ?

— A l'écurie aussi, en train de soigner les animaux.

Au bout de quelques minutes, j'entends au dehors des bruits de pas, c'est dame D. qui rentre à la maison, une chaudière de lait à la main A la vue du prêtre, la pauvre femme est si stupéfaite qu'elle laisse tomber à terre son seau de lait... Evidemment, elle est aussi estomaquée que sa progéniture.

Comme je n'ai guère le temps de me perdre en circonlocutions, je lui dis :

— Madame, j'ai appris que vous êtes catholique. C'est cette raison qui m'a décidé à venir vous voir, ce soir, bien que plusieurs de vos voisins aient essayé de me dissuader de le faire, de crainte que votre mari ne me fasse un mauvais parti. Répondez-moi bien franchement· Viendrez-vous à la messe demain matin, chez votre voisine catholique? Aurez-vous le courage de dire à votre mari que vous voulez aller à l'église? N'oubliez pas, surtout, que vous, seule pouvez vous sauver. Dieu lui-même ne peut rien faire sans votre libre concours; c'est à vous donc de prendre une décision de laquelle peut dépendre votre bonheur éternel et celui de tous vos enfants...

La femme, maintenant un peu revenue de sa surprise, me fait finalement comprendre qu'elle viendra à la messe et le dira à son mari.

Bon ! Pendant ce temps, j'entends des pas qui se rapprochent; c'est notre «lion de l'Atlas», qui nous arrive. Attention! Au travers de la fenêtre, je distingue un homme dans la quarantaine; il est loin de m'égaler en taille et en poids, bon..., il n'y aura pas de Waterloo ce soir.

Quand la porte s'ouvre, je m'avance :

— Bonjour, monsieur D.

Stupéfaction de mon gars... Il n'a, heureusement, pas de seau à la main car la surprise le lui ferait lâcher à lui aussi. Ses yeux se braquent sur les miens, et je crois bien que si ses prunelles étaient des pistolets la fusillade commencerait aussitôt... Je lui demande à brûle-pourpoint:

— Savez-vous pourquoi je suis venu ici, ce soir ?

— ? ? ?

— Je suis venu ici pour me faire fusiller.

—Vous faire fusiller?

— Oui, vous avez dit un peu partout que le premier prêtre papiste qui oserait jamais mettre les pieds chez vous serait impitoyablement passé par les armes, je suis prêtre catholique..

Le pauvre « lion », défié dans son « antre », est devenu écarlate; il me regarde quelque temps sans aménité, puis, s'emparant d'une chaise, il la lève en l'air , la plante au milieu de la cuisine et s'assoit dessus. Je laisse écouler une demi-minute. , puis :

— Monsieur D., demain matin mon intention est de dire la messe chez votre voisine, madame, P. On m'a assuré que votre femme était catholique. Est-ce le cas, Madame ?

— Ououi... voui...

— Puisque votre dame est catholique, elle tiendrait, probablement, à assister à la messe. Aimeriez-vous madame venir assister à la messe demain matin, chez votre voisine et amie?

— Voui, vououi.

—Vous voyez.. Alors... j'espère que vous n'aurez aucune objection à faire et laisserez la liberté à votre femme, il est naturel qu'elle vienne...

— Elle peut faire ce que bon lui semblera !

—Très bien, monsieur D.; je m'attendais à cette réponse. Et puis..., vous savez..., quand on m'a dit de ne pas mettre les pieds chez vous, de crainte d'être fusillé, j'ai pris cette information avec un grain de sel. Le temps des fusillades religieuses est passé, et, je le crois bien, pour ne plus jamais revenir. Donc, entendu, messe à huit heures chez votre voisine. A demain, madame. Au revoir, monsieur.

Et je quittai le « lion rugissant » sans donc avoir reçu la moindre égratignure. En partant comme je le félicitais sur sa belle maison, mon orangiste finit par me parler comme un ordinaire humain; il me sembla même constater qu'il n'était pas insensible aux compliments.

Pendant ce temps, les voisins irlandais étaient sur les épines. Quand j'arrivai :

— Puis..., vous l'avez vu ? Que s'est-il passé ? Nous ne vivions plus...

Je les rassurai et leur racontai la scène:

— Vous savez, les grands gueulards sont un peu comme ces roquets qui jappent derrière vos talons...; marchez sur eux, ils détalent.

Mais le lendemain, je vois arriver dame D.; elle a les yeux tout humides.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Elle me dit que son mari, ce matin, s'est montré d'une massacrante humeur :

— J'avais préparé les enfants pour les mener à la messe; il a absolument refusé de les laisser aller... etc..

Il n'y a pas de doute, notre orangiste a ruminé toute la nuit les événements survenus. Comment, maintenant, va-t-il expliquer sa conduite aux «frères»? S'il ne peut arrêter sa femme, au moins ses enfants n'iront pas à la messe papiste! Voilà!

En entendant cette histoire, je réfléchis et demande à la femme si elle ne reçoit pas, parfois, le ministre protestant. Elle me dit que oui, elle a donné, plusieurs fois, l'hospitalité au ministre de l'église anglicane.

— Très bien, si votre mari a le droit de recevoir chez lui son ministre, comment n'auriez vous pas, vous aussi, pareil droit? Invitez-moi, devant témoins, et je viendrai chez vous dire la messe. De cette façon vos enfants pourront assister aux prières et apprendre les rudiments de leur religion. Quant à ma réception tranquillisez-vous, sur ma peau de bique je puis dormir dans n'importe quel coin de votre maison.

Ainsi fut fait. Un mois plus tard, j'arrivai à la maison de monsieur D. Il faisait un froid terrible, sans même descendre de mon traineau, de mon fouet, je frappe à la porte.

La porte s'ouvre je demande à mon orangiste d'être assez bon pour dételer mon cheval, mes mains étant trop engourdies pour le faire, moi-même.

Jugez de ma stupéfaction en entendant mon hôte me dire:

—*Father* .. Père *(sic)*, je le ferais volontiers, mais ma femme est entre la vie et la mort, deux docteurs sont arrivés cet après-midi et désespèrent de la sauver!..

Devant cette triste nouvelle, je fais part de mes sympathies au malheureux mari. Je le prie de dire à son épouse que je me trouve dans le voisinage et que je viendrai la voir au matin. Je fais faire demi-tour à mon cheval et me dirige vers la maison du

voisin marié à l'Irlandaise que vous connaissez. Sur mon chemin, je rencontre cette dernière qui va voir la malade. A ma vue, précisément elle s'écrie:

— Dieu soit loué ! J'ai prié toute la journée pour que le Bon Dieu vous envoie. Dieu a entendu ma pauvre prière et dame D. ne mourra pas sans les consolations de notre mère l'Eglise.

Le lendemain en effet, je donnais l'Extrême-Onction à la pauvre malade . Je reviens ensuite dire ma messe chez l'excellente ancienne institutrice ravie de voir combien le Bon Dieu était bon... Elle fit la communion Après la messe, les quatre enfants furent baptisés. Et je partis pour aller voir un pauvre poitrinaire qui se mourait à quelque vingt milles au nord Comment aurais-je pu avoir le moindre soupçon que, quelques heures après mon départ, ce serait elle ma charitable hôtesse qui alors mourrait subitement !.. Les desseins de Dieu sont insondables. .

J'appris cette mort subite trois semaines après les funérailles faites par le ministre de l'Eglise anglicane, dans le cimetière protestant.

Je me rappelai alors les dernières paroles de cette mère de famille :

— Père, loin de l'église, j'ai négligé à peu près toutes mes pratiques de piété. Il n'y a qu'une chose à laquelle je n'ai jamais manqué un jour de ma vie. . , tous les jours j'ai dit trois *Ave Maria* pour obtenir la grâce d'une bonne mort.

La Vierge qui, jadis, dans la brousse entendit l'appel de son ministre mourant de fatigue, entendit aussi la prière de ma paroissienne. Si un cimetière non catholique garde aujourd'hui ses restes mortels, son âme, j'en ai la certitude morale, est arrivée au pays du repos et du bonheur éternel.

Quant à la pauvre malade à qui j'avais donné l'Extrême-Onction elle ne mourut pas de sa terrible maladie. Sa famille dut quitter le pays quelques années plus tard Les enfants ne firent rien de bon. Elle-même, un jour, n'en pouvant plus, et conseillée par ses amies, elle finira par abandonner le misérable qui, durant vingt ans, avait fait son malheur.

Un drame de plus à ajouter à la liste si longue des drames causés par cette peste que l'on appelle : *mariage mixte*.

« Je le convertirai... Il est consentant à se marier à l'église et à signer tous les engagements. ; il est fin, mon chéri, disait la jeune demoiselle, au jour de son mariage avec son *sweet heart.*

Hélas ! la lune de miel fut de courte durée, et l'horrible « lune rousse» ne tarda pas de briller au ciel conjugal. Une fois de plus soit vérifié le proverbe:

Marry in a hurry repent at leasure. Mariez-vous sans réflexion, vous aurez le temps de vous repentir une fois le mariage reçu!

* * *

Les orangistes ne parlent plus aujourd'hui de fusiller personne. La graine de fanatisme apportée d'Europe où elle a fait tant de mal, ne peut facilement germer en terre de l'Ouest, et c'est heureux.

Les plus terribles dangers pour les Patricks en terre canadienne ne seront donc ni le gibet ni la prison En Irlande, une tyrannie cruelle a tout essayé pour faire apostasier les enfants de la Verte Erin. Mais écoutant la voix de leurs prêtres, les Irlandais ont usé les armes de leurs bourreaux. La persécution a fait d'eux des martyrs, mais ils ont gardé la foi.

Au Canada, malheureusement, il n'en sera pas de même. Dans cet Ouest canadien, où pourtant tout le monde est libre de pratiquer sa religion, l'on verra des milliers et des milliers de fils de saint Patrick, après quelques années de séjour, renoncer pratiquement au Dieu de leur enfance, à la religion de leurs pères.

Comment expliquer cette défection ? Ah ! si nos frères avaient su faire ce que firent les Allemands catholiques, pareil drame ne se serait jamais produit Hélas! on ne sut pas prévoir l'avenir. Il n'y eut pas de grandes organisations pour diriger et grouper ensemble ces nouveaux venus. Alors nos nouveaux colons se placèrent un peu partout, surtout dans les villes et les milieux de langue anglaise, mais de religion protestante, quand religion il y avait. Entourés de mauvais exemples, vivant dans un milieu très matérialiste, fréquentant des écoles d'où la religion est bannie, lisant des journaux hostiles à l'Eglise de leurs pères, il arrive ce qui devait arriver! Privés de prêtre et d'église, les jeunes surtout se perdent en vertu du proverbe: «Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.»

En 1931, le Bureau fédéral du Recensement annoncera cette incroyable nouvelle. Les quatre cinquièmes des Irlandais venus au Canada étaient catholiques. Aujourd'hui, après quelques années de séjour en terre canadienne, les deux tiers de ces malheureux ont perdu la foi. Sur 1,230,808 Irlandais, il ne reste que 384,748 catholiques.

Ainsi donc, la persécution violente et sanguinaire fit moins de mal que n'en n'ont fait les serpents que saint Patrick ne put jamais chasser de la surface du globe. Ces serpents se nomment: matérialisme, luxure, intempérance, mauvaises compagnies, mauvais journaux, théâtres et cinémas scandaleux, mariages mixtes...

Que saint Patrick prie pour ses enfants perdus et qu'il aide ceux qui sont fidèles à toujours garder intact ce trésor inestimable de la foi chrétienne, trésor que leurs ancêtres, autrefois, ont su garder... au prix du martyre bien souvent.

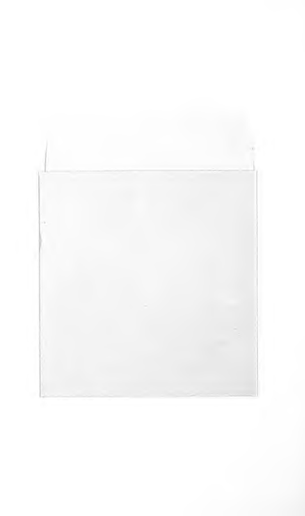
Erin go bragh

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
sur les presses des Éditions Fides
le seizième jour du mois de janvier
de l'an mil neuf cent cinquante-sept.

DATE DE RETOUR

F255



Collec[tion]

"LA GRANDE AVENTURE"

Série Contes

Les sandales (Gabrielle Badeau) illustré, 64 pages ... $0.60
Prisonniers des cavernes (Guy Boulizon) illustré, 144 pages ... $1.00
Franceline (M.-A. Grégoire-Coupal) illustré, 122 pages ... $1.00
La Sorcière de l'Ilot noir (M.-A. Grégoire-Coupal) ill. 96 pages ... $0.75
La cagoule verte (G. Cerbelaud-Salagnac) illustré, 96 pages ... $0.90
Les cousins du petit prince (M.A. Grégoire-Coupal) ill. 96p. ... $1.00
Au pays des lions (Dollard des Ormeaux) ill. 96 pages ... $0.90
Le calvaire de Jean (René Fagniez) illustré, 88 pages ... $0.65
Le prisonnier du vieux manoir (A. Lafortune) ill. 96 pages ... $0.75
Le secret de la rivière perdue (A. Lafortune) ill. 144 pages ... $0.90
Le cheval d'or (Odette Oligny) ill., 128 pages ... $1.00
Le trésor de Durfort (Norbert Romain) illustré, 96 pages ... $0.75
Contes populaires gaspésiens (Carmen Roy) ill. 96 pages ... $0.90
Le Géant Brigandin (Carmen Roy) ill. 96 pages ... $0.90
Au pays des géants et des fées (Marie-Rose Turcot) 106 pages ... $0.75
La jongleuse (H.-R. Casgrain) 80 pages ... $0.65

Série Histoire

Aux mains des Iroquois (G. Cerbelaud-Salagnac) ill. 84 pages ... $0.65
Le canon tonne à St-Eustache (G. Cerbelaud-Salagnac) 96 p. ... $1.00
Massacre au Lac-des-Bois (G. Cerlebaud-Salagnac) ill. 128 p. ... $1.00
Pierre Radisson, coureur des bois (Dollard des Ormeaux) 96 p. ... $0.90
Les Habits rouges (Robert de Roquebrune) ill. 128 p. ... $1.00
L'Ilet au massacre (Faucher de St-Maurice) 64 p. ... $0.65
Le Sagamo du Kapskouk (Faucher de St-Maurice) 58 p. ... $0.65

Série Biographies

La Fiancée du Charpentier (M. A. Grégoire-Coupal 112 p. ... $1.00
La belle histoire de Tobie (Hug Deglaire) 96 p. ... $0.90
Jusqu'au bout (Dollard des Ormeaux) ill. 96 p. ... $0.90
Sang des martyrs (Dollard des Ormeaux) ill. 96 p. ... $0.90
Martyrs du Christ (Dollard des Ormeaux) ill. 96 p. ... $0.90
La merveilleuse histoire du petit Basile (A.Hardouin) 64 p. ... $0.60
Marguerite-Marie (Marie-André) ill. 64 p. ... $0.60
La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha (J. Lavergne) 128 p. $1.00
La belle aventure de Marie de l'Incarnation (J. Danemarie) 96 p. $0.75

Ajouter 10% pour frais de port

AUX ÉDITIONS FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1